

LES MAITRES DE L'AMOUR

K. Fay 1912

L'Œuvre badine

1151

de

l'Abbé de Grécourt

Épigrammes. — Chansons
Contes en vers. — L'art d'aimer
Philotanus



INTRODUCTION, ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

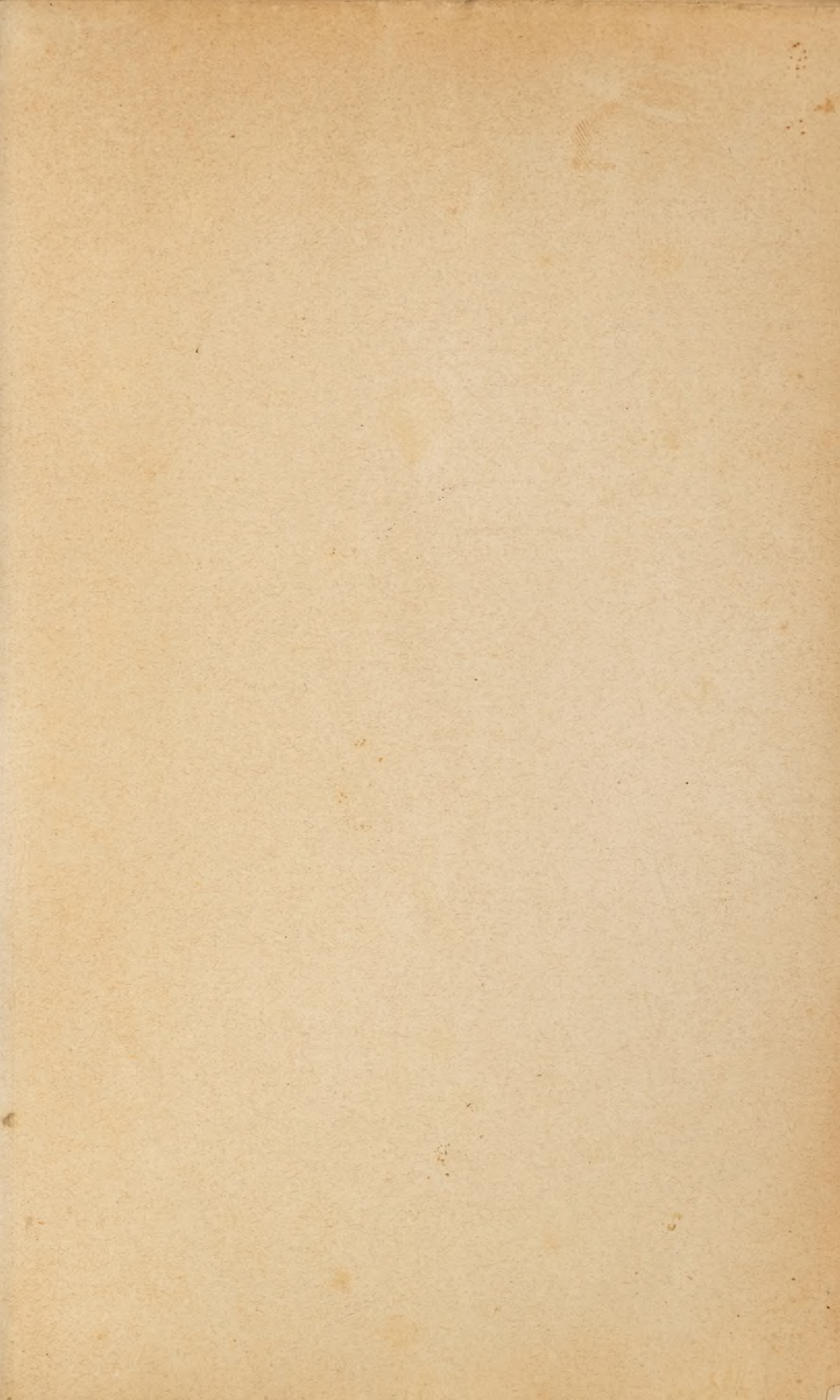
Guillaume APOLLINAIRE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXII



L'ŒUVRE BADINE
DE
L'ABBÉ DE GRÉCOURT



= Il a été tiré de cet ouvrage =

10 exemplaires sur Japon Impérial

===== (1 à 10) =====

25 exemplaires sur papier d'Arches

===== (11 à 35) =====

Droits de reproduction réservés
pour tous pays, y compris la
Suède, la Norvège et le Danemark.



L'ABBÉ DE GRÉCOURT

LES MAITRES DE L'AMOUR

1151
L'Œuvre badine

de

l'Abbé de Grécourt

Épigrammes. — Chansons
Contes en vers. — L'art d'aimer
Philotanus

INTRODUCTION, ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

Guillaume APOLLINAIRE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXII

INTRODUCTION

Beaucoup de pièces badines du xviii^e siècle sont des biens indivis entre l'abbé de Grécourt, Voltaire, J.-B. Rousseau, La Monnoye, Piron, Vergier, du Cerceau, etc. Les divers éditeurs de l'abbé de Grécourt se sont efforcés d'élaguer avec soin tout ce qui ne lui appartenait pas et il lui reste encore un bagage assez coquet, assez leste et assez spirituel. Néanmoins, il faut toujours s'attendre à trouver parmi les pièces attribuées à l'abbé de Grécourt un certain nombre de poèmes qui peuvent avec autant de vraisemblance être mis au compte de quelques-uns de ses contemporains.

..

Un de ses amis qui édita ses œuvres nous a laissé quelques renseignements sur cet auteur gai, dont les contes tiennent un rang honorable à la suite de ceux de La Fontaine :

« Tous ceux, dit-il, qui ont connu particulièrement l'abbé de Grécourt savent combien il était peu entiché du goût favori de nos beaux esprits et de nos savants. Le plaisir d'être relié en veau n'a jamais été le sien. Il poussait son indifférence pour ses productions jusqu'à négliger d'en garder l'original ou d'en tirer une copie. Le portefeuille de l'auteur le plus fécond était toujours vide.

« Un seul de ses amis, d'un rang et d'un esprit distingués, était le compilateur et le dépositaire de tous ses

écrits ; mais, par certains égards, il a refusé longtemps aux plaisirs du public ce qui a fait l'objet des siens. Il ne s'est enfin déterminé à nous accorder ces écrits que lorsqu'il en a vu paraître une assez bonne partie ou tronquée ou remplie de fautes. Il ne fallait pas moins que son attachement à la réputation de l'auteur pour écarter le scrupule.

« Jean-Baptiste-Joseph Willart de Grécourt naquit à Tours vers l'an 1683 ; des mémoires domestiques le font descendre, du côté paternel, d'une famille noble d'Écosse. Sa mère s'appelait Ourceau ; elle était de Tours et proche parente de MM. Rouillé, qui sont originaires de cette ville. On ne peut trop louer ces fameux directeurs des postes du royaume de l'attention qu'ils ont pour toutes les personnes de leur famille, qui est très nombreuse ; il suffit de leur appartenir pour être à l'abri de l'indigence ; ils donnent des pensions aux uns et des emplois à ceux qui sont capables d'en exercer : M^{me} de Grécourt, demeurée veuve de bonne heure avec plusieurs enfants, eut celui de la direction des postes de Tours, qui lui fut conservée jusqu'à sa mort.

« L'abbé de Grécourt était le cadet de ses enfants ; il fut destiné dès son bas âge à l'état ecclésiastique.

« En 1697, il fut pourvu d'un canonicat dans l'illustre église de Saint-Martin de Tours, sur la démission de M. l'abbé Rouillé, conseiller au Parlement. Il n'a jamais possédé que ce bénéfice et une chapelle dans l'église de Paris.

« Il débuta dans le monde par quelques sermons qui furent applaudis ; mais ennuyé de la chaire, qui ne souffre qu'un ton, il lui préféra la table, les ruelles et la bonne compagnie. Son goût décidé pour l'enjouement et les plaisirs lui démontra qu'un homme aisé se devait tout entier à l'aimable comme au seul utile ; aussi s'y livra-t-il sans retour.

« Paris, où il avait fait ses études, était pour lui un séjour enchanté, il y faisait de fréquents voyages et avait

l'heureux don d'y paraître toujours avec les grâces de la nouveauté. Son esprit fécond et inventif lui fournissait à chaque instant de ces traits neufs et de ces bons contes qui fixent les plaisirs dans un cercle et dans un repas : c'était à qui aurait Grécourt. Il aimait les dames et en était aimé ; c'est à son goût pour elles que nous sommes redevables de la plupart de ses productions : s'il lui arrivait d'encourir leurs disgrâces, elles lui rappelaient un ou plusieurs de ses contes, selon la qualité du délit, et lui ordonnaient pour punition de l'habiller en poésie ; point de faveurs d'elles qu'à cette condition : le moyen d'être réfractaire ! Pressé de rentrer en grâce et de jouir, il se pressait d'être docile, au risque de rendre mal ce qu'il avait bien imaginé.

« Il était admis dans des maisons de distinction. Le maréchal-duc d'Estrées l'honorait de son amitié et le menait avec lui aux États de Bretagne. Le château de Verets, où il était appelé par un duc aimable, le consolait du séjour qu'il était obligé de faire en Touraine ; c'était pour lui, comme il le disait, une fontaine de Jouvence qui ne s'épuisait point, c'était son paradis terrestre ; il y trouvait Paris et la cour avec tout ce que la campagne a de plus riant : il y trouvait sa divinité favorite, la Volupté.

« Du palais des grands, où il avait plu, il descendait dans le monde bourgeois, où il plaisait également ; il se montait sur tous les tons, il tirait parti de toutes les positions où il se trouvait : que de rebuts de l'Amour pourraient en être les garants !

« Il savait plus que nos beaux esprits ne savent communément et n'était jamais savant qu'avec esprit (seule façon de l'être avec bienséance).

« Les jansénistes ont triomphé de son *Philotanus* ; les molinistes ne triompheraient pas moins si la mort ne l'avait empêché de remplir un projet qu'il a laissé dans ses papiers contre Jansénius, Quesnel, Paris et leurs partisans.

« L'ambition et la flatterie ne l'ont jamais décidé ; il aimait la liberté et récitait avec plaisir son petit *Conte du Solitaire et de la Fortune* ; il disait y avoir peint son caractère et l'avoir fait pour répondre au fameux Jean Law, contrôleur général des finances, qui l'avait invité à s'attacher à lui.

« Son humeur bouffonne et libertine ne manquait jamais de percer et ne perçait jamais plus subtilement que dans les conversations sérieuses qu'il savait soutenir avec les personnes graves et bouffies. Bon, facétieux, il narrait d'après nature, faisait beaucoup rire et riait peu. Ceux qui l'ont connu ne le retrouvent que faiblement dans ce qu'il nous a laissé.

« Il est mort à Tours le 2 avril 1743 et a été enterré au milieu de la nef de l'église Saint-Martin. Les chanoines, ses confrères, destinent à son portrait, qui leur a été promis, une place honorable dans leur chapitre, auprès du buste de Ronsard, qui a été l'un des dignitaires de leur église.

« L'abbé de Grécourt était d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionné, de bonne mine, le teint un peu brun, les yeux noirs, grands, vifs et brillants ; le nez long et serré, le menton épais et saillant : ce qui lui faisait dire, sur son ton badin, que faisant marché pour se faire tirer en portrait, le peintre lui avait dit que pour les autres traits de son visage, c'était de l'ouvrage ordinaire, qu'il entreprendrait en bloc, mais que pour le menton, c'était de l'ouvrage à la toise.

« Un recueil de ses bons mots ferait, sans contredit, le meilleur de nos Ana. »

En réalité, l'abbé de Grécourt naquit en 1684.

Ses poésies grivoises furent recueillies et imprimées en 1747, quatre ans après sa mort. Jusque-là il n'en avait presque rien été publié.

..

Selon Jamet, l'abbé de Grécourt aurait été chargé de former le *Maranzakiniana*, recueil contenant les sottises de Maranzac, qui, mort octogénaire vers 1736, était un officier de chasse et une sorte de fou stupide du dauphin, fils de Louis XIV ; il passa ensuite au service de la duchesse de Bourbon-Condé, bâtarde du roi, laquelle, amusée par les naïvetés du bonhomme, chargea l'abbé de Grécourt de recueillir ce *sottisiana* et l'imprima elle-même avec Grécourt à son imprimerie du palais Bourbon.

Voici quelques échantillons des bons mots de Maranzac :

« Au bout de cinq heures et trois quarts, le sanglier n'était pas plus fatigué que s'il n'était pas sorti de sa chambre. »

« Les fenêtres de cette chambre sont si grandes que le vent y entre à plein collier. »

Une autre fois, étant à la chasse et manquant tout ce qu'il tirait, « Morbleu, dit-il, je ne sais sur quelle étoile j'ai marché aujourd'hui. »

..

On a souvent porté des jugements injustes sur Grécourt : ce n'est pas un grand poète, mais il faut bien accorder qu'il excella dans l'impromptu grivois et badin. M. J. Morel dit dans ses *Poètes français* (tome III) :

« Grécourt devança Voisenon, mais il se jeta plus avant et plus effrontément dans le plaisir : il en parla plus nettement, sans périphrase et sans pudeur ; il chanta plus vivement le vin et plus hardiment les femmes ; il fut peut-être le premier qui rima la gaudriole sans pointe madrigalesque, sans recherche, et souvent sans esprit, pour le seul plaisir de dire de gros mots... Il n'y a peut-être pas d'écrivain qui ait, plus que lui, abusé d'un talent facile et d'un esprit toujours prompt, ou qui ait pris

moins de souci de ses œuvres. La plupart de ses œuvres étaient des impromptus qu'il n'écrivait pas ; il ne publia aucune édition de ses poésies ; ses vers coururent le monde, mais il ne les fit pas imprimer. »

Grécourt fut le type de ces abbés voltairiens, dont Casti fut en Italie un autre exemple.

Le XVIII^e siècle en produisit à foison, mais tous n'avaient pas autant d'esprit que l'abbé de Grécourt, ni surtout sa modestie. La vogue des contes de l'abbé de Grécourt fut très grande, on l'imita, en mieux ou en mal, et parmi les bonnes imitations, meilleures même que le modèle, on peut citer *Le Petit Neveu de Grécourt*, qui est un des meilleurs recueils de contes du XVIII^e siècle.

L'abbé de Grécourt est un fils spirituel de Béroald de Verville, de La Fontaine et de Voltaire. Il est un excellent exemple de santé morale : gaité discrète, sensualité tempérée, scepticisme aimable. La race de ces délicats produits d'une civilisation raffinée, mais florissante, semble aujourd'hui perdue et je crois que l'on serait fondé à le regretter.

..

M. Morel se trompe lorsqu'il pense que rien des poésies grivoises de Grécourt ne parut de son vivant.

Le Recueil du Cosmopolite, ouvrage célèbre, imprimé à 12 exemplaires par le duc d'Aiguillon, dans sa terre de Véretz, en contient quelques-unes.

Grécourt était l'hôte habituel du château de Véretz (situé en Touraine), et il contribua pour beaucoup à former le *Cosmopolite*.

Ajoutons que la réputation de Grécourt fut fondée sur le *Philotanus*, poème satirique, relatif à la constitution *Unigenitus* et aux jésuites.

Ce poème fut traduit en latin par un admirateur et cette traduction réjouit et flatta extrêmement notre auteur.

Quoique l'abbé de Grécourt passe généralement pour l'auteur du *Philotanus*, des bibliographes ont affirmé

que l'honneur de ce poème revenait à Nicolas Joivin, qui était le banquier des jansénistes.

Pour ma part, je penche pour l'attribution à l'abbé de Grécourt, qui me paraît plus que vraisemblable.

..

Quelques-uns des contes de l'abbé de Grécourt ont été traduits en allemand (Paris, 1796, 2 vol. in-12, avec 6 fig. lib. attribuées à Gisen. Très rare). On en a aussi traduit en anglais.

..

Quand l'abbé de Grécourt mourut, on composa cette épitaphe :

Ci-gît l'auteur de *Philopode*,
 Autrement dit *Philotanus*,
 Ainsi qu'il sera plus commode
 A la bulle *Unigenitus*,
 Moitié grave, moitié bouffonne,
 Sa muse, assez joyeusement,
 Le mena jusqu'à son automne
 Avec les plaisirs du printemps.
 Il s'était fait au caractère
 D'après Verville et Rabelais,
 Dans l'art de varier les faits
 Il avait saisi leur manière.
 Bon estomac et l'esprit vif ;
 Il fut le héros de la Table.
 Plus libre en propos qu'inventif,
 Il fut plus plaisant qu'aimable.
 Il est mort, le pauvre Chrétien.
 Molina perd un adversaire,
 Et l'Amour un Historien ;
 Si je consulte son bréviaire,
 La Religion n'y perd rien.

G. A.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Des pièces de l'abbé de Grécourt se trouvent dans les recueils collectifs du temps, comme *le Cosmopolite*.

PHILOTANUS..., *poème, par M. l'abbé ***. Paris, Second, 1720.*

PHILOTANUS..., *Amsterdam, 1721.*

PHILOTANUS..., *1726.*

Pet. in-8° de 48 pp., avec frontisp. Cette éd. a été réimpr. en 1733.

Le *Philotanus* a été réimprimé un très grand nombre de fois et se trouve aussi dans les *Œuvres complètes*.

MARANZAKINIANA, *de l'imprimerie du Vourst, l'an 1730, et se vend chez Coroco, vis-à-vis des Cordeliers.*

In-24 de 55 pages, contenant les balourdises de Maranza, fou du Dauphin, fils de Louis XIV, recueillies par l'abbé de Grécourt. Réimprimé à Paris, en 1875, à 150 exemp., avec une notice de Philoumeste junior (Gustave Brunet).

ŒUVRES DIVERSES *de M. de Grécourt, Lausanne et Paris.*

2 vol. in-12.

Diverses réimpressions de cette édition portant les dates de 1746, 1747, 1748.

ŒUVRES DIVERSES..., *Lausanne et Genève, 1750.*

2 vol. in-12.

ŒUVRES DIVERSES..., *Berg op Zoom, 1750.*

3 vol. pet. in-12, front. gravé.

ŒUVRES DIVERSES de *M. de Grécourt*. *Nouvelle édition augmentée d'un grand nombre de pièces, revue sur les originales et du Philotanus, tome premier.* [Second, troisième, quatrième.] *Prix, 6 liv., broché. A Amsterdam, chez Arksbée et Merkus, libraires, MDCCLX.*

4 tomes in-12. Diverses réimpressions de cette édition avec les dates de 1754, 1759, 1762, 1765, 1772, 1775, 1782.

ŒUVRES DIVERSES..., *Londres.*

7 vol. pet. in-12, s. d. (xviii^e siècle), frontispice encadré.

ŒUVRES, *Luxembourg, 1761.*

7 vol. in-12 (Paris, publiée par de Querlon), avec un portrait par Garaud. 3 frontispices et 4 fleurons d'après Eizsen. Réimpressions avec les dates de 1764, 1767, 1780.

ŒUVRES..., *Paris, 1795.*

4 vol. in-8.

ŒUVRES BADINES... *Nouvelle édition, corrigée et augmentée d'un grand nombre de pièces qui n'avaient jamais été imprimées. Paris, Chaigneau, 1796.*

4 vol. in-8. 1 portrait par Dupréel et 8 fig. par Fragonard, gravées par Daubrun.

ŒUVRES COMPLÈTES..., *Tours, an X.*

8 parties, in-18 (1802).

ŒUVRES COMPLÈTES..., *Paris, Renouard, 1811.*

2 vol., gr. in-8. Édition peu commune.

ŒUVRES CHOISIES..., *Paris, impr. Plussan, 1827.*

In-32.

ŒUVRES BADINES de *Grécourt*. *Paris, chez les marchands de nouveautés, 1832.*

In-8°, 12 figures libres.

ŒUVRES BADINES de *Grécourt*. *Édition précédée de considérations historiques sur le genre de poésie auxquelles elles appartiennent. Paris, Paulin, 1843.*

In-8° de 147 pp., avec 9 fig. et front., couverture illustrée avec le portrait de l'auteur.

ŒUVRES CHOISIES..., *Paris, Paulin, 1835.*

In-8, avec fig. et culs-de-lampe.

ŒUVRES BADINES..., *Bruxelles.*

Petit in-12 de 212 pp., papier vergé (Gay fils), front. de Rops et titre gravé et portrait.

L'ŒUVRE BADINE
DE
L'ABBÉ DE GRÉCOURT

L'ANDOUILLE

Picarde était en vertus assortie,
Dame de nom, attentive surtout,
Ce qui dénote une humble modestie,
Sage à l'excès ; écoutez jusqu'au bout.
Fille elle avait, de feu son hyménée,
L'unique fruit ; et ce grand rejeton
Était déjà dans sa vingtième année ;
La pauvre enfant, droite comme un bâton,
N'avait jamais élevé la paupière,
Les bras croisés, d'une novice au chœur,
Elle portait la contenance entière ;
Parler, néant ; eh, fi ! ah quelle horreur !
Fille bien née, avant d'être majeure,
« Ne parle point, » lui disait sa maman.
La voilà donc qui muette demeure,
Gênée en tout, plus jaune que safran.
Advint un jour que noble compagnie,
D'amis priés dînait à la maison :
En même temps la chère réunie
Offrait des plats et des mets à foison.
Ce fut alors que notre bouche close
S'évertuant, tout d'un coup demanda
Permission de dire quelque chose :
Ce que sa mère en tremblant accorda.
— Ce que je vois me fais naître un envie :
— Envie ! eh quoi ? ma fille, expliquez-vous.
— Je voudrais bien voir une andouille en vie,
Ma chère mère, on n'en voit point chez nous.

LE CHAT

L'illustre fils d'un de nos demi-dieux,
 De son papa, dès la vingtième année,
 Doublant l'exemple, étudiait de son mieux
 L'art de faucher dans les prés d'Hyménée.
 Chemin faisant, il trouve une beauté
 Qui de tout point lui parut accomplie ;
 Du vif Amour la tendre activité
 Fit que bientôt le double cœur se lie ;
 Mais de s'aimer ce n'est que la moitié,
 De l'œuvre faire, si faut-il bien encore,
 Cherchant un lieu commode à l'amitié,
 Pouvoir jouir de celle qu'on adore.
 C'est là le diable : une grand'mère était
 En sentinelle, austère, cacochyme,
 Qui nuit et jour sa pupille guettait,
 Et d'un clin d'œil aurait fait un grand crime.
 Plus d'une duègne, à l'instar de ses soins,
 Faisait la garde, et notre jeune sire
 Désespérait parmi tant de témoins
 L'occasion de finir son martyre,
 Lorsque l'époux part pour aller en cour.
 C'était du pied la grosse épine ôtée ;
 Pour profiter de ce lointain séjour,
 Par notre amant la fête est concertée ;
 Un laquais sûr lui prêta son habit ;
 A la faveur de cette vieille ruse,
 Il s'insinue, et tapi sous le lit
 Se tint plus coi qu'un joueur de méduse.
 Impatient dans sa froide prison,
 Le sombre ami attendait pour paraître
 Que tous les gens couchés dans la maison
 De son bonheur le rendissent le maître.
 Déjà la dame en besogne de nuit
 Congédiait ses aides de toilette,

Quand dans la chambre on entend quelque bruit ;
Sous un fauteuil : on cherche, on s'inquiète ;
C'était un chat, mais un chat étranger,
Dont le poil noir, la vue étincelante,
Faisait grand'peur : vite, il faut déranger
Table et sofa, chasser la bête errante :
— Eh ! laissez-là ce petit animal,
Criait la belle, il est du voisinage ;
Voyez un peu, me fera-t-il du mal ?
Allons, sortez, finissons ce tapage.
— Non, non, madame, on ne souffrira pas
Auprès de vous cette figure immonde,
Qui bondissant va faire du fracas,
Et par ses cris éveiller tout le monde.
Et depuis quand aimez-vous donc les chats ?
— Encore un coup, laissez ce chat paisible ;
Le bon matou va me prendre ces rats
Qui cette nuit m'ont fait un bruit horrible.
Point de quartier ; le chat fut pourchassé
Si bel et bien que d'asile en asile,
Avec la pelle à l'envie harassé,
Proche l'inclus il élut domicile.
Sans dire mot des premiers coups portés,
Le prisonnier se rendit solidaire ;
Mais deux flambeaux par malheur apportés,
Malgré la dame, apprirent le mystère.
Ah ! juste Ciel ! quel triste dénouement !
Quel trouble affreux ! quelle surprise extrême !
En quel état se trouve un pauvre amant ?
En quel état se trouve ce qu'il aime ?
Sortez, héros, du séjour ténébreux,
Prenez la fuite, et différez l'ouvrage ;
Car si Cloris voulait vous rendre heureux,
Rien ne pourriez qu'allonger le visage.

LE GOUTTEUX

Dans un fauteuil un goutteux étendu,
 Avait l'œil vif et la couleur vermeille,
 Comme ils l'ont tous ; car le mal descendu
 Fait que le haut se comporte à merveille.
 Vient un notaire avec un acte en main,
 Pour qu'il signât : — Ah ! s'écria l'infirme,
 Je ne saurais ; voyez mes doigts, en vain
 L'essaieraient-ils ; ce gros nodus confirme,
 Quant à présent, leur incapacité.
 — Je reviendrai, répond le garde-note ;
 Or, adieu donc : mon cher, par charité
 Venez à moi ; j'ai cette vieille sottie
 Pour me garder, qui seul m'a laissé là
 Sans demander si j'avais besoin d'elle.
 — Eh bien, monsieur, que faut-il ? me voilà,
 Dites. — Pardon ; cherchez dans la ruelle
 Mon urinal et mettez-moi pisser.
 De bonne grâce il lui rend cet office ;
 Mais le notaire étant près de cesser,
 L'impotent dit : « Frère, encore un service. »

LE DÉ A COUDRE

Une fille des plus précoces
 De l'hymen reçut le lien :
 A son époux la nuit des noces,
 Le bon droit ne servait de rien ;
 C'était un homme formidable,
 Auprès de ce petit tendron,
 Elle croyait avoir un diable
 Au beau milieu de son giron.
 Vite elle se lève, s'écrie,
 Et va se plaindre à son papa,
 Qui n'entendant point raillerie,
 La gronde et même la frappa.

Double soufflet fut inutile :
 Oui, plutôt la mort que le lit.
 Que faire? Sa nourrice habile,
 La prend à l'écart et lui dit :
 — Quoi, vous faites donc la pécore !
 Allez vous coucher, croyez-m'en ;
 Aussi jeune et moins forte encore
 Était votre chère maman.
 — Tu te moques de moi, la bonne ;
 Force mon dé jusqu'à demain,
 Tu verras que ni toi ni personne
 Ne saurait y mettre la main.
 — Il veut... Cela suffit, madame,
 J'entends bien la comparaison ;
 Mais votre dé n'est point d'étame,
 Ainsi vous n'avez pas raison.

LE CARROSSE

Ah ! qu'une femme est effrénée
 Lorsqu'à trente ans elle est ornée
 De tout ce qu'on nomme agrément,
 Et que chaude destinée
 L'a de bonne heure abandonnée
 Aux feux de son tempérament ;
 Lorsque chaque mois de l'année
 Voit naissante, en train, terminée
 La scène d'un nouvel amant.
 Et que battue ou chassonnée,
 Elle n'est pas plus étonnée,
 Ni moins sujette au changement !
 Lorsqu'à l'abri de l'hyménée,
 D'une fougue désordonnée,
 Elle cède à l'emportement,
 Et qu'elle est assez raffinée
 Pour trouver, quoique fort gênée,

Le lieu commode et le moment ;
 Lorsque sa maison fortunée
 Lui paraît encore trop bornée
 Pour fournir au dérèglement ;
 Et qu'enfin la volage est née
 Pour être en tout passionnée,
 Sans esprit et sans jugement !
 Voilà le portrait d'une telle,
 Dira-t-on d'abord ; oui, c'est elle :
 Il n'est personne en la cité
 Qui n'y reconnaisse la belle
 Dont j'ai fort sottement été
 L'amant, ou plutôt le jodelle ;
 Mais elle m'a tant maltraité,
 L'ingrate et perfide femelle,
 Qu'enfin, Dieu merci, l'ai quitté.
 Or, dans la longue kyrielle
 Des tours que m'a fait la donzelle,
 Un mérite d'être conté :
 Écoutez l'histoire fidèle
 D'une insigne infidélité.

A deux pas de la ville est une maisonnette
 Où d'un nouveau couvent la gentille nonnette
 Va souvent s'égayer avec son confesseur :
 Une dame y fut voir sa sœur
 Et m'y mena ; pendant la promenade
 Je jette une envieuse œillade
 Vers des boulingrins écartés,
 Couverts d'arbres exprès plantés,
 Et garnis d'une palissade :
 Qu'un doux baiser à la passade,
 Pensai-je alors, serait délicieux
 Sur ces gazons religieux !
 La nouveauté me persuade
 Qu'une tendre et vive accolade
 S'y ferait infiniment mieux
 Que sur un beau lit de parade.

Dans ce temps-là j'étais amoureux fou,
 Et mon Iris semblait m'aimer de même;
 C'était à qui trouverait où
 Nous marquer notre amour extrême :
 — Mignonne, lui dis-je, ce soir,
 Le beau petit, le friand reposoir
 Que j'ai trouvé ! — La malpeste !
 Tu m'y donnerais bien mon reste !
 Où cela donc ? — En tel endroit.
 Quand tu voudras nous irons. — Soit ;
 Tâchez d'avoir les clefs, je serai toute prête ;
 Lundi, par exemple, c'est fête,
 La communauté ne sort point,
 Et tout se trouverait à point,
 Si le bonhomme allait à la campagne.
 — C'est le diable, essayons ; Champagne,
 Écoute-moi, monsieur va revenir ;
 Dis-lui que deux marchands sont venus l'avertir
 Qu'ils partaient cette après-dinée
 Pour acheter des vins, qu'ils prendraient leur tournée
 Du côté de sa terre et qu'ils sont fort pressés ;
 Entends-tu bien ? — Madame, c'est assez.
 Le mari vient, qui gobe la nouvelle
 Et brûle déjà d'être aux champs :
 — Ma femme, as-tu vu les marchands ?
 — Ils n'ont parlé qu'à moi, dit-elle,
 Ils enlèvent noble et commun ;
 Il est bon d'avoir là quelqu'un
 Pour leur ouvrir. — Quelqu'un ! ah ! j'irai bien moi-même.
 — Non, mon cher cœur, la chaleur est extrême,
 Tu te ferais malade : envoyons Poitevin.
 — C'est au maître à vendre son vin ;
 Un valet pourrait-il conclure ?
 — Non, mon ami, je t'en conjure,
 Tu ne te portes pas trop bien ;
 J'aimerais mieux qu'on le donnât pour rien
 Qu'il t'arrivât quelque chose !

— Eh quoi ! partir matin, faire une longue pose,
 On arrive frais et gaillard ;
 Dès le soir, s'il n'est pas trop tard,
 Je tâcherai de joindre ces deux braves ;
 Je les mènerai dans mes caves,
 Et pour le peu que j'envoie un bon mot,
 De tout mon vin je n'en ferai qu'un lot.
 — Cours donc ; puisque tu l'as en tête :
 O le gros laid ! le malhonnête
 Qui me laissera seule ! Ah ! tu seras dix ans !
 — Nenni dà ; deux heures de temps
 Suffisent pour finir l'affaire ;
 Après quoi vogue la galère,
 Je remonte à cheval. — Autre excès, mon amour,
 Repose-toi du moins un jour ;
 A ta santé cède l'impatience
 Que j'ai de te voir de retour ;
 Jusqu'à mardi je fixe ton séjour ;
 Promets-moi cette complaisance ;
 Mets-là ta main ; allons, il est temps de souper.
 J'étais présent, joyeux, et je comptais duper
 Le vieux nigaud, qui croit que sa femme l'adore.
 On sert, on soupe, on se couche, on s'endort,
 Et l'on se lève avec l'aurore :
 « Adieu, ma fille, adieu, baise-moi donc encore. »
 Enfin le jaloux prend l'effort ;
 Il est parti : le long de la journée,
 Je m'intrigue et fais tant que la clef m'est donnée :
 Je la porte à ma reine, et maint projet badin
 Se renouvelle en parlant du jardin :
 Chaque instant de retard nous durait une année ;
 Mais autre embarras que voici :
 Un cheval est malade et le cocher aussi.
 Cherchons vite un carrosse ; une mienne parente
 Promet le sien et m'ôte de souci :
 Au lieu d'un j'en trouverais trente,
 Quand il s'agit de ces affaires-ci.

Nous étions prêts ; l'attente la plus vive
 Suspendait le discours, quand l'équipage arrive :
 Nous nous donnions le bras, plus contents que des rois,
 Et l'aidant à monter, ma main expéditive
 Fit plus d'une chose à la fois,
 Qu'il n'est besoin que je décrive.
 Assis à côté d'elle, hélas ! je veux hausser
 Une glace incommode, et je fais renverser,
 En me tournant, sa pleine tabatière,
 Nous n'en pûmes pas ramasser
 De quoi fournir la promenade entière :
 Je courus la remplir, et je ne fis qu'un saut
 Jusque chez moi ; de retour aussitôt,
 O rage ! ô désespoir ! ô rencontre ennemie !
 N'ai-je donc tant aimé que pour cette infamie !
 O Ciel ! mais à quoi bon des regrets superflus ;
 Disons tout : en un mot, je ne la trouve plus !
 Certain grand cavalier, qu'un arrêt formidable
 Devait deux mois après condamner à la mort,
 Fuyant de loin son triste sort,
 Rendit le mien encore plus déplorable,
 Et son peu de séjour me causa plus de tort
 Que n'en fit à son nom l'action détestable
 Qui lui faisait chercher un port :
 Or de grâce remarquez comme
 J'en vais parler avec sincérité.
 Celui qui profita du carrosse arrêté,
 Je le confesse, est un bel homme.
 Son teint frais ferait honte au fard,
 Et pour le chant il vaut un Thévenard.
 Bref, de mes propres mains il recevrait la pomme,
 Aux jambes près, qui, comme deux bâtons,
 N'ont point ce qu'une dame appelle des tétons :
 D'ailleurs un franc escroc, un lâche, un petit-maître,
 De fort bonne maison, mais indigne d'en être ;
 J'ajoute, qui pis est, que l'œil le moins rusé
 Doit voir facilement que c'est un homme usé,

L'ingrate néanmoins, par un goût ridicule,
 Préféra le bel air à la force d'Hercule
 Et crut, parce qu'il chante avec vivacité,
 Qu'il montrerait en tout la même activité.
 Va, perfide, achever ton infâme manœuvre ;
 De l'infidélité couronne le chef-d'œuvre.
 Je retourne chez moi ; des jurements affreux
 Au profond des enfers les consacrent tous deux.
 Les termes les plus durs, que la colère inspire,
 Se présentent en foule et ne peuvent suffire,
 Je jette son tabac, je couvre son portrait.
 Mais, pourquoi direz-vous, d'une main vengeresse,
 De cette exécration maîtresse
 Ne biffâtes-vous pas jusques au moindre trait ?
 Pourquoi ne pas casser la tabatière même ?
 D'où vient suis-je aveuglé quand j'aime ?
 D'où vient que, malgré ma fureur,
 Je ne l'accusais point, de l'aveu de mon cœur ?
 Faut lui parler, disait-il, faut l'entendre ;
 Mille baisers reçus plaidant en sa faveur
 Me reprochaient ma panique terreur.
 Quoique je la susse trop tendre
 Pour ne pas se laisser surprendre
 A la beauté du tentateur ;
 L'amour m'empêchait de comprendre
 La vérité de mon malheur.
 Mais je connus bien mon erreur,
 Lorsque le soir, étant à l'assemblée,
 La coquette arriva, triomphante, étalée,
 Tenant par la main son acteur.
 Je vis d'abord deux lèvres sèches,
 Dont la langue avait soin de rafraîchir l'ardeur,
 Ses yeux mouillés jetaient un reste de flammèches,
 Mais lançaient d'inutiles flèches,
 Tant paraissait las son vainqueur.
 De la coiffure chiffonnée
 Elle oubliait de cacher la verdure,

Et de la tête aux pieds elle était gazonnée.
Ma colère redouble à ce cruel aspect,
Et j'allais manquer de respect
Par un éclat, lorsque vers moi tournée,
Elle me dit : « Voudrais-tu te fâcher ?
Tu fais la mine, il me semble,
Et ne daigne pas m'approcher ?
Demain nous compterons ensemble ;
Va-t'en là-bas donner quelque chose au cocher,
Et qu'il n'ait rien à reprocher. »
Hébéte que j'étais, je l'avoue à ma honte,
Je lui portai cent sols ; et vite je remonte
L'assurer qu'il était content.
Après m'en avoir fait autant
Plus de trente fois de bon compte,
En diverses façons, s'entend ;
Enfin cette folle tendresse,
Qu'elle rappelait à l'instant,
Par une merveilleuse adresse,
S'est changée à jamais dans un mépris constant ;
J'ai banni de mon cœur cette indigne maîtresse :
Et si pour lors je n'ai dit mot,
Aux dépens de tous deux je répète sans cesse :
Oh ! la catin ! Oh ! le gros sot !

LA SÉDITION APAISÉE

Dans une ville de Neustrie
Une extrême famine était :
Toute la province en furie
Contre son intendant pestait.
On criait que c'était sa faute,
Qu'il avait resserré le grain,
Que, sans payer grosse maltote,
On n'en pouvait avoir un brin.

Un monde innombrable en alarmes,
 Sans vouloir entendre raison,
 S'attroupe, s'émeut, prend les armes,
 Et vient investir sa maison.

De la pétulante canaille
 Les esprits étaient animés,
 Et déjà les brandons de paille
 Aux quatre coins sont allumés.

Que faire en ce pressant orage,
 Que de dire son *Requiem*?
 Point du tout; le préteur, plus sage,
 Tenta, *Si fortè virum quem*.

Il paraît donc, il se présente :
 — Mes enfants, dit-il, me voici ;
 Quel est le démon qui vous tente
 A vous désespérer ainsi?

Approchez avec confiance,
 Pauvres gens, qui mourez de faim ;
 Vous verrez que c'est médisance
 Que je vous veuille ôter le pain.

Mais je crois qu'il est raisonnable
 Qu'aux plus utiles à l'État,
 Je sois le plus tôt secourable ;
 Commençons par faire un état.

Vous, Madame la famélique,
 Combien nourrissez-vous d'enfants?
 Sans vous compter? — Elle réplique :
 — Nous sommes douze sur les dents.

— Écrivez; six pains, secrétaire.
 Et vous, ça, combien? — J'en ai six.
 — Mettez trois. Vous? — Quatre, une paire.
 Vous? Un : ce n'est guère, un pain bis.

Pour vous, femme robuste et grande,
 Vous n'en avez pas pour si peu?

— Pardon, monsieur, je vous demande ;
Je suis fille. — Fille, morbleu !

N'avez-vous point honte, idiote,
Pucelle à l'âge où vous voilà ?
Hors d'ici sans pain, grande sottise ;
Mais j'ai pitié, couchez-vous là.

Je veux bien vous sauver la vie.
Aussitôt dit, aussitôt fait ;
Le prêteur passa son envie,
Et fit à l'État un sujet.

Le peuple quitta la partie,
En voyant cette invention,
Et s'enfuyant par modestie,
Mit fin à la sédition.

Depuis cette charmante voie
D'apaiser de tels accidents,
Sa Majesté ne nous envoie
Que de très jeunes intendants.

LE CURÉ D'ISSY

Près de Paris est un village,
Issy nommé, gentil château ;
Une dame de haut parage
En fait l'ornement le plus beau.

Un jour le bon curé s'avise,
La princesse de venir voir,
Qui, comme bonne et bien apprise,
Ordonne au curé de s'asseoir.

Notre homme, sans y prendre garde,
En s'inclinant, se trouve assis
Dans un fauteuil, où par mégarde,
Son mouchoir madame avait mis.

Bientôt il voit que quelque chose
Comme du linge lui pendait :
Avec son chapeau tient très close
La porte qui trop s'étendait.

Puis d'une main escamotée
Vite il enferme de son mieux
La toile mal empaquetée,
Dont la vue eût blessé les yeux.

La sienne était mal avisée ;
Car il crut que c'était le bout
De sa chemise extravasée :
Ce n'était point cela du tout.

Voici la princesse pressée
Par le besoin de se moucher,
Et la compagnie empressée
Le mouchoir partout à chercher.

Un page ayant vu la méprise,
Le curé confus de cela,
Qui tira d'avec sa chemise
Le prisonnier et s'en alla.

LES CHAUSSONS

Je sais une femme galante.
Qui se tira d'un mauvais pas
D'une manière fort plaisante,
Que vous ne devineriez pas.

Son pauvre mari qui se blouse
Sur l'amour que l'on a pour lui,
Attendant un soir son épouse,
Languissait dans son lit d'ennui.

Ce fut au lever de l'aurore
Que de revenir se hâtant,
Besogne de nuit elle arbore,
Et se déshabille à l'instant.

Sa femme de chambre étonnée
De ce qu'il lui manque un chausson,
A le retrouver obstinée,
Déjà lâchait un maudisson.

— Va, ne cherche pas davantage,
Il ne te sera pas rendu ;
Je sors, dit-elle, d'un pillage
Où sans doute je l'ai perdu.

La presse au bal était si grande,
On est sorti si délabré,
Qu'à moi-même je me demande
Comment l'autre m'est demeuré.

Mais l'étonnement se redouble,
Et voici bien un autre cas :
Perrichon tire un chausson double
Dans le fond de son autre bas.

— Madame, c'est bien là le vôtre.
— Tant mieux, j'aime tant à danser
Qu'il est sauté d'un pied sur l'autre
A force de me trémousser.

Femme habile en défaut surprise,
De peur d'être poussée à bout,
Doit plutôt dire une sottise
Que de ne rien dire du tout.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

A Paris, ainsi qu'à Florence,
On y voit mainte révérence,
Frère Frapart et moinillon
Ne pas haïr le cotillon ;
Et Satan, qui tourne et qui vire,
Souvent à ces cagots inspire
Bien pire.

Mais, me dira quelque censeur,
 Il ne faut plaisanter notre Mère l'Église ;
 Sur tel cas la railler n'est pas chose permise.
 J'en conviens, il est dangereux :
 Mais quel mal de faire connaître
 Que dans un combat amoureux
 Un carme est toujours un grand maître.
 Peut-être, dites-vous. Il n'est point de peut-être.
 Écoutez. L'autre jour un des plus vigoureux,
 Dom Antoine en amour un Samson, un Hercule,
 Paillard qui jamais ne recule,
 Et qui, sans se lasser, travaille plus que deux ;
 Enfin ce Roland furieux
 Promit à son ami que s'il voulait se taire,
 Il le rendrait bientôt heureux.
 Il choisit pour cela la femme d'un notaire
 De bonne affaire,
 Qu'il résolut de lui sacrifier ;
 Le drôle était un César, un Pompée,
 Se faisant blanc de son épée,
 Un dragon : à telles gens on devrait se fier.
 Soit que le révérend fût las de la donzelle,
 Ou qu'il eût le dessein de se défaire d'elle,
 Il promit au dragon que dans deux ou trois jours
 Il vous le conduirait au logis de la belle.
 « Vous verrez, lui dit-il, la mère des amours ;
 Mais il faut prendre scapulaire,
 Robe et froc ; sans l'habit vous n'y pourrez rien faire.
 La dame à l'ordre seul accorde ses faveurs,
 Et pour d'autres que nous il n'est point de douceurs. »
 Le dragon tope à tout et dit au dévot père :
 « Chargez-moi de l'ajustement,
 Et nous irons dans le moment. »
 « Demain, dit le béat, je ferai votre affaire,
 Et je vais de ce pas me rendre au monastère ;
 Dès demain vous aurez, mon cher, consentement. »
 Le lendemain la notaire, avertie

De la partie,
Prépare le souper, rien de trop, force vin,
On l'avait pris chez d'Arboulin :
Chapons gras et lapreaux, et tourtes de commande ;
Chez Guerbois le rôti ; la dame était friande.
Bref, nos froqués se rendent au festin ;
On les reçut le mieux du monde,
Et Vénus à la tresse blonde
Sortant de l'écume de l'onde
A Jupin ne parut jamais
Avec tant de grâce et d'attraits
Comme aux yeux du dragon la charmante notaire :
J'oublie que le mari, pour certain inventaire,
Avec un sien confrère
Ne faisait que sortir,
Je vous le dis, et pour cause,
Pendant ce temps la troupe se dispose
A se bien divertir,
Surtout l'homme à métamorphose.
On y but, on y mangea bien,
Des discours je n'en dirai rien.
Venons au fait. L'hôtesse aimable
Sort de la table,
Prend le faux moine et le conduit
Dans une chambre où, sur un lit,
Le dragon fit le carme
Deux fois ;
Mais voulant tirer jusqu'à trois,
Son arme
Prit rat. La notaire, surprise
Des faiblesses du révérend,
Aussitôt dans ses bras le prend,
Le caresse, l'embrasse, enfin elle s'avise
De courir au buffet,
S'imaginant que le jus de la treille
Sur son amant ferait un bon effet ;
Mais le dragon d'un trait eut vidé la bouteille,

Et n'en était pas plus au fait.
 Elle cherchait en vain la cause
 D'un si funeste événement :
 N'ai-je plus le même agrément ?
 Quoi ! rester court pour deux coups seulement !
 Elle ne put enfin en tirer autre chose,
 Et du dragon froqué se plaignit vainement.
 Après un tel affront on se remet à table,
 Et la dame au faux moine dit
 Avec un ton plein de dépit :
 « Est-tu carme ? Il n'est pas croyable,
 Tu en as tout au plus l'habit.
 Toi, carme ? carme ? c'est le diable. »
 Le dépit la rendit si belle
 Qu'aussitôt le vrai révérend,
 Pour terminer le différend
 Et rétablir l'honneur de l'Ordre qui chancelle,
 Fit le carme, et le fit très bien.
 La belle au changement, ma foi, ne perdit rien :
 A l'ouvrage on connut que c'était Père Antoine.
 Que tirer de cet entretien ?
 Que l'habit ne fait pas le moine.

LE CANEVAS ET L'AIGUILLE

Le canevas et l'aiguille un beau jour,
 Dans leur loisir, s'entretenaient ensemble.
 (Les bons propos sont toujours sur l'amour.)
 L'un disait donc : « Ma chère, que vous semble
 De tant de trous que je rassemble en moi ?
 N'est-il pas vrai qu'il n'est point de coquette
 Qui, dans chacun, ne désirât un roi,
 Si la nature à l'instar l'avait faite ? »
 « Cher canevas, les féminins désirs
 Par vous en vain sont portés à l'extrême !
 C'est une erreur : à la fois cent plaisirs

N'en donnent qu'un, quand ils donnent le même.
 Dites plutôt que l'homme voudrait bien
 Que double chose en lui se trouvât jointe
 Comme chez moi : quel agrément ! quel bien
 D'avoir en propre et la fente et la pointe !
 Plus d'embarras alors, ni cruauté,
 Ni soins, ni peur, ni courses, ni caprices :
 Erreur aussi ; c'est la difficulté
 Qui, de l'amour, fait toutes les délices.

LA LINOTTE

de Jean XXII.

Être discrète et femme tout ensemble,
 Ce sont deux points que jamais on n'assemble ;
 Et la moins femme, en ce sens indiscret,
 Garderait mieux son honneur qu'un secret.
 C'est, dira-t-on, trop outrer la pensée :
 Quitte à prouver l'hyperbole avancée.
 Nonnes étaient jadis dans un couvent
 Où Jean vingt-deux allait assez souvent
 Faire en pardons des dépenses de pape
 (C'est Fontevrault, de peur qu'il ne m'échape),
 Au demeurant couvent des mieux famé,
 Gîte fâcheux où le diable affamé
 Était réduit à quelque peccadille,
 Menu secours qu'il tirait de la grille.
 Car, comme on sait, l'ennemi des humains
 Par le babil tient toujours aux Nonnains.
 Le saint pasteur muni de mainte bulle
 Leur vint un jour faire baiser sa mule.
 Dieu sait combien les pardons lors trottaient,
 Si qu'on eût cru que rien ne lui coûtaient.
 Insatiable est la gent monastique :
 Bien l'allez voir à l'indult fantastique
 Que s'étaient mis en tête d'obtenir.

Elles voulaient avoir à l'avenir
 Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confesse.
 — Père très saint, entre nous, dit l'abbesse,
 On s'avouerait bien plus sincèrement
 Tout ce qu'au prêtre on dit légèrement.
 Cent petits riens, bagatelles en somme
 Dont on rougit d'aller instruire un homme.
 Homme surtout qui souvent peut causer
 Ce dont à lui Nonne va s'accuser.
 — Vous ! confesser ! le cas est-il possible ?
 J'ai, dit le Pape, un scrupule invincible.
 Qui vous fera refuser à regret.
 Ce sacrement exige un grand secret.
 Et le babil dans l'engeance femelle
 Fut autrefois la tache originelle ;
 Depuis longtemps, cet unique grief
 Fait à vos vœux refuser le saint bref ;
 Mais j'en veux faire un peu l'expérience
 Et le savoir de ma propre science.
 Tenez, dit-il, je mets jusqu'à demain
 Cette boîte en garde à votre main :
 Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
 Faute de quoi l'on se verrait privée
 Du saint Indult qui demain vous est dû,
 Si n'ouvrez pas le coffre défendu.
 Il sort : voici notre boîte en voie :
 Que je la touche, et moi que je la voie ;
 C'était à qui pourrait se l'arracher ;
 Mais sans l'ouvrir, on sut pourtant coucher
 L'abbesse presque en gagna la jaunisse,
 On dormit peu ; le lendemain l'office,
 Comme on peut croire, alla tout de travers.
 Peut-on suffire à tant de soins divers ?
 Un rien démonte une tête guimpée.
 « Ah ! dit l'abbesse, à la gent attroupée,
 Le pape joue à nous faire sécher,
 Quel grand secret a-t-il à nous cacher ?

Pour regarder ne sommes-nous pas bonnes ?
Il fait, vraiment, un grand honneur aux nonnes ;
Pour nous venger, ouvrons ; qui le dira ?
Comme elle était on la refermera. »
A ce discours topa chaque vestale.
L'abbesse ouvrit la boîte fatale.
Qu'y trouva-t-elle ? une linotte au fond
Qui, tout à coup, prit son vol au plafond
Fit en sifflant trois rondes autour d'elles,
Puis par un trou s'enfuit à tire-d'ailes.
Lors à la porte on heurte rudement,
Le saint Pontife entre au même moment :
« Ça, ma boîte : or voyons, mesdames,
Si l'on se peut confier à des femmes.
Car votre indult est dedans tout scellé.
Oh ! oh ! dit-il, il s'en est envolé.
Seriez vraiment de maîtresses commères
Pour confesser. Adieu, discrètes mères :
Donc ne ferai confesseur féminin. »
« Tant mieux, reprit tout bas une nonnain,
Je n'étais pas pour la métamorphose.
Un confesseur est toujours quelque chose. »

LE CORDIER DE TOURS

Permettez que je vous recorde
Que dans notre place d'Aumont
De bout en bout les cordiers font
Du soir au matin de la corde.

Quand on veut passer par-dessus
Il faut sauter en diligence,
Ou bien attendre avec prudence
Que le rouet ne tourne plus.

Une dame des plus jolies
Parut hier des plus hardies

Et donna par vivacité
 Un trait de sa témérité,
 En califourchonnant la corde
 Le rouet sans miséricorde
 Fit que la corde entortilla
 La frange de son falbala.
 Aussitôt il n'est pas étrange,
 Elle eût gagné de frange en frange,
 Et vous concevez que cela
 Ourdissait un joli mélange.
 La scène n'en resta pas là,
 Ne croyez pas que je la brode ;
 J'y reviens par un épisode.

Dans le temps jadis que les dieux
 S'employèrent à qui mieux mieux
 A parfaire la gent femelle,
 Chacun d'eux voulut lui donner ;
 Il plût à la mère Cibèle
 D'une double langue l'orner.
 L'une servait, ainsi qu'à l'homme,
 A discourir ; et l'on sait comme
 Elle mit à profit ce don ;
 Mais l'autre au contraire, dit-on,
 Ne parlait que dans les extases.
 Et ne disait que ces deux phrases :
 « Courage, allons, de la vigueur ; »
 Ou bien : « Attends-moi donc, mon cœur. »
 Bientôt les femmes abusèrent
 De cette langue, et trop parlèrent,
 Ne pouvant, devant et après,
 S'empêcher de conter leur faits,
 Et toutes les belles merveilles
 Qui s'opéraient dans ce contour.
 On savait les secrets d'amour,
 Car les pavés ont des oreilles.

Il arriva donc qu'un beau jour,
Les dieux pour punir l'indiscrete
La firent à jamais muette,
En la dédommageant d'ailleurs.

J'ai lu dans quelques vieux auteurs
Que cette parole interdite
Par métempsychose subite
Fut donnée à certain berger
Que l'on était prêt de changer ;
Parce que le sot n'osait dire
L'excès de son tendre martyr,
Ce qui rebuta son Iris :
On nommait ce berger Clovis ;
Mais je tiens ce récit pour fable :
Croyant qu'il est plus vraisemblable
Que l'autre langue profita
Du don de parler qu'on ôta
A la babillarde recluse.
C'est ce qui peut servir d'excuse
Au parlottage féminin.
Mais reprenons ici la fin
De notre histoire commencée.
La dame imprudemment passée
Que la roue en ondes tressait :
Elle criait comme un beau diable.
Les uns plaignait la misérable,
Et son tiraillement affreux.
D'autres femmes, d'un air joyeux,
S'entredisaient sans trop la plaindre :
« J'y serais un jour sans rien craindre. »
Voici quelque chose de plus :
La recluse de ci-dessus
L'incorporant dans la ficelle
Se mit à tourner avec elle,
Et fit la corde en un éclair
Blanche, noire et couleur de chair.

Jugez de l'état déplorable
 Où le beau sexe s'est trouvé.
 Si cela me fût arrivé,
 Le cordier aurait fait un diable.

L'ENFANT DE NEIGE

Certain marchand de ces bijoux si rares,
 Qu'on va chercher aux climats indiens,
 Depuis longtemps tenu mort par les siens,
 Après quinze ans revoyait ses dieux lares.
 Ja d'une part il a grossi son bien,
 Sa femme n'a chômé dans son absence ;
 De trois enfants qu'en partant il avait,
 Et qu'il revoit dans leur adolescence,
 Un grand plaisir notre homme recevait,
 Quand en montrant encore un à leur père,
 Elle lui dit : — Monsieur, voici leur frère,
 Il est à vous, car c'est moi qui l'ai fait.
 — Comment cettui, dit-il, serait le nôtre ?
 Vous savez bien qu'au temps de mon départ
 Vous n'étiez grosse. » A quoi la bonne apôtre
 Dit : « Si faut-il que cet enfant soit vôtre,
 Car autre humain à l'œuvre n'eut de part.
 L'hiver d'après que vous m'avez quittée,
 Un certain soir me trouvant dégoûtée,
 La neige alors couvrant le potager,
 J'allai cueillir une feuille d'oseille
 Par qui, dit-on, l'appétit se réveille,
 Et me sembla quand vins à la manger,
 Neige glacée, ainsi cette salade
 En moi valut conjugale accolade,
 Car j'en devins enceinte dans le mois.
 — Ouais, dit l'époux homme tranquille et sage,
 Qui sur-le-champ du bon parti fit choix,
 Nature est bien bizarre dans ses lois.

De mon pareil ce serait un outrage ;
Mais d'une oseille irais-je me fâcher ?
Puis aussi bien l'avez fait sans pécher.
Toujours du Ciel lignée est une grâce,
Acceptons-la. Ce que Dieu veut se fasse.
Pas n'en cessa l'aise de la maison,
Se réservant à se faire raison.
Je veux, dit-il, qu'il fasse apprentissage
Pour succéder à mon commerce un jour ;
Et je l'emmène à mon premier voyage,
Si qu'il sera docteur à son retour.

Avide encor d'augmenter sa fortune,
Après avoir goûté quelque repos,
Notre marchand redemande à Neptune
Nouveaux trésors et cingle sur les les flots.

Au premier port de la plage africaine
L'enfant d'oseille étant robuste et grand,
A certain Turc marchand de chair humaine
Il le vendit à beaux deniers comptants.
Poursuit sa route, et ses besognes faites,
Troquant, vendant, échangeant ses emplettes ;
Revient encor en son pays natal,
Ayant de plus doublé son capital.
Combien du sexe est fausse l'enveloppe !
Il fut fêté de sa chère moitié,
Tant qu'eussiez dit une autre Pénélope
Pour son époux confite en amitié.
Mais de son fils n'entendant de nouvelle :
— Et notre enfant, monsieur ? ce lui dit-elle.
— Las, il vous faut en dire l'accident :
En approchant des côtes de l'Afrique
Où nous étions au delà du tropique ;
Certes, c'est là que Phébus est ardent,
Du pauvre enfant j'ai vu le sort tragique.
Bien est-il vrai que la neige le fit,
Car en un rien le soleil le fondit.

IMA

Filles de Roi comme nous, ont une âme
 Aussi sensible à l'amoureuse flamme.
 Celle du Roi nommé Charles le Grand,
 Va dans ce conte en être un bon garant.

C'était Ima, jeune et partant gentille ;
 Car à quinze ans, point n'est de laide fille.
 L'amour prit donc un jour un de ses traits,
 Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.
 L'un fut Ima, pour l'autre un secrétaire,
 Ou conseiller de l'empereur son père.
 Ce secrétaire on l'appelle Eginard.
 En fait d'amour c'était un fin renard.
 Tendron n'était dont la mine fût gente
 Sur qui l'amour ne lui dût quelque rente.
 Filles de roi ne lui faisaient pas peur
 Encore moins celle de l'empereur.
 Il se prit donc à mettre en batterie
 Tout ce qu'amour avait d'artillerie,
 S'entend, soupirs, pleurs, feints regards, langueur,
 Inventions pour conquérir un cœur,
 Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte.
 D'autre côté quelque légère honte
 Faisait qu'Ima rougissait de son choix,
 On se citait maintes filles des rois,
 Qui bien plus bas placèrent leur tendresse,
 On se souvint d'un nombre de déesses :
 Car quand on a besoin d'autorité,
 La fable prouve, et devient vérité.
 Qui capitule est bien prêt à se rendre,
 Pas ne tarda la princesse trop tendre,
 Qui tandis que la nuit faisait son tour
 Se consolait des contraintes du jour.
 Et dans les bras de son amant fidèle
 Redevenait une simple mortelle.

Il s'avisa de neiger une nuit
Qu'Ima l'avait dans sa chambre introduit.
Or pour sortir de chez notre galante
Fallait passer une cour assez grande.
Pas ne pouvait qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme ; et ne commit Ima.
Que faire ? mais que fille a de ressource !
Déjà le jour recommençait sa course,
On tient conseil, l'amour y présida ;
Et la princesse enfin y décida,
Qu'il leur fallait renouveler l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son père et ses dieux ;
Et les sauva des Grégeois furieux.
Eginard donc aidé d'une escabelle
Grimpe et se met sur le dos de la belle,
Puis sans broncher sous un poids que l'amour
Avait rendu la moitié moins lourd,
Elle tira son cavalier d'affaire.
Le bon Troyen en emportant son père
Ne fut, je crois, si vite de moitié ;
Mais l'amour est plus fort que l'amitié ;
La nuit revint, et l'heure convenue
Du rendez-vous, était aussi venue.
Mais il avait encore neigé le soir,
Et notre Ima vit avec désespoir,
Que son amant ne venait point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la belle alla l'attendre ;
Car sans se voir, comment passer un jour ?
Eginard vint tout transporté d'amour ;
Mais le trajet n'était pas praticable.
Point d'autre asile, ou sûr, ou convenable.
Que cette chambre où la belle couchait.
Eh ! direz-vous, qui l'empêchait
D'en faire autant comme la nuit dernière,
Et le porter de la même manière ?
En soupirant Eginard s'en ouvrit,

Pria, pressa, pleura et s'attendrit.
 « Ah ! lui dit-il, il n'est pas sûr d'attendre
 Au lendemain. Il faut toujours prendre.
 En fait d'amour rien ne doit être dû ;
 Ce qu'on diffère est autant de perdu. »
 Tant de raisons la firent enfin se rendre ;
 Encore un coup la princesse trop tendre
 Tendit le dos, et notre amant monté,
 Fut dans sa chambre en triomphe porté.
 Il revenait par la même voiture.
 Le roi le vit passer sur sa monture,
 Fort éveillé par inspiration ;
 Mais ce ne fut sans admiration,
 Ni sans courroux contre le téméraire.
 A son conseil il sut porter l'affaire,
 Car un bon roi ne fait rien de son chef ;
 A la rigueur on jugea le méchef.
 Tel qui trouva le crime bien pendable,
 En eût voulu, je crois, être coupable.
 Le tout alla pourtant plus doucement,
 C'est la vertu d'un roi d'être clément.
 Charles le fut, si toutefois, c'est l'être
 Quand on se sert d'un notaire et d'un prêtre,
 Est-ce pardon ? est-ce punition
 Que d'épouser ? jugez la question.

BELLE MONTRE

En fait d'amour, ne faut à mon avis,
 Pour bons joueurs prendre tous ces beaux fils,
 Ce sont mignons qui font, pour l'ordinaire,
 Beaucoup de bruit et de besogne guère.
 Témoin de ce certain jeune marquis,
 Joli minois, teint de rose et de lys,
 Port gracieux, bouche de Cythéréc,
 Œil plus brillant que flambeau d'Empirée,

Cheveux blondins d'un peu de brun chargés
Mignardement par les grâces rangés.
Si que croiriez, admirant la figure,
Avoir douté jadis dame nature,
Par lequel sexe elle distinguerait,
Ce bel enfant qui tant de bruit ferait.
Or, à peu près se comptent trois années
Que le poupin par noces fortunées,
Fut enrichi, promettant que dans peu
On connaîtrait qu'il n'est novice au jeu,
Et que jamais le flambeau d'hyménée
N'aurait conduit femme mieux guerdonnée.
La jeune épouse attendant l'avenir
S'en gaudissait ; mais promettre et tenir
Ne font tout un ; car faute de chosette
En l'Adonis, on dit que la pauvrete
Pucelle encor est trop plus aujourd'hui,
Si là-dessus n'a consulté que lui.
Pucelle, ou non, à présent plaide-t-elle,
Son ambigu moins mâle que femelle,
Et ne lui chaut d'empourprer ce beau front,
D'un si cruel et si nouvel affront.
Sans respecter sa famille équipée
De tous honneurs en mitre, robe, épée,
Elle prétend retirer son enjeu.
Procès porté devant juge d'église,
Le jouvenceau soutient qu'il est de mise,
Qu'il se connaît : que plus de huit cents fois,
Dans le devoir il s'est mis aux abois.
S'offre à prouver encor ; mais la fillette,
De vains efforts ne se tient satisfaite.
Faites-moi mère ou brisons nos liens,
Et rendez gorge. A maints chirurgiens
Et médecins est commise l'affaire.
Sur leur rapport, l'enfant peut être père.
Grands plaidoyers ; déjà l'air du barreau,
En saint office est pour le damoiseau.

Ce cas plaisant dans toutes les ruelles,
 Fait aujourd'hui tout l'entretien des belles.
 Or, arriva naguère en un endroit,
 Hanté de tous, que sur son peu de droit,
 Certaine dame en risposte subtile
 Par vifs brouards harcelait le débile.
 Lui, triomphant, tire papier timbré,
 Papier prouvant qu'il n'était point hongré
 Et sur tels fonds tient sa cause gagnée.
 — Oh, oh ! reprit la dame renfrognée,
 Voilà de quoi payer l'Official,
 Mais est-ce assez pour le lit nuptial ?
 Que du papier sur lequel à bon compte,
 Dans ce temps-ci plus de moitié s'escompté ?

LE TRÉSOR DÉCOUVERT

Avant qu'Amour, ce dieu volage,
 Eût sous les lois du mariage
 Asservi le pauvre Turpin,
 Il était plus heureux qu'un prince,
 Tous les amants de la Province
 Portaient envie à son destin.
 Sa présence inspirait la joie.
 Ses plus passionnés désirs
 Étaient d'inventer les plaisirs
 Auxquels il se donnait en proie.
 Quand par la colère des Cieux
 Il vit la charmante Sylvie,
 Et vaincu par de si beaux yeux
 Perdit le repos de la vie.
 La belle avait bien des appas,
 Mais c'était toute sa richesse.
 Ah ! Turpin, ne savais-tu pas
 Que le plus ardent amour cesse
 Et que la faim suit à grands pas ?

Sylvie voyait le beau monde
Et n'allait pas à petit train ;
Mais pour comble de tout chagrin
Elle était grandement féconde
Et rendit Turpin dans six ans
Père de six petits enfants.
Il ne voyait plus dans Sylvie
Les appas, la même beauté
Qui rendit son cœur enchanté
Et tint sa liberté ravie :
Elle a dissipé tout son bien.
Il envisage sa misère,
Et hors six enfants et la mère,
Le malheureux ne voit plus rien.
Il soupire, il se désespère.
A qui doit-il avoir recours ?
Et de qui dans son sort contraire
Peut-il réclamer le secours ?
Quand l'impitoyable fortune
Répand sa colère sur nous,
Plus d'amis, ils nous quittent tous,
Et notre abord les importune.
« Ah ! dit Turpin dans ce revers,
Puisque la malice des hommes
Est si grande au temps où nous sommes,
Prions le Dieu de l'Univers ;
C'est à lui que je dois mon être,
Il a soin des petits oiseaux,
Des poissons qui sont sous les eaux,
Il voudra m'exaucer, peut-être. »
C'était parler en bon chrétien.
Turpin fit comme beaucoup d'autres,
Ils ont recours aux patenôtres
Quand ils n'ont plus d'autre moyen.
Alors feuilletant son bréviaire,
Il y rencontre une prière
Qui promet un certain secours

A qui la dira trente jours.
Elle est d'une vertu si grande
Qu'on obtient tout ce qu'on demande.
Il baisa cent fois l'oraison,
Il versa des larmes de joie :
Il croit que le Seigneur l'envoie
Tout exprès pour sa guérison :
— Dans un mois, dit-il à Sylvie,
Tous nos maux seront écoulés,
Dites-moi ce que vous voulez,
Choisissez des biens de la vie :
Dieu satisfera votre envie ;
Mais nos vœux, pour être exaucés,
Doivent avoir quelque limite,
Que la demande soit licite,
Chère Sylvie, et c'est assez.
Désirez-vous en souveraine
Régner d'ici jusques au Rhin ?
— Non, la demande serait vaine,
Il en coûterait au prochain,
Et Dieu pourrait avec justice,
A nos vœux n'être pas propice.
— Mais que demander donc ? de l'or :
Il en est tant dessous la terre
Que l'avaricieux enterre,
Et qu'elle dérobe à nos yeux !
Nous ne pouvons demander mieux,
Personne ne pourra s'en plaindre,
Et partant nul refus à craindre ;
Mais comme on ne peut de l'ennui
Qu'entraîne après soi la misère
Trop diligemment se défaire,
Il commence dès aujourd'hui.
Son espoir chaque jour augmente :
Il voit approcher son secours,
Il compte exactement les jours,
Et parvient enfin jusqu'à trente.

« Demain finiront tous nos maux
Et les chagrins de notre vie.
Allons, dit-il, chère Sylvie,
Allons prendre un peu de repos. »
Il s'endormit dans l'assurance
De voir remplir son espérance.
Il entend environ minuit,
Près de sa chambre un petit bruit
Et voit qu'on en ouvre la porte.
Sa surprise fut bien plus forte
Quand il aperçut sur le seuil
Une épouvantable figure,
Et d'une excessive stature
Qu'enveloppait un grand linceuil ;
Mais ce fantôme le rassure.
« Turpin, lui dit-il, ne crains rien :
Le Ciel exauce ta prière.
Pour te montrer un si grand bien
Il me force à quitter la bière.

Lorsque César, chef des Romains,
Vint conquérir cette province,
J'étais son légitime prince,
Tout s'y gouvernait par mes mains :
Il m'assiégea dans cette ville,
Ma défense fut inutile,
Il fallut céder au vainqueur,
Ce ne fut pas manque de cœur ;
Les ennemis avaient fait brèche
Et déjà montaient à l'assaut,
Mais les repoussant comme il faut
Je restai mort dessus la place :
J'avais, de peur d'une disgrâce,
Voyant venir les ennemis,
Dans un lieu sûr mon trésor mis,
Sans le déclarer à personne,
Et c'est lui que le Ciel te donne.

Allons, Turpin, vite, debout,
 Suis-moi, mais remarque bien tout. »
 Le fantôme part sans remise
 Et Turpin le suit en chemise.
 Il commençait d'être chagrin
 Après un quart d'heure de marche,
 Enfin il passe sur une arche
 Et se trouvant dans un jardin :
 « Vois-tu, dit l'Esprit à Turpin,
 Où se joignent ces deux allées ?
 C'est là que depuis tant d'années
 Est telle quantité d'argent
 Que tu dois en être content,
 Puisque le Ciel te le destine ;
 Rends grâce à la bonté divine
 De t'avoir conduit en ce lieu.
 — Je rends, dit Turpin, grâce à Dieu,
 Des bontés qu'il me fait paraître.
 Mais, Seigneur, comment reconnaître
 Où trouver un si grand bienfait ?
 — Comment ? laisses-y ton bonnet.
 L'Esprit gagne une autre avenue,
 Et Turpin le suit tête nue.
 — Voilà, dit-il, un autre endroit :
 Que peux-tu croire que ce soit,
 Turpin ? foi d'ombre je te jure
 Que c'est de l'or, et sans mesure,
 Il est caché dessous de nos pas.
 Demain matin ne manque pas
 De venir faire cette prise.
 Fais dans ce lieu creuser un trou.
 — Fort bien : mais comment connaître où ?
 — Comment ? laisses-y ta chemise.
 Il le suit, et reste aussi nu
 Que quand au monde il est venu.
 — Passons, dit le défunt monarque,
 Passons dans cet autre détour.

Vois-tu l'endroit que je te marque ?
Turpin, dès la pointe du jour
Viens-y. Ce sont mes pierreries
Qu'autrefois j'avais si chéries,
Perles et diamants très beaux,
Tu les trouveras à monceaux.
— Eh ! comment remarquer la place ?
— Comment pouvoir ?... fais-y caca.
Il fit ce qu'on lui commanda,
Après, l'Esprit le ramena
Dedans son lit, près de Sylvie ;
Il y dormit jusqu'au soleil.
Enfin pourtant il s'y réveille,
Et sa honte fut sans pareille
Quand, tout rempli de son trésor
A son épouse qui sommeille,
Voulant parler d'argent et d'or,
Il aperçut avec surprise
Qu'il avait fait dans sa chemise,
Ou, si vous voulez, dans son lit,
Le caca que je vous ai dit.

Voulez-vous que je vous étale
Sur ce sujet, quelque morale ?
La morale s'entend assez :
Les contes qu'on fait des fantômes,
Et dont on ferait bien des tomes,
Sont visions d'esprits blessés.

LA RÉSURRECTION

La villageoise Perronnelle
Aussi naïve qu'elle est belle,
Et qui dans sa viduité
Se donne un peu de liberté,
Entendant un lundi de Pâques
Prêcher la Résurrection,

Où le cordelier frère Jacques
 Excita l'admiration
 De la rustique nation :
 Elle en sortit toute éplorée.
 — Qu'avez-vous ? lui dit Désirée,
 Quel sujet vous fait sangloter ?
 — Ah ! dit-elle, ce train me tue :
 Ma commère, je suis perdue
 Si Jean vient à ressusciter.

L'ASTROLOGUE

Certain Roi jusqu'à la folie
 Aima jadis l'astrologie ;
 Toujours marchait à ses côtés
 Un docteur à longues lunettes.
 En aveugle il suivait toutes ses volontés.
 Sur ses projets divers, sur les peines secrètes,
 Les astres étaient consultés.
 C'était un faible ridicule ;
 Mais les rois sont friands d'apprendre le futur,
 Un hasard détrompa le prince trop crédule.
 Un jour que le soleil plus brillant et plus pur
 Invitait le monarque à s'ébattre à la chasse,
 Il sort : le pédant suit, le ciel devient obscur,
 L'air s'épaissit, l'orage le menace.
 Le monarque tremblant consulte son docteur.
 Alors d'un ton de pédagogue :
 « Calmez votre souci, seigneur,
 Je promets du beau temps », répondit l'astrologue.
 Sur la parole du menteur,
 On s'avance, on s'exerce aux travaux de Diane,
 La meute était aux champs lorsqu'il paraît un âne,
 Un pitaut le suivait. « Bonhomme, par ta foi,
 Pleuvra-t-il ? demanda le Roi.
 — Sire, j'aurons de l'iau sans doute,

Dit le manant sans se troubler,
Je vois de mon baudet les oreilles trembler :
C'est un présage sûr. » Le monarque l'écoute
Et se sait bon gré d'avoir mis
Et le docteur et l'âne en compromis.
L'astrologue en pâlit ; cependant la tempête
Commence à fondre sur leur tête.
Le prince bien mouillé chassa de son palais
Des doctes charlatans la gent porte-soutane,
Et jura ses dieux que jamais
Il ne consulterait d'autre docteur qu'un âne.

LA FONDATION DE VENISE

Le dieu qui lance le tonnerre,
Un jour serein se promenait
Sur la surface de la terre,
Pour voir comme on s'y gouvernait.
Quand vers les peuples de l'Aurore
Il entendit les tristes cris
De quelques femmes de Gomorre
Qui se plaignaient de leurs maris.
Les plaintes n'étaient pas nouvelles,
Aussi le dieu sourd, à leurs voix,
Sans se mêler de leurs querelles
Allait ailleurs porter ses lois.
Mais Vénus, prenant leur défense,
Vint en ce lieu fort à propos,
A Jupin demande audience,
L'obtint et lui dit en deux mots :
« Grand Dieu, qui bâtissant le monde,
Voulut par ses sages décrets
Que la femme devint féconde
Pour multiplier tes sujets :

Quoi ! souffriras-tu qu'à ta face
L'homme, à notre sexe cruel,
Laisse aujourd'hui périr sa race
Par un commerce criminel ?

Bientôt la licence effrénée,
Si tu n'en arrêtes le cours,
Va jusqu'au lit de l'hyménée
Porter d'illicites amours. »

A ces mots, Jupin, en colère
De voir que l'homme audacieux
Eût pénétré dans un mystère
Qu'il ne croyait su que des dieux,
Dès ce moment jura sa perte.
Craignant que le peuple indiscret
D'une si rare découverte
N'allât divulguer le secret.

« Jusqu'où, dit-il, n'est point montée
L'audace de ces malheureux !
Du rapt qu'au ciel fit Prométhée
Voilà le progrès dangereux.

Le traître gémit au Caucase ;
Mais pour redoubler ses tourments,
Q'un déluge de feu embrase
Jusqu'au dernier de ses enfants.

Par un exemple redoutable
Il faut montrer à l'avenir
Qu'envers les dieux on est coupable
Dès qu'on aspire à leur plaisir. »

La foudre alors se fit entendre
Jusqu'au bout de l'univers,
Et les murs de Gomorre en cendre
Ne sont plus que des champs déserts.

Tel fut le destin d'une ville
Dont l'horrible punition

Alluma le cœur indocile
De mainte et mainte nation.

On voit du couchant à l'aurore
Les peuples de crainte agités
Sur les châtimens de Gomorre
Qu'ils n'avaient que trop mérités.

Cette race en crime féconde,
Pour éviter le feu des cieus,
Se dispersa par tout le monde
Et vint infecter mille lieux.

On assure qu'en Ausonie
Pays des célestes amours,
S'établit une coterie
Qui grossit encor tous les jours.

Que par une fière entreprise
Ces peuples que le feu poursuit
Fondèrent eux-mêmes Venise
Dans l'élément qui le détruit.

Là, plantée au milieu de l'onde,
Du crime elle fait vanité,
Et malgré la foudre qui gronde,
Le vice y règne en sûreté.

LE CADENAS

Jeune beauté qui ne savez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus approuvés ;
Gentils propos et les fades sornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De tels sermons votre cœur fut touché,
Jurâtes lors de quitter le péché

Que parmi nous on nomme indifférence ;
Même un baiser m'en donna l'assurance.
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour, époux sexagénaire,
Contre ce dieu fut toujours en colère.
C'est bien raison ; l'Amour, de son côté,
Assez souvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez sur les bords de la Seine,
Dans ces jardins où sylvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats,
Où tous les soirs nymphes de tout étage,
En médiocre ou pompeux étalage,
Près d'un bassin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont disputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines,
Dans ce pays où tout est fiction,
Où l'Amour seul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Thésée et siffler Arion.
Trop bien, hélas ! à votre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'église.
Le scélérat a de plus attenté
Par cas nouveau sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mystère,
D'un peu plus haut reprenons notre affaire.

Vous connaissez la déesse Cérès.

Or, en son temps, Cérès eut une fille
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle et sensible, honneur de la famille,
Brune surtout, partant pleine d'attraits ;
Ainsi que vous, par le dieu d'hyménée,
La pauvre enfant fut assez malmenée.
Le Roi des Morts fut son barbare époux.
Il était louche, avare, hargneux, jaloux.
Il fut cocu, c'était bien la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,

Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage ; or ne demandez pas
Comment un homme, avant sa dernière heure,
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida ses pas.
Mais aux Enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes.
Pluton sut tout ; certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Ce dieu donna sa femme à tous les diables.
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après, devant son tribunal,
Il convoqua le Sénat infernal.
A son conseil viennent les saintes âmes
De ces maris dévolus aux Enfers,
Qui dès longtemps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
L'un d'eux lui dit : « Mon confrère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont Votre Altesse a fait l'expérience,
Occir sa femme est toujours le meilleur ;
Mais las ! seigneur, la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité.
A la vertu par la force asservie,
Lors vós plaisirs borneront son envie ;
Plus ne sera d'amant favorisé.
Eh ! plutôt aux dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé ! »
A ce discours les damnés applaudirent
Et sur l'airain les cocus l'écrivirent.
En un moment, fers, enclumes, fourneaux
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tisiphone, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première,

Elle l'achève et, des mains de Pluton,
 Proserpine reçoit le triste don.
 On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
 Le cruel dieu fut ému de pitié ;
 Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
 « Que je vous plains ! vous allez être sage. »

Or ce secret aux Enfers inventé,
 Chez les humains tôt après fut porté,
 Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
 Il n'est pédant, bourgeois ni gentilhomme
 Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
 N'ait en tout temps cadenas à foison.
 Là tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
 Met sous la clef la vertu de sa femme.
 Or votre époux dans Rome a fréquenté,
 Chez les méchants on se gâte sans peine,
 Et le galant vit fort à la romaine ;
 Mais ne craignez pour votre liberté :
 Tous ses efforts seront pures vétilles,
 De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
 Et mon amour est plus fort mille fois
 Que cadenas, verrous, portes ni grilles.

ÉPIGRAMME

Un juge, l'autre jour, parlant à sa Philis,
 Se vantait en riant qu'il avait belle patte,
 Qu'elle était douce et blanche comme un lis,
 Et qu'au reste elle était tout à fait délicate.
 Mais Philis, fort sincère et qui jamais ne flatte,
 Lui dit en souriant, d'un accent plus qu'humain :
 « Oui, monsieur, vous avez une très belle main,
 Je vois qu'elle est bien douce, et délicate, et blanche ;
 Mais je crois que cela ne provient point du vent,
 Car puisque vous l'avez et si douce et si franche,
 C'est un signe assuré qu'on la graisse souvent. »

LE SOUPIR

Épigramme.

Certain Gascon aimait l'insensible Philis.
En soupirant un jour près de la belle,
Il laissa par hasard sortir un vent coulis
Dont le bruit l'étonna. — Qu'entends-je ? lui dit-elle,
Quelle vapeur laissez-vous s'exhaler ?
— C'est un soupir, répondit-il, cruelle,
Que vos rigueurs font reculer.

AUTRE

« Je veux mourir, disait Sylvie,
Avecque ma virginité. »
C'est grand dommage, en vérité,
Que cette charmante beauté
Veuille si tôt perdre la vie.

LES DEUX PUCELAGES

Certaine Agnès à doux maintien,
Belle et gentille de corsage,
Avec Damis eut un tendre entretien
Qui fut suivi d'un tendre apprentissage
Dont personne pourtant n'aurait jamais su rien,
Si ce n'est que l'Agnès propre à mettre en ménage
Fut demandée en mariage.
Le père ayant gendre à souhait,
Lui vantait fort la douceur de sa fille.
— Voilà, lui disait-il, un chef-d'œuvre parfait,
Un miroir de vertu, un modèle docile.
Pour pucelle, elle l'est, je la garantis bien.
— Mon père, reprit-elle, hélas ! je suis si sage
Que monsieur n'aura pas que mon seul pucelage,
Car Damis, l'autre jour, m'a fait présent du sien.

L'HEUREUX ÉCOLIER

Pour porter un billet à l'objet de ses vœux,
 Un sot pédagogue amoureux
 Entre ses écoliers du plus beau fit élite.
 « Rends-le en mains propres, lui dit-il,
 Et m'en rapporte ici la réponse au plus vite. »
 Lui va, rend le billet d'un air doux et civil,
 Politesse et beauté du sexe ont le suffrage,
 On lit, et puis au lieu de répondre au docteur,
 On interroge le porteur.
 Sur quoi? sur ses plaisirs, s'il aimait à son âge?
 L'on.....un moment suffit quand il plaît à l'amour.
 — Ma réponse? lui dit le régent, au retour.
 — Je l'ai, dit l'écolier, reçue et vive et tendre,
 Mais je ne saurais vous la rendre.

LE PRIX ADJUGÉ AU TAUREAU

Jupiter, amoureux d'Europe,
 Sous plusieurs formes enveloppe
 Sa coquette divinité,
 Et pour toucher le cœur de sa jeune beauté
 Il en entreprend la conquête,
 Comme un dieu, comme un homme, et puis comme une
 Le dieu réussit mal auprès de ses appas, [bête.
 L'homme, pour la tenter, eut d'inutiles flammes;
 Mais que ceci soit dit à la gloire des dames,
 Le taureau ne la manqua pas.

QUATRAIN SUR LE MÊME SUJET

Cette femme ressemble à Troie :
 De braves gens sans aucun fruit
 Furent dix ans à cette proie,
 Un cheval n'y fut qu'une nuit.

LA NOUVELLE ÈVE

« Pain dérobé réveille l'appétit :
 A tout pécheur la loi qui l'interdit
 Est un attrait, est une rocambole,
 D'aller vers là, de revenir ici,
 Est-il permis, quand on le peut ainsi ?
 On s'en soucie autant que d'une obole ;
 Mais que la loi dise : je le défends,
 Nous y courons, et notre cœur y vole.
 D'Ève en cela nous sommes tous enfants,
 Ne la traitons donc point en criminelle,
 Elle eut grand tort ; je ne l'excuse point,
 D'elle nous vient la tache originelle ;
 Mais tel lui fait son procès sur ce point
 Qui dans sa place on aurait fait comme elle. »

Ainsi parlait certain époux un jour,
 A sa moitié qui, contre notre mère,
 Murmurait fort, était fort en colère,
 De nous avoir joué le vilain tour,
 Dont a sourdi toute notre misère :
 « Ah ! disait-elle, avoir précipité
 Et ton époux et ta postérité,
 Dans tant de maux ? pourquoi, le tout, en somme,
 A l'appétit d'une insipide pomme ?
 Notre mère Ève avait bien mauvais goût.

— Bon ou mauvais, le fruit ne fut pas la cause,
 Dit le mari, du mal qui gâta tout ;
 Mais bien la loi qui défendait la chose,
 Cette défense en fit tout le ragoût.
 Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il, je gage
 Que qui voudrait vous interdire ici,
 Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
 Je dis bien plus, qui vous serait dommage,
 Vous en seriez aussitôt à la rage.

— Moi? dit la femme. — Oui, vous, dit le mari,
 Vous le seriez sans faute, je le jure,
 Et je suis prêt d'en faire le pari.
 Elle y consent, accepte la gageure;
 Somme de plus, et grosse à ce qu'on dit,
 Fut stipulée entre eux deux à crédit.

— Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
 Vous commander chose pénible à faire.
 Voici le cas : quand vous allez au bain,
 La mare à gauche est sur votre passage;
 Si vous pouvez en faisant le chemin,
 Un mois durant, en tout, être assez sage,
 Pour ne plonger au bord du marécage
 Les deux pieds nus, je vous quitte le gain;
 Mais en passant prenez garde au naufrage,
 Vous payerez la gageure haut la main.
 Or cette mare était, à le bien dire,
 Un vrai borbier, égout de basse-cour,
 Pour l'éviter on eût fait grand détour.
 De ce défi l'on se mit fort à rire.

La dame y tope, et de grand appétit,
 C'était marché donné sans contredit,
 Autant valoir argent dans sa cassette,
 On met déjà la gageure à profit,
 On songe à faire et telle et telle emplette,
 Nouveaux outils viendront sur la toilette,
 Et sur le tout un bel et bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
 Non sans lorgner la mare en tapinois,
 Dans un début c'en était assez faire.
 On s'en tint là pour la première fois;
 Allant, venant, bientôt on s'accoutume
 A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume,
 Avec le temps on s'accoutume à tout;
 On fit bien plus, enfin on y prit goût.

L'esprit de l'homme est une étrange pièce,
Et quand je dis de l'homme à cet égard,
La femme est là comprise sous l'espèce
Pour les deux tiers au moins et demi-quart
Le fait présent rend la chose notoire ;
La bonne dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A barboter dans une eau sale et noire,
Et le défi commença d'opérer,
L'eau de son bain, encor que claire et nette,
Lui semblait fade au prix de celle-là,
Peut-être aussi le diable s'en mêla ;
Quoi qu'il en soit, la dame fut discrète,
Et n'en dit rien d'abord à Janneton
Qui la suivait, c'était sa chambrière,
Et qui, pis est, confidente, dit-on,
Du'un esprit souple et très fine ouvrière,
Elle entendait la dame à demi-ton,
Avait d'ailleurs l'âme si complaisante
Que dans cent ans, ou plus, que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'aurait dit non.
Mais c'est assez parler de la suivante,
A la signore il nous faut revenir.

Dans son harnais on a peine à tenir ;
La mare était toujours plus attrayante,
Pour résister il fallait faire effort,
On s'approchait toujours plus près du bord,
Ce n'était plus le bain, c'était la mare,
Que l'on cherchait par un ragoût bizarre,
Là barbottait maint petit caneton,
On les montrait du doigt à Janneton,
On leur portait envie, et si la dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu, dans le fond de son âme,
Devenir cane, au moins pour un moment.

Mais bien souvent l'occasion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mène.
La dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit et violent,
Vient à tirer un pied hors de la mule
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne dame en resta là pourtant
Et le remit aussitôt par scrupule,
Non que son cœur ne fût bien combattu,
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or le mari, par certaine ouverture,
Guettait sa femme, observait son allure,
Riait sous cape et comptait par ses doigts
Qu'elle n'irait jamais au bout du mois.
Il comptait bien, remarque la chronique,
Deux tiers n'étaient passés à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux qui voyait le progrès,
A sa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il allait mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour pour revenir au frais.
Il sort aux champs, et quelque temps après,
Par le dehors rabat chez la fermière ;
Là se tient clos et se met aux aguets.
Bientôt il voit et dame et chambrière
Allant au bain. On fait pause au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine
En soupirant on s'en arrache enfin.
Mais dans le bain, un feu secret consume,
On en sortit plus tôt que de coutume,
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin,
On se tourmente, et l'on chicane en vain,
La passion presse, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aile.

— C'est trop souffrir, non, Janneton, vois-tu,
Dit la maîtresse en annonçant l'antienne,
Il n'est défi ni gageure qui tienne,
Je ne m'en mets en peine d'un fétu,
Je te le dis tout net, et le déclare :
J'ai résolu d'essayer de la mare.
Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le sache, ou ne le sache pas,
Ce m'est tout un ; il irait de ma vie
Que je voudrais en passer mon envie.

— Vraiment, madame, est-ce donc si grand cas,
Dit Janneton ; pourquoi tant de mystère ?
Je m'en doutais, vous êtes bonne aussi
De vous troubler et de prendre du souci
Vous le voulez, eh bien ! il faut le faire.
Premièrement, monsieur n'est pas ici.
Qui nous verra ? personne, je l'assure,
Quitte après tout à perdre la gageure.
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?
Contentement passe richesse enfin.
Mais non, si bien nous ourdirons la trame
Que vous aurez le plaisir et le gain.

— Va, Janneton, tu vaux trop, dit la dame,
Ne mettons point la partie à demain.
Sur ce propos, on s'ajuste, on s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence.
A beaux pieds nus et pantoufles en main
La dame allait la première, et bon train,
Et Janneton faisait l'arrière-garde.
Chemin faisant on observe avec soin
S'il n'est point là de mouchard qui regarde :
Nul ne paraît, et monsieur est bien loin.
Les pieds brûlaient ; d'abord on en hasarde
Un dans le lac, pour sonder le terrain,
On le retire, et l'autre prend sa place,
Que tout de même on retire soudain ;

Pour faire court : après quelque grimace,
Tous deux de suite on vous les plonge à plein,
Jusqu'à la vase où gîtait la grenouille,
Dieu sait la joie, on s'en donne à loisir,
On est à même, on tripote, on patrouille,
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela l'époux, ne vous déplaie,
De son réduit voyait le tout à l'aise,
Et se savait fort bon gré dans le cœur
De n'avoir mis à de plus forte épreuve
Une vertu si fragile et si neuve,
Il en pouvait arriver du malheur.
Il en frémit, et sur cette pensée,
Croyant la chose assez avant poussée,
Sort vers la dame avec un rire moqueur.
Un revenant eût fait moins de frayeur ;
Et vite, et vite, on se sauve, on détale,
Mais à pieds nus on ne court pas si fort.
La mari joint la dame dans la salle :
— Eh bien ! dit-il, dès le premier abord,
Que pensez-vous de la pomme fatale ?
Ève à présent a-t-elle eu si grand tort ?

LES QUATRE AGES DES FEMMES

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire ;
Pour le berger le troc fut bon :
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Un autre jour, Philis, plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,

Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que ce volage
A Lisette donnait pour rien.

AMANT DESSUS, AMANT DESSOUS

Jadis, au temps de Philippe le Bon,
De tous plaisirs la cour était l'asile,
D'un magistrat de la cité d'Isle,
Jeunes seigneurs fréquentaient la maison.
Bien est-il vrai que son épouse gente
La jeune Alix en était la raison,
Autre n'était autant qu'elle obligeante,
Des soupirants elle avait à foison.
Quoique l'époux fût homme difficile,
Si le menait sa femme par le nez,
Et s'en faisaient maints bons contes en ville,
C'est des jaloux le sort d'être bernés.
Ainsi fut-il à bon droit le bonhomme,
Comme je vais vous le conter en somme.

Madame Alix de ces femmes était
Comme on en voit sans faire long voyage,
De deux amants elle agréait l'hommage
A divers temps, l'un puis l'autre écoutait.
Comme au palais pendant la matinée,
Dame Thémis son grave époux retient ;
Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée.
Un certain jour à huit heures il vient,
Encore au lit la trouvant attournée :
On peut juger qu'il ne resta debout.
Bien plus grand clerc en ce point qu'Hyménée,
Amour régla cérémonie et tout.

Mais connaît-il ni règle ni mesure ?
 Alix oublie en si douce aventure
 Que le temps fuit, qu'onze heures ont sonné
 Et c'est le temps qu'à l'autre elle a donné.
 Elle l'ouït qui frappait à la porte :
 « Ah ! c'en est fait, se dit-elle au premier,
 C'est mon époux : s'il vous vois, je suis morte.
 Vite, montez en haut dans ce grenier. »
 Lui d'y monter ; au survenant elle ouvre,
 Qui bien se doit croire le seul tenant
 Tant est reçu de visage avenant,
 Quand par un trou qu'en son grenier découvre
 Celui d'en haut avec surprise il voit
 Au lieu d'époux un autre amant qu'elle aime
 Ou tout au moins qu'elle traite de même.
 Voyant le fait à grand'peine il le croit ;
 Mais quelle fut de tous trois la surprise
 Lorsque l'époux heurte et voici la crise :
 Il faut ouvrir. Où mettre le second ?
 Bien que le sexe en moyens soit fécond,
 Un seul s'offrit : sous le lit on le cache.
 Puis ouvre enfin à l'époux attendant,
 De quoi d'abord en entrant il se fâche,
 Puis son soupçon s'accroît en regardant
 Meubles foulés par l'enfant de Cythère.
 « Voyez ce lit, et par quel accident
 Ces draps froissés ? » Alix à sa colère
 Oppose un air dédaigneux et hautain.
 « Vous méritez, dit-elle, une catin.
 Sur tels soupçons qui daignât vous répondre. »
 Lors y perdant le juge son latin
 Et ne trouvant assez pour la confondre,
 Elle triomphe et le poussait à bout :
 Il dit enfin, excédé par sa femme,
 Parlant de Dieu qu'à son aide il réclame :
 « Un jour celui de là-haut payera tout. »
 A ce discours, l'homme au grenier s'écrie :

« Eh pourquoi donc moi tout seul, je vous prie?
 Celui d'en bas doit-il pas sa moitié? »
 Reconnaissant la voix qui l'interpelle,
 Celui d'en bas parut dans la ruelle :
 « Sortons, dit-il, ami, tout est payé,
 Notre présence ici n'est nécessaire. »
 A donc sortit le couple favori,
 Qui laissa là la femme et le mari
 Vider le cas ; ce n'était leur affaire.

T'Y VOILA DONC

Je suis encor comme si le faisais :
 Un jour advint qu'adroitement j'usais
 De mainte ruse aux pieds de mon amie,
 Que je trouvai par hasard endormie
 Dans un fauteuil. Elle m'aimait assez,
 Je l'adorais, et deux hivers passés
 Bien humblement en très zélé novice
 Devaient hâter l'heure du sacrifice.
 Je la mis donc précisément au point
 De le vouloir ou ne le vouloir point :
 Quand pour calmer l'incommode murmure
 De la raison, la voilà qui s'assure
 De mes deux mains, après avoir couvert
 D'un mouchoir double un embonpoint qui sert
 A mettre en train, répétant : Soyez sage,
 Aimons-nous bien, mais point de badinage.
 — Quoi ! répondis-je, un baiser sur les yeux
 Me rendrait-il haïssable, odieux?...
 Quand j'irais même expliquer bouche à bouche
 Mes sentiments, feriez-vous la farouche?
 — Bon pour les yeux et pour la bouche aussi,
 Répliqua-t-elle, ils sont à la merci
 De ton amour ; mais du reste je compte
 Que ne voudrais t'exposer à la honte

D'être à jamais de ma maison banni
 — Pas ne ferai et que je sois puni
 De mille morts si j'en prends davantage
 Sans votre aveu : je m'en tiens au visage ;
 Encor c'est trop. » Alors me redressant
 Sur mes ergots, d'un air reconnaissant
 Je m'élançai sur ses lèvres vermeilles,
 Brûlant d'ardeur, travaillant à merveille
 Des deux genoux ; car insensiblement
 Jupe et jupon, et je ne sais comment,
 Chemise aussi rebroussant vers la tête,
 Semblaient vouloir être aussi de la fête.
 Pour pallier mon amoureux dessein,
 Je demandai un baiser sur le sein
 Pour dernier gage : elle de se défendre
 Fit de son mieux, moi de le vouloir prendre.
 Je m'efforçais en tirant du cachot
 Avec le nez vicair du manchot,
 Ses blancs tétons, me disant en moi-même :
 Elle est rusée, hélas ! mon stratagème
 N'ira pas loin ! En effet, la frayeur
 De son courroux me saisissait le cœur,
 Et j'étais près de quitter la partie,
 Quand je sentis qu'en toute modestie,
 Sans me parler, sans même siller l'œil,
 Elle glissait sur le bord du fauteuil,
 Tenant toujours mes mains entre les siennes.
 J'en enrageais : les cloisons mitoyennes
 De mon côté avisaient l'horloger
 Pour profiter de l'heure du berger ;
 Mais mon amour aussitôt sans miracle
 Fit un effort qui rompit tout obstacle.
 Je m'échafaude, et pour cacher mon jeu
 De nos deux yeux je confondis le feu,
 En mariant prunelle avec prunelle.
 J'étais au but, quand tout à coup la belle,
 Qui jusque-là n'avait point consenti

Qu'*incognito*, prit enfin son parti,
Donna l'essor à mes mains prisonnières,
Tête penchée en fermant les paupières,
Elle me dit, d'un ton de voix perclus :
« T'y voilà donc », et puis ne parla plus.

Jamais ne fut, je crois, dans la nature
Expression si propre à la fracture
Que celle-là. Depuis ce temps cent fois,
Cent fois ! que dis-je ? Il est par trop bourgeois,
Un tel calcul ; mille fois, mille encore,
T'y voilà donc, au lever de l'aurore
M'a réveillé : même en ce moment-ci
J'en sens l'effet, et vous peut-être aussi.

Mais Cupidon, piqué de jalousie,
Que ces mots seuls, cette phrase choisie
Eut le pouvoir en tous lieux, en tout temps,
Sans son secours d'évertuer mes sens ;
D'un air railleur, pour me punir sans doute,
De grand matin m'a dépeint la déroute
De mes plaisirs. « L'autre mois à Paris,
Tenant ton rang parmi les beaux esprits,
Tu te voyais, m'a-t-il dit, presque à même
Des grands seigneurs et près du diadème.
De langue en langue enfin sont parvenus
Les vers naïfs de ton Philotanus ;
Assis à table auprès d'une duchesse.
Tu te livrais chaque jour à l'ivresse
Des vins exquis que te versait sa main.
A sa toilette admis le lendemain,
D'un air coquet et d'une œillade avide
Tu lui disais ce qu'aurait dit Ovide.
De l'amour-propre ou de la volupté,
Lequel des deux s'est le plus contenté
Dans ton voyage?... Or sus ! dans la province
Ratatinant, tu fais d'un repas mince
Ton passe-temps, avec quelque bigot

De ton chapitre : un malotru gigot
 Fais ta pitancè, et redevenu sobre,
 Tu bois, fâché, ton petit jus d'octobre.
 Où sont tes ducs et leurs appartements
 D'or et d'azur, et leurs beaux traitements?
 Ces bons accueils dont tu faisais trophée
 Sont disparus, comme un conte de fée.
 Pauvre chanoine, en un cloître réduit,
 T'y voilà donc ! cette phrase au déduit
 T'excite-t-elle ? ingrat ! que je m'en moque.
 T'y voilà donc reclus dans ta bicoque ? »

« Eh bien, j'y suis, ai-je répondu net,
 Et n'en mettrai de travers mon bonnet.
 J'ai des amis, je suis dans leur mémoire,
 Leur amitié fait ma joie et ma gloire :
 De leurs bienfaits le récent souvenir
 Me flatte plus que les biens à venir.
 Je croirais bien que parmi la légende
 Des hauts huppés qui m'ont mis la guirlande
 Et prodigué leurs applaudissements,
 Plusieurs sont-ils sujets à faux serments.
 Mais quand j'aurais tout au plus trois ou quatre
 D'amis loyaux, c'est assez pour rabattre
 Ton fier caquet ; quand je n'en aurais qu'un.
 Il suffirait : or certes ce quelqu'un,
 Il est à moi, je le tiens dans ma manche,
 Et plutôt à toi que la belle main blanche
 De son épouse, en termes aussi clairs,
 Voulût écrire et couronner mes vers.
 De cet ami, tiens, voilà les largesses :
 Il vaut tout seul six ducs et trois duchesses,
 Et son tabac à chaque instant du jour
 Me joint à lui par un acte d'amour. »

LES BONNES RELIGIEUSES

Jadis logeait près d'un couvent femelle
Certain quidam friand d'un tel gibier,
Et chaque nuit il voyait sans chandelle
Par l'huis secret entrer maint cordelier.
Si faut-il bien, dit-il, de cette porte
Tâter aussi. Pour ce mit une nuit
L'habit claustral, et parmi la cohorte
Dessous le froc fut d'abord introduit.
Or il n'entraît qu'autant de beats pères
Qu'elles étaient de révérendes mères,
Fixe en était le nombre au rendez-vous :
Chacun trouvait toujours même monture
Et là par rang ils se pourvoyaient tous.
Advint qu'enfin Père Bonaventure
Ne trouvant point de gîte : Oui, qu'est-ce ceci ?
Dit-il, puis le long de la salle
S'en va tâtant et trouva tout rempli,
Tout était double, et d'une ardeur égale
Tous travaillaient en fils de saint François.
« Halte-là ! dit le moine, en élevant sa voix,
Il est ici du mécompte, mes pères ; »
Mais de ce bruit nos moines peu distraits
Crièrent tous sans quitter leurs affaires :
Allons toujours, nous compterons après.

LE TONNERRE

Il est assez d'amants contents,
Il n'en est guère de fidèles :
Cela s'est vu dans tous les temps :
Fort fréquemment chez nous, encore plus chez les belles.
On ne résiste guère à la tentation
D'une agréable occasion.

Tromper est en amour chose délicate,
 C'est un charmant ragoût que la variété,
 Qui contre la fidélité
 A séduire nos cœurs est fort ingénieuse.
 Le seul conseil que je donne aux amants
 Est de se voir à tous moments,
 Mais une suite dangereuse
 Est attachée à cette extrémité.
 Le dégoût suit de près cette assiduité :
 Un peu d'absence anime une âme amoureuse.
 Que faire donc ? C'est à vous de choisir.
 Je vais en attendant vous exposer en vue
 D'une infidélité l'aventure imprévue.
 Puissiez-vous l'écouter avec plaisir.
 Dans une maison importante
 Était une jeune suivante :
 Son nom est Isabeau, la scène est à Paris,
 De tout temps des amours séjour le plus chéri.
 Cette galante chambrière
 Sensible à la tendre prière
 D'un jeune homme d'amour pour elle transporté,
 L'avait dans son lit retiré,
 Ensemble ils se donnaient carrière.
 Enchantés, Dieu le sait, vous le savez aussi,
 Vous qu'Amour a traités ainsi.
 Quand soudain survint le tonnerre
 Tel qu'autrefois on l'entendit
 Lorsque Jupiter confondit
 L'orgueil des enfants de la terre.
 A ce bruit la pauvre Isabeau,
 Quoique d'ailleurs fort occupée,
 De frayeur se sentit frappée,
 Et craignit dans son lit de trouver son tombeau.
 Elle crut que déjà la céleste vengeance
 S'armait pour punir son offense ;
 Car le sexe dévotieux,
 Même dans le désordre est timide et pieux.

Moi-même j'en ai vu, le fait est singulier,
 Me proposer des cas de conscience
 Dans un temps où l'on doit soi-même s'oublier.
 Quoi qu'il en soit, enfin notre belle peureuse,
 Malgré l'amour, malgré la nuit affreuse,
 Se jette en bas du lit, et seule va chercher
 Une cave pour se cacher.
 Le galant veut enfin la suivre :
 « Non, lui dit-elle en l'embrassant,
 Ne me suis point, c'est toi, dont l'amour trop pressant,
 A ce cruel danger me livre.
 Je vais prier les dieux qu'il leur plaise arrêter
 Leur foudroyant courroux, leur fureur vengeresse :
 Lidor, si tu me suis, je connais ma faiblesse,
 J'irais encor les irriter. »
 Enfin le voilà seul, non sans inquiétude ;
 Mais il fut peu de temps dans cette solitude.
 Auprès de là couchait la fille du logis,
 Si je m'en souviens bien, son nom était Lysis ;
 Charmante, ayant encore sa première innocence,
 Et si déjà pourtant, quinze ans elle comptait.
 Peau, taille, gorge, bras, tout beau par excellence.
 Le friand morceau que c'était !
 Le tonnerre l'éveillé, ou le malin peut-être,
 Car il se sert de tout pour nous faire pécher.
 Tremblante, près Lidor elle alla se coucher,
 Qui craignant que Lysis ne vint à le connaître
 Tourne le dos, s'écarte et n'ose la toucher.
 Mais Lysis l'approchant : « Isabeau, lui dit-elle,
 Je sens une frayeur mortelle,
 Pour me rassurer tourne-toi,
 Tourne-toi, je te prie, et t'approche de moi. »
 Le moyen de pouvoir refuser cette grâce ?
 Il se tourne, Lysis l'embrasse.
 Cependant le fracas redouble dans les cieux,
 Et plus elle entend le tonnerre,
 Plus fortement elle le serre,

L'amour n'aurait pu faire mieux.
 Combien difficile il doit être
 Qu'un jeune homme longtemps puisse fille paraître
 Dans la posture où le voilà !
 Aussi le vif Lidor n'en fut pas longtemps maître.
 — Ah ! juste Ciel ! qu'est-ce donc là ?
 S'écria Lysis étonnée,
 N'es-tu pas un monstre, Isabeau ?
 Je m'en souviens encore, un jour qu'il faisait beau,
 Étant avec ma mère au bord de la rivière,
 Je crus voir une femme ayant je ne sais quoi
 D'une forme particulière
 Et faite à peu près comme toi.
 « Qu'est-ce que je vois là ? demandai-je à ma mère. »
 « Ne le regarde point, c'est un monstre odieux, »
 Me dit-elle d'un ton sévère.
 Ce monstre toutefois ne me déplaisait guère,
 Et j'eus regret d'en détourner les yeux.
 — N'es-tu point monstre aussi ? — Non, dit d'une voix faible
 Notre fausse Isabeau ; mais cela m'est venu
 Des frayeurs dont j'ai l'âme atteinte ;
 La chose étrange que la crainte !
 Tel, de peur, lièvre est devenu,
 Tel autre est devenu cornu :
 Enfin n'en doutez point, vous dis-je.
 Lysis croit cette fable et ne peut se lasser
 De passer et de repasser
 La main sur le nouveau prodige.
 Mais voici des éclairs qui reviennent encor,
 Et Lysis d'embrasser tout de nouveau Lidor,
 Même plus fortement alors elle l'embrasse,
 Pour l'étreindre mieux elle passe
 Une jambe sur lui : le drôle prend le temps,
 Et voilà ses désirs contents.
 « Où te mets-tu ? dit l'innocente,
 O dieux, la rencontre plaisante !
 Qui ne dirait qu'exprès... » Au milieu du discours

La parole lui manque, et l'amour eut son cours.

Ainsi plusieurs fois le tonnerre

Par son bruit étonna la terre,

Plusieurs fois de Lidor plein d'amour et de feu

Les frayeurs jouèrent leur jeu ;

Mais enfin les craintes passèrent,

Ou pour en parler mieux, les ardeurs se lassèrent ;

C'est le sort des mortels, ils seraient trop heureux,

Si rien n'affaiblissait leurs transports amoureux,

Et c'est ce qui des dieux fait le bonheur suprême,

Leur pouvoir, en amour, passe le désir même.

Isabeau, lui disait Lysis,

Quoi ! d'aucune frayeur tes sens ne sont saisis ?

N'entends-tu point gronder la foudre ?

Ce coup va nous réduire en poudre.

Crains, ma chère Isabeau, crains, je te prie encor.

— C'en est fait, répondit Lidor :

Au bruit mon âme accoutumée

Ne saurait plus être alarmée.

Lysis ayant tenté d'inutiles efforts,

De dépit se tourne et s'endort.

L'autre avait de dormir une envie assez forte ;

Mais malgré son abattement,

Le soin de s'en aller sur le sommeil l'emporte ;

C'est la coutume d'un amant :

Quand il est content de sa belle,

Il a de la quitter le même empressement

Qu'il eut de venir auprès d'elle.

Lidor, suivant ce sentiment,

Se lève du lit sans mot dire ;

A peine eut-il quitté ces lieux,

Que la pieuse chambrière,

Croyant avoir par sa prière

Calmé la colère des dieux ;

Car pour lors tout était tranquille,

Ose sortir de son asile

Et vient d'un pas précipité

Trouver ce qu'à regret son cœur avait quitté.
 Il me semble voir cette amante
 S'approcher de Lysis dormante,
 L'embrasser amoureusement,
 — Lidor, lui dit-elle à l'oreille,
 Peux-tu dormir tranquillement,
 Tandis que de frayeur... A ces mots brusquement
 La belle dormeuse s'éveille.
 — La frayeur !... Dieux, entends-je bien ?
 Cria-t-elle, toute éperdue.
 Quel bonheur te l'aurait rendue ?
 Mais non, tu ne l'as point, et je ne trouve rien.
 Jugez combien Isabeau fut surprise
 Quand de Lysis elle entendit la voix,
 Et le serait encore si sa main bien des fois,
 Pour éviter toute méprise,
 Ne se fût employée à dissiper ses doutes.
 Enfin, pour trancher court, elle apprit tout le fait ;
 Le découvrit par d'innocentes routes.
 Son cœur en fut-il satisfait ?
 Chaque mot lui portait une atteinte mortelle ;
 Mais fut-ce avec raison ? Jugeons de bonne foi.
 Des fidèles amants, je suis le plus fidèle,
 Je ne répondrais pas de moi
 Dans une occasion pareille ;
 Quand j'aurais dû avoir tout commerce rompu,
 J'en aurais fait autant, s'entend si j'avais pu.

LE SELLIER D'AMBOISE

Considérez un peu Clitandre et sa conduite,
 Il parle de sa femme en véritable amant :
 Il l'aime, il n'aime qu'elle, il l'aime éperduement ;
 On en jurerait : et pourtant
 Cet homme n'est qu'un hypocrite.
 Dans Amboise était un sellier

Servant la reine de Navarre,
Il se nommait Bourihaudier :
Ce nom paraît assez bizarre.
Quoi qu'il en soit, bizarre ou non,
C'était son nom.

Son visage allumé faisait voir sans feintise,
Et l'on connaissait aisément
A le regarder seulement,
Que le bonhomme allait plus fréquemment
A la taverne qu'à l'église.

La femme qu'il avait conduisait sagement
Et ses enfants et son petit ménage ;
Et lui, persuadé qu'elle était bonne et sage,
Se reposait sur son gouvernement.
C'était, au fond, un homme très commode.
Il ne s'embarrassait de rien,
Pourvu qu'on le laissât vivre et boire à sa mode,
Il trouvait que tout allait bien.

Un jour on lui donna la fâcheuse nouvelle
De sa femme malade en danger de mourir.
Il part bien affligé, pour se rendre auprès d'elle
Et pour la secourir.

Il arrive, et déjà ne sachant plus que faire,
Son médecin ordinaire
N'étant plus là nécessaire,
Avait fait place au confesseur.

Quel renouvellement de cris et de douleur !
Il paraissait aussi sensible
Qu'il est possible
A ce malheur.

Il rendit à sa femme, en mari bon et tendre,
Les services qu'il put lui rendre.
Enfin se voyant aux abois,
Sa femme demanda la croix,
Qu'avec ardeur on lui vit prendre,
Comme un excellent passe-port.

Notre homme à cet objet se tourmenta si fort

Que c'était pitié de l'entendre :
 Il s'arrachait la barbe et les cheveux.
 « Hélas ! dit-il, hélas ! je perds ma chère femme.
 Que puis-je devenir, moi, pauvre malheureux !
 C'était mon tout, c'était mon âme. »
 Et mille autres regrets piteux.
 Enfin le monde de la ville,
 Dont la présence était désormais inutile,
 Insensiblement s'écoula,
 Il ne demeura plus dans cette chambre-là
 Que le sellier et la jeune servante :
 Belle assez, assez prévenante.
 Le bonhomme, voyant cela,
 D'une voix basse l'appela.
 « Tu vois, dit-il, quelle est la profonde tristesse
 Que me cause la mort de ta pauvre maîtresse :
 Cette perte est pour moi le plus grand des malheurs,
 Elle se meurt et je meurs,
 Je ne sais plus que faire ni que dire ;
 Si ce n'est qu'avant que j'expire,
 Je veux te conjurer d'avoir la charité
 De prendre soin de mon petit ménage :
 Voilà les clefs, fais-en selon ta volonté,
 Pour moi, je ne saurais m'en mêler davantage,
 Pour plus prendre aucun soin, j'ai le cœur trop serré,
 Je suis mort, je suis enterré. »
 La pauvrete, alors qu'un tel discours pénètre,
 Voulut consoler son pauvre maître.
 « Non, dit-il, je n'écoute rien,
 Je n'entends rien, c'en est fait de ma vie,
 Approche-toi, joins ton visage au mien,
 Par sa froideur tu connaîtras, ma mie,
 Que c'est la froideur de la mort. »
 Elle s'approche et lui d'abord,
 Tout affligé que je le représente,
 Mit la main dans le sein de la jeune servante.
 Il faut tout dire : elle fit quelque effort

Pour résister. A cela ne s'arrête
 Notre sellier, il l'enlève et la jette
 Brusquement sur un un lit et la...

Et cætera.

Mais voici qui troubla la fête :
 La pauvre malade aux abois
 Était seule et n'avait pour toute compagnie
 Que l'eau bénite et la croix.
 Depuis trois jours à l'agonie,
 Elle n'avait ni mouvement, ni voix ;
 Mais voyant la cérémonie,
 O miracle de jalousie !
 Elle s'écria tout soudain
 D'une voix de malade, et pourtant assez forte :
 « Je ne suis pas encore morte. »
 Puis les menaçant de la main,
 « Quoi ! dit-elle, à mes yeux en user de la sorte ?
 Traître, voleur, méchant, vilain,
 Je ne suis pas encore morte. »
 De nos gens sur le lit, quel fut l'étonnement
 A cette voix inattendue ?
 Bourrihaudier confus, la servante éperdue,
 Se levèrent diligemment.
 Ce n'est pas tout : l'ardeur de la colère
 A la malade fut tout à fait salulaire,
 Elle fondit l'humidité
 De son cataire,
 Enfin elle reprit sa première santé.
 O miracle de jalousie !
 Depuis, tout le temps de sa vie,
 De cet événement elle eut l'esprit aigri,
 Et reprocha toujours à son mari
 Son peu d'amour pour elle et son hypocrisie.

LE ROI HUGON

Il fut jadis un saint parmi nos rois :
A grand marché on l'était autrefois,
A cela près héros de sa personne.
Saint Charlemagne est le nom qu'on lui donne.
Il revenait avec ses paladins
De Palestine ainsi que pèlerins,
Et pour rentrer par le plus sûr en France,
La caravane avait pris par Byzance.
Dieu sait combien le roi de la Cité
Se fit honneur d'être ainsi visité.
C'était Hugon. Il avait femme et fille,
L'une encore bonne et l'autre assez gentille.
C'était de quoi fêter nos gens de bien.
Le soir venu, nappe blanche fut mise,
Et l'on servit. La reine fut assise
Au côté droit du monarque gaulois,
Ensuite Ogier, le chevalier danois,
A gauche on mit la princesse sa fille,
Roland, Richard, Hugon et sa famille.
Ainsi du reste. Et par humilité,
Au dernier bout, Turpin s'était planté,
Tout vis-à-vis la belle Jacqueline.
Ce Turpin fut moine en ses jeunes ans,
Depuis prélat, mais ribaud en tout temps.
Partant le feu prit sous son étamine
Dès qu'à ses yeux Jacqueline brilla ;
Mais coup de dent n'en perdit pour cela,
Ainsi comme un moine il se remplit la panse,
Du reste en Dieu mettant sa confiance.
Minuit sonnait, nos compagnons refaits,
Dans un salon trouvèrent leurs lits faits.
Chacun couché, l'on souffla la chandelle,
Lors le cafard de songer à sa belle.
Or l'empereur ne put fermer les yeux :

Aux chevaliers qui ne dormaient pas mieux
 Il proposa de gaber, c'est-à-dire
 De lui servir chacun un plat pour rire.
 — Gage, dit-il, aussi net qu'un navet,
 Fendre d'un coup un homme et son armet.
 — Je ferai plus, dit le neveu de Charles.
 — Tu feras plus ? comment donc ? parles.
 — Je veux, pardieu, que murs tombent d'abord
 Que tant soit peu j'aurai sonné du cor.
 Devant Richard, amis, baissez la pique,
 Sans nul secours, art, ni pacte magique
 Qu'un cheveu mis autour de ce poteau,
 Je gagerais d'abattre ce château.
 Ils avaient tous gabé tout à leur aise,
 Quand Turpin dit : « Amis, à Dieu ne plaise
 Qu'au dam d'autrui je me serve jamais
 D'aucun des dons que le Seigneur m'a faits.
 Mais seulement si la bonté divine
 Pour une fois me prêtait Jacqueline,
 Vertu de froc, pas ne verrait le jour
 Sans lui prouver quinze fois mon amour. »

Saurez qu'Hugon au coin d'une colonne
 Avait caché sa royale personne :
 De les entendre il était curieux,
 Quand tout à coup en sortant furieux ;
 « C'est d'un mépris, dit-il, trop téméraire
 Payer l'accueil qu'on eut tort de vous faire.
 Or, de par Dieu, tous le pas sauterez,
 Ou de vos gabs vous vous acquitterez.
 Nous allons voir, parlant à Charlemagne,
 Si mettez bien la flamberge en campagne. »
 En filant doux on veut fléchir Hugon ;
 Mais il devient plus dur que Pharaon.
 Que fit le roi dans ce péril extrême ?
 Il implora l'assistance suprême.
 A ses soupirs Turpin mêla ses vœux,

Le Ciel alors les exauça tous deux.
Un ange vint, qui leur mit cœur au ventre :
« Enfants, dit-il, vous serez secourus
Pour cette fois, mais n'y revenez plus. »
Cela disant, il s'envole ; Hugon rentre :
Charles alors dit : « Sire, on vous servira,
Et pour si peu nul ne se dédira ;
Si vous avez quelques gens à pourfendre,
Plus longuement ne me faites attendre. »
Il en vint un, mais il l'avait bien dit,
Tout net en deux il vous le pourfendit.
Chacun à chef eut mit son aventure,
Lorsqu'étonné de la déconfiture,
Le fier Hugon mit de l'eau dans son vin ;
Mais par bonheur pour sa fille et Turpin,
Il s'obstina dans le gab du Léвите.
Je ne crois pas que celui-ci l'évite.
« Quinze, dit-il, Jacqueline les vaut ;
Mais ce paillard l'a pris un peu trop haut.
Le muletier, que l'on dit Agilufe,
Ne les fit pas : s'il valait ce tartufe
(Au bon Hugon je dirais volontiers :
Moine à ce jeu vaut quatre muletiers.)
Frère, voyons ce que vous savez faire,
Si l'entendez mieux que le bréviaire.
— Sans doute, mais pour tous vous payerez.
— Soit, dit Turpin, sûr de son allumelle,
Que l'on me lâche à présent la donzelle ;
Demain matin nouvelles en aurez.
Or arriva Jacqueline en chemise,
Fille à son père onc ne fut plus soumise,
Sur son honneur ; mais peut-être sur rien :
Car dix-sept ans la fillette avait bien.
Hugon la fit jurer d'être fidèle,
« Accuse juste au moins, dit-il, pucelle,
Sinon au Ciel un jour en répondra. »
Elle jura, puis dans le fond des draps

Le moine en rut tira la créature,
Hugon s'en fut dessous la couverture,
Y méditer un supplice au Pater ;
Mais sans son hôte il ne faut pas compter.
Bien jura-t-il d'en faire une grillade,
Turpin bientôt eut triplé l'enfilade,
Moment après, et de cinq il compta ;
A ce calcul la belle s'emporta.
« Tout beau, mon père, encore n'est-ce que quatre. »
Turpin de cinq ne voulut rien rabattre.
— Soit, puisqu'enfin tous deux n'en savons rien,
Recommençons, dit-elle, et comptons bien.
— C'en ferait vingt, dit-il à la tricheuse ;
Mais pour n'avoir d'erreur aussi fâcheuse,
Et tout d'un coup trouver le compte net,
Comptons tous deux avec un chapelet.
Au point du jour, douze des patenôtres
Il se trouva : restaient encore trois autres ;
Mais il rendit les armes à l'amour.
Las, accablé, le sommeil eut son tour,
A son réveil, épuisement de force,
Le feu ne prit qu'un coup à son amorce.
« Mourons, dit-il, aussi bien s'il le faut,
Mieux le vaut là que sur un échafaud. »
Puis en mourant tira son pénultième,
Et tout à fait lui rata son quinzième,
Quand Ciel, qui tient tous les cœurs dans sa main,
Rendit celui de la princesse humain.
A l'Église onc ne ferait tel dommage
De la priver d'un si grand personnage,
— Je n'en vaux tant, mon Père, et pour un point
Mieux vaut mentir en ne vous perdant point.
— Ah ! dit Turpin, aussi généreux qu'elle ;
Car pour un moine il avait l'âme belle,
En l'autre monde onc ne l'emporterez,
Ce point, ma sœur, dont pour moi mentirez.
Pour tous délais, ce soir je vous rembourse.

Phœbus était presque au quart de sa course,
 Quand par Hugon Turpin fut éveillé ;
 Mais du rapport tant fut émerveillé
 Qu'un pied de plus sur son chef on vit croître
 Ce que jadis son épouse y fit naître.
 A son papa la fillette mentit,
 Lui de son ire enfin se départit ;
 Mais toutefois la reine soupçonneuse,
 Car en ce point elle était connaisseur,
 — C'est se moquer, dit aigrement au roi,
 Qu'à cet enfant ajouter tant de foi.
 S'il les a faits, il peut les faire encore :
 Je gagerais que c'est une pécore,
 Qu'il n'a pas eu grand'peine de duper,
 Fin serait bien s'il savait m'attraper.
 Pour votre honneur, ne soyez si crédule,
 Et qu'avec lui, Sire, un autre calcule.
 — Ah ! dans ce cas, dit le roi des cocus,
 La plus Agnès compterait moins que plus.
 C'en est assez. Enfin comblé d'éloges,
 Notre futur suppôt du Ménéloge,
 Envers l'Infante acquitté, sauf et franc,
 Revint en France avec Charles le Grand.

LE LIT D'HOTELLERIE

Toutes les fois qu'une dame passait
 Par certain bourg, elle occupait
 Certaine chambre en une hôtellerie.
 Un soir en arrivant, son hôtesse la prie,
 Pour cette seule nuit, de vouloir bien changer.
 — Pourquoi ? lui répondit la dame, un peu surprise.
 — C'est qu'un gentilhomme l'a prise,
 Dit l'hôtesse ; prenez la chambre d'à côté,
 Elle est propre, elle est bien commode,
 Les meubles en sont à la mode.
 — Non, dit l'autre, gardez toute votre beauté.

Je veux ma chambre d'ordinaire.

— Mais, dit l'hôtesse, comment faire ?

Si c'était seulement un simple messager,

Je le ferais bien déloger ;

Mais c'est un noble à triple étage.

La dame dit : « Que de langage !

J'y vais moi-même, et l'on verra

Qui de nous deux découchera. »

Et sans attendre davantage,

Elle courut jusqu'à l'appartement

Et dit au cavalier sans autre compliment :

— Monsieur, il faut changer de gîte,

Cette chambre est à moi, délogez au plus vite.

— A vous ! dit le seigneur, je ne crois pas cela.

La chambre d'une hôtellerie

Est au premier venu, Madame ; m'y voilà,

Très humble serviteur à votre seigneurie.

La dame dit : « J'y coucherai. »

Le cavalier : « J'y dormirai. »

La dame dit : « Manon, apportez ma cassette

Et mettez vite ma toilette. »

Le seigneur dit à son valet :

« Apportez vite mon bonnet. »

« Manon, faites la couverture. »

« Picard, allez la faire aussi. »

Et tandis que le gars avec la créature

Préparait toute chose ainsi,

L'on aurait vu le maître et la maîtresse

Faire paraître leur adresse,

Et se déshabiller le plus diligemment.

La dame fut dans la ruelle

S'emparer du lit vivement ;

Le cavalier, aussi prompt qu'elle,

S'empara bientôt du devant :

Ainsi finit cette querelle.

Et ce qui les rendait de mortels ennemis

Les rendit bientôt bons amis.

Est-ce tout ? Non. Le gars avec la chambrière,
Comme on dit de tout temps, tel maître, tel valet,
Disputèrent tous deux le lit du cabinet
Et firent leur accord de la même manière.

LA PORTE FORCÉE

En certain lieu, dont je tairai le nom,
Pour ne point donner à connaître,
Fille de bien, qui craindrait d'être,
Par mes vers en trop grand renom,
Advint singulière aventure,
Ce n'est fable, mais chose sûre ;
Quoique rimeur, je ne mens point.
Près d'une friande brunette,
Un officier fin et rusé matois
Sut si bien pousser la fleurette
Que la belle était aux abois.
Mais, un point difficile à croire,
Ce tendron était encor neuf,
Quoiqu'entre dix-huit et dix-neuf.
Que voulez-vous ? c'est de l'histoire,
Et je veux être exact auteur.
C'était une beauté piquante,
Son teint effaçait la couleur
De la rose la plus brillante.
Plus bas, deux petits monts naissants,
Agités d'une douce haleine,
Faisaient couler dans tous les sens
Un feu qu'en brûlant même on connaissait à peine.
Des yeux, Dieu sait ! Quant au surplus
Des traits cachés de sa beauté céleste
Le voile épais qui déroba le reste,
Grâce aux soins de l'amant ne tenait déjà plus
Qu'à l'œil surveillant de la mère,
Femme impitoyable et sévère,

Et qui ne leur laissait ni le temps, ni les lieux
Propres à l'amoureux mystère.
Au désespoir réduits, nos pauvres amoureux
Ne savaient plus de quel bois faire flèche,
Il n'était ruse ou de jour et de nuit
Dont elle n'éventât la mèche.
Cet Argus, en tout lieu, pendant le jour la suit,
Et la nuit elle dort près d'elle.
Couple ignorant et de peu de cervelle,
Diront d'abord les beaux esprits.
Quoi ! ne pouvoir tromper une simple femelle !
Oui. Mais la fille au moins n'était pas de Paris,
Et par conséquent moins habile,
N'osant pas risquer le paquet,
Et qui ne savait pas comment dans cette ville
Se mettre hardiment au-dessus du caquet.
De plus, la mère, prévoyante,
Si quelque affaire l'écartait,
Laisait toujours pour surveillante
Son autre fille qui comptait
Neuf ans, si j'ai bonne mémoire,
Mais rusée au delà de ce que l'on peut croire,
Et qui, dès qu'elle était dehors,
Suivait sa sœur, non moins que l'ombre fait le corps :
Ce proverbe est commun, mais exprime à merveille
Comme en tous lieux, en tout honneur,
L'enfant faisait la sentinelle.
Un jour le cavalier arrive en belle humeur,
Bien résolu de tenter l'aventure
Et de mettre à fin son tourment.
La mère était sortie, ainsi donc il n'eut cure
Que d'éloigner l'enfant pour un moment.
— Voici, dit-il, parlant à la sœur de la belle,
Si je ne me trompe, le temps
Que l'on donne les innocents.
Je veux vous les donner. — Oh, non pas, lui dit-elle,
De grâce, empêchez-le, ma sœur.

L'officier se levant, la petite en eut peur
 Et dans un cabinet se jette à demi morte.
 L'autre fille d'abord court se mettre devant,
 Mais l'officier, la poursuivant,
 Saisit l'occasion, la presse; on le repousse,
 Il redouble, et si bien qu'à cette autre secousse
 La porte tremble, et la fille criant :
 « Pour Dieu, ma sœur, empêchez donc qu'il n'entre. »
 L'autre repart : « Eh quoi ! ma chère enfant,
 N'entends-tu pas que je me suis mise entre
 La porte et lui. Ma fille, cache-toi.
 Ah ! si tu le voyais, il écume de rage... »
 Elle n'en dit pas davantage.
 L'officier l'arrêta tout coi,
 Car la porte était trop bien close.
 Il fallut redoubler la dose.
 « Ah ! pour le coup, cria l'aînée, ma foi,
 Ma chère sœur, je crois qu'il entre malgré moi. »
 Ainsi finit cette gentille histoire,
 L'officier fit semblant de s'apaiser.
 L'enfant ouvrit, défense de jaser.
 Le rouge de sa sœur, comme l'on le peut croire,
 Passa pour les efforts que la belle avait faits
 Pour empêcher les dangereux effets
 Des menaces du capitaine.
 Et ce qu'en un Français on ne croira qu'à peine,
 D'un tour si fin que celui-là
 Jamais l'officier ne parla.

L'APOTHICAIRES

Certaine dame à la place Saint-Marc
 Voyant passer certain pharmacopole,
 Il lui parut bon tireur de cet arc,
 Dont l'arc d'amour n'est rien que le symbole.
 « J'ai, lui dit-elle, un mal qui me désole,

Si je ne prends remède dans le jour.
 Chez moi bientôt apportez un clystère. »
 Pas ne faillit le gent apothicaire
 Au rendez-vous qu'il ne croyait d'amour.
 Là sur son lit s'étend la sénatrice
 En attitude opposée au service
 Que rend son art. De quoi lui s'étonna,
 Mais elle dit : « Je reçois mon remède
 Ainsi toujours. » A ses ordres il cède,
 Bien les comprit et très bien les donna ;
 Car cet autre art de leçon besoin n'a.
 Puis : « Que vends-tu le remède, dit-elle,
 En le portant ? — Demi-ducat chacun.
 — Demi-ducat, c'est une bagatelle :
 Prends le ducat et m'en donne encore un. »

LE POIRIER SAINT

Il est des naturels rétifs
 Qui ne sont bons à rien, à quoi qu'on les expose,
 Et qu'il vaut mieux laisser oisifs
 Que de les mettre à quelque chose.
 Un sculpteur, médiocre ouvrier
 Dans une très petite ville,
 Ayant dans son jardin un assez beau poirier,
 Mais éternellement stérile,
 Il le fit couper, le sculpta,
 En fit un saint qu'on acheta
 Pour une église de village ;
 Mais comme à le placer il faisait son effort
 Il lui tomba sur le visage.
 Et le renversa presque mort.
 Il fut plus d'un quart d'heure aussi froid que du marbre.
 Enfin d'un ton de voix languissant et contraint :
 « Traître, dit-il, tu n'as jamais été bon arbre,
 Tu ne seras jamais bon saint. »

LA ROBE DE CAPUCIN

Le plus excellent Esculape
 Des accidents divers où s'expose Priape,
 L'autre jour par un capucin
 Fut choisi pour le médecin
 D'un mal dont il faisait mystère.
 « Monsieur, lui dit le béat père,
 Vous voyez quel est notre habit
 Dur et pesant, sujet à la poussière,
 Plus mortifiant qu'une haire,
 Mais nonobstant cet embarras
 Et la frugalité de nos maigres repas
 Que prescrit une règle austère,
 Un mouvement involontaire
 M'a provoqué l'érection
 Et m'a fait, par la friction
 D'une laine dure et grossière,
 Certaine excoriation
 Dont je ressens une douleur amère
 Et que je vous avoue avec confusion. »
 Le docteur rebattu de fadaïses pareilles,
 « Ça, dit-il, mon père, voyons,
 Vous nous contez ici merveilles,
 Mais en telles occasions
 J'en crois mes yeux et non pas mes oreilles. »
 Aussitôt le moine fripon
 Trousse un sale et ord jupon,
 Lui fait voir un oiseau qui porte sur sa tête
 Les rouges fleurons d'une crête
 Qui ne croissent jamais sur celle d'un chapon.
 « Ah ! par ma foi, le tour est drôle,
 S'écria l'Esculape, en voyant le poupon :
 Père, qui vous a fait ce don,
 Vrai gibier de pharmacopole ?
 — C'est ma robe, dit-il, il n'est que trop certain.

— Quittez-la donc sur ma parole,
Répliqua le railleur avec un ton malin,
Votre robe est une putain
Qui vous donnera la vérole. »

LA RAGE D'AMOUR

A Cupidon la belle et jeune Aminte
Malgré l'hymen sacrifiait toujours,
Son pauvre époux était en crainte
Qu'elle ne fit de nouvelles amours ;
Il ne pouvait en fermer la paupière,
Pestait, veillait tant qu'il en expira.
Lui mort, Aminte ayant libre carrière
Se divertit en fille d'Opéra.
Grand bruit en fut, son curé crut devoir
L'en avertir : « Vous vous perdez, madame,
Changez de vie, ou c'est fait de votre âme,
— Hélas ! monsieur, je voudrais le pouvoir,
Lui répartit notre fringante veuve,
Mais plaignez-moi : tel est mon ascendant,
De deux jours l'un me faut pratique neuve,
Cela me vient d'un accident fatal,
Ma modestie a causé tout mon mal.
A quatorze ans d'un chien je fus mordue,
L'avis commun fut qu'on me devait nue
Plonger en mer. Nue on me dépouilla,
Honteuse alors de me voir sans chemise,
Incontinent je portai la main là
Où vous savez, sans jamais lâcher prise,
On me replonge. Or, qu'est-il arrivé ?
Mon corps alors, ô pudeur trop funeste !
Partout ailleurs du mal fut préservé,
Hors cet endroit où la rage me reste. »

LE CHAT

Un moine gras et bien fourni,
 Un jour visitant sœur Collette,
 Pour se mieux chauffer, à demi
 Avait retroussé sa jaquette.
 Un jeune chat, partant babin,
 Vint se glisser à la sourdine
 Sous la robe du père et s'aperçut enfin
 D'un je ne sais pas quoi qu'aisément on devine :

D'abord ce fut de regarder,
 Point n'en voyait de tel à sa maîtresse,
 Puis de sauter et gambader
 Et faire cent tours de souplesse,
 Il ose encore plus hasarder.

Il y porte une patte, et bientôt marche l'autre,
 Et mène enfin si bien son petit jeu
 Que le moine attribue au mouvement du feu
 Ce qui n'est que l'effet des coups du bon apôtre.
 Mais minet ne fit pas toujours
 Patte de velours,
 Il y jeta la griffe avec tant de rudesse
 Que le pauvre moine, qu'il blesse,
 Va pour le secouer, se lève et montre tout.
 Encor n'en fût-il pas venu peut-être à bout
 Si lors maintes nonnains, que ce spectacle touche,
 N'eussent contraint notre galant
 A lâcher un morceau friand
 Qui n'était fait que pour leur bouche.

L'EMPLATRE DU BOBO

Dame Catelle un jour vint visiter
 Madame Alice, sa voisine,
 Et près du feu voulant se dilater
 Troussa sa robe, jupe et panier,

Et laissa voir chaussure et jambe fine,
 Encor n'était-ce tout, car un enfant bientôt
 S'étant aperçu du défaut
 De continuité, d'une voix obstinée
 Répéta plusieurs fois tout haut :
 « L'emplâtre du bobo de Madame est tombée. »
 Lasse enfin d'entendre toujours
 Même discours,
 Madame Alice en veut savoir la cause ;
 L'enfant d'abord sans autre chose
 Courut à sa poupée, et la troussant fit voir
 Emplâtre de taffetas noir
 Sur certain lieu.
 Sa gouvernante,
 Femme discrète et prévoyante,
 Avait à ce formé le jeune enfant,
 Lors on jugea si facilement
 De quoi l'on l'avait vu si longtemps se débattre ;
 C'était à lui, s'il eût été plus grand,
 Sans dire mot, d'y mettre un autre emplâtre.

LA FILLE QUI BÉGAYE

Un voyageur ayant gagné son gîte
 Demande un lit et du vin promptement :
 Pour le servir Alizon monta vite.
 Le cavalier attachait ardemment
 Les yeux sur elle et la trouva gentille.
 — Pourquoi, dit-il, avec difficulté
 Prononcez-vous ? — Cela vient de famille,
 Maman de même, et mes sœurs ont été.
 — C'est dangereux, mais j'ai d'une racine
 Moyennant quoi je prétends vous guérir.
 — Je ne saurais prendre de médecine.
 — Avant trois mois vous voulez donc mourir ?
 Incessamment votre parole éteinte

Empêchera la respiration.
 Venez, la belle, et n'ayez point de crainte,
 Il faut chez vous tout mettre en action.
 La pauvre enfant, idiote à l'extrême,
 Se confia. Le nouveau médecin
 Pour la tromper eut tant de stratagème
 Qu'il vint à bout de son joyeux dessein.
 Lors, Alizon, voyant un intermède
 Trop prolongé, baissant encore la voix,
 Elle lui dit : « Monsieur, votre remède
 Opère-t-il dès la première fois? »

LA VIVANDIÈRE

La femme d'un cavalier,
 Vivandier,
 Par les hussards pillée et sa charrette prise,
 Revenait au camp en chemise.
 — Comment, morbleu ! dit le mari,
 Tu n'as donc rien sauvé ? Nous voilà sans ressource.
 — Si fait, dit-elle, mon ami,
 J'ai sauvé la tasse et la bourse.
 A ce discours, le maître radouci,
 — La bourse, où l'as-tu donc cachée ?
 — Où vous savez, dit-elle, la voici.
 — Pourquoi, répartit-il, t'es-tu pas avisée
 D'y fourrer les chevaux et la charrette aussi ?

LE BUCHERON

Un bûcheron fendant du bois
 Ne se donnait point de relâche
 Et faisait *ham* à chaque fois
 Qu'il donnait un grand coup de hache.
 Sa femme, craignant quelque entorse,
 Dit : « A quoi bon *ham* si souvent ? »

« *Ham*, dit-il, augmente la force,
 Et le coup entre plus avant ».
 La nuit, le bonhomme joyeux,
 En voulant rire avec sa femme,
 — Mon mari, dit la bonne dame,
 Faites *ham*, il entrera mieux.
 — Oh ! non, se dit-il, sans attendre,
 Ce serait *ham* et temps perdu.
 Mon dessein n'est pas de le fendre,
 Il n'est déjà que trop fendu.

L'HEURE DU BERGER

Il est temps pour tout, chaque chose a son tour,
 Il est certains moments que nous passons à boire ;
 Il en est qu'on donne à la gloire,
 Il en est qu'on donne à l'amour ;
 Mais ces moments sont courts et ce temps passe vite.
 Il faut en surprendre l'instant,
 Comme l'on fait un lièvre au sortir de son gîte,
 Ou le rapide oiseau qu'on fait choir en volant :
 Ainsi si tu veux plaire aux yeux de ta maîtresse,
 Si tu as de l'ambition,
 St tu sens la soif qui te presse,
 N'échappe pas l'occasion.
 Si tu gardes ton vin, il s'aigrit, il s'évente ;
 Si dans le plus fort des combats
 Du fortuné moment tu ne profites pas,
 Tu rendras vaine ton attente.
 Il en est presque ainsi dans l'amoureux mystère :
 Il est un temps pour tout oser,
 Il est une heure pour tout faire
 Cette heure est l'heure du berger,
 On ne la pourrait mieux nommer,
 Car dans douze heures qu'un berger,
 Passe aux champs auprès de sa belle,

Il en est une où, moins cruelle,
 Elle veut entendre chanter
 Une chansonnette nouvelle,
 Et pour cesser d'être rebelle,
 Il suffit presque d'écouter.
 Dans d'autres temps faut être sage;
 Pour l'emporter sur ses rivaux,
 L'on s'en fait aimer davantage.
 Tous les jours ne sont pas égaux ;
 Mais si tu veux savoir comment
 On doit profiter du moment ;
 Si tu es curieux d'apprendre
 Quel est l'instant qu'il faut surprendre,
 Je vais t'en faire une leçon :
 Écoutez ma comparaison.

Quoiqu'une horloge bien montée
 Ait conduit son aiguille au milieu du cadran,
 L'heure n'est pas encore frappée ;
 Il faut que chaque plomb se rapporte à son cran,
 Et quoique le marteau, par un secret ressort,
 Se lève sur la cloche étant trop éloignée,
 Il fait un inutile effort,
 Si pour le recevoir elle n'est préparée.
 Mais quand dans le même moment,
 Par un heureux arrangement,
 La cloche du marteau se trouve à la portée,
 Il frappe avec empressement,
 Et la cloche conserve un doux bourdonnement
 Longtemps après l'heure sonnée.
 Amour, si de tout temps j'ai su te consacrer
 Le marteau que tu guides au gré de ma pensée,
 Garde ma cloche bien-aimée
 Et prête-moi des traits qu'elle ait peine à parer ;
 Si j'ai suivi tes feux avec trop de vitesse,
 La faute est-elle à ma tendresse ?
 Doit-elle empêcher de sonner
 L'heure du berger ?

LE CONTRAT HÉRÉDITAIRE

Jean, quatre mois après la noce,
 Se trouva père ; il s'en fâcha,
 Au beau-père il le reprocha ;
 Lequel lui dit : « D'un fruit précoce,
 Ma femme ainsi me régala,
 J'eusse fait du bruit plus que trente.
 Par un contrat de mille écus de rente
 Mon beau-père me consola :
 Ce même contrat le voilà.
 Il doit rester dans la famille,
 A votre gendre il conviendra,
 Si vous mariez votre fille. »

ATTRAPEZ-MOI TOUJOURS DE MÊME

Un cadet d'assez bon aloi
 Passait son hiver en province,
 Toujours prier était l'unique emploi
 Du château paternel, ordinaire assez mince ;
 Nuls voisins, nuls plaisirs. Or était là-dedans
 Chambrière à gentil corsage,
 Lise appelée, embonpoint, en bon âge,
 Comme passant de fort peu les quinze ans.
 Le jouvenceau la lorgna quelque temps,
 Puis l'attaqua. La première entreprise
 Ne réussit ; mais un jour qu'en chemise,
 En simple cotillon le galant la surprit,
 Bon gré, mal gré, sur ses genoux la mit,
 Fit son chemin. La fillette gentille
 Mord, se débat ; si bien et beau frétille
 Que de Vénus le temple elle sauva.
 Il fallut bien du détroit...
 Se contenter. La belle alors bien moins frétille,

Tant soit peu seulement, pour le plaisir du sire.
 L'œuvre finie, Lise étouffant de rire,
 — Oh ! vous n'avez pas mis, dit-elle, où vous croyiez.
 — Non, lui répondit-il, votre adresse est extrême,
 Je suis marri qu'ainsi me déroutiez,
 Attrapez-moi toujours de même.

LA CHAUDE-PISSE

Infâme bâtard de Cythère,
 Fils ingrat d'une ingrate mère,
 Avorton, traître et déguisé,
 Si je t'ai servi dès l'enfance
 De quelle ingrate récompense
 As-tu mon service abusé ?

Mon ..., fier de mainte conquête,
 En Espagnol portait sa tête,
 Triomphant, superbe et vainqueur,
 Que nul effort n'eût su rabattre :
 Maintenant, lâche et sans combattre,
 Fait la canne et n'a plus de cœur.

De tes autels une prêtresse
 L'a réduit en telle détresse,
 Le voyant au choc obstiné,
 Qu'entouré d'onguent et de linge,
 Il m'est avis de voir un singe
 Comme un enfant embéguiné.

Sa face robuste et raillarde
 Pend l'oreille et n'est plus gaillarde,
 Son teint vermeil n'a point d'éclat,
 De pleurs il se noie la face
 Et fait aussi laide grimace
 Qu'un boudin crevé dans un plat.

Aussi penaud qu'un chat qu'on châtre,
 Il demeure dans son emplâtre

Comme en sa coque un limaçon.
Enfin de dresser il essaye,
Encordé comme une lampraye,
Il obéit au caveçon.

Une salive mordicante
De sa narine distillante
L'ulcère si fort par dedans
Que, crachant l'humeur qui le pique,
Il bave comme un pulmonique
Qui tient la mort entre les dents.

Ah ! que cette humeur languissante
Du temps jadis est différente !
Quand brave, courageux et chaud,
Tout passait au fil de sa rage,
N'étant si jeune pucelage
Qu'il n'enfilât de prime assaut.

Apollon, dès mon âge tendre,
Poussé du courage d'apprendre
Auprès du ruisseau parnassin :
Si je t'invoquai pour poète,
Ores en ma douleur secrète,
Je t'invoque pour médecin.

Sévère roi des destinées,
Toi qui mesures nos années,
Cœur du monde, œil du firmament,
Toi qui présides à la vie,
Guéris mon ... je te supplie,
Et le conduis à sauvement.

Pour récompense, dans ton temple,
Servant de mémorable exemple
Aux f.....rs qui viendront après,
J'apprendrai la même figure
De mon ... malade en peinture,
Ombragé d'ache et de cyprès.

LE MÉDECIN BANAL

Contre la mort sœur Alix bataillait.
Bon était cœur, mais sa vie défailait
Faute de suc. « Or, adieu, la voiture,
Dit gravement un docte médecin,
Grand est le mal, subtil est le venin. »
Maints élixirs, pour aider la nature,
Sont ordonnés : pilules, cordiaux,
Décoctions, extraits de minéraux.
A rien servaient drogues d'apothicaire.
Alix mourait, on lui donne un clystère,
Alix mourait, on la saigne aux deux bras :
Tout aussi peu. « Je ne m'y connais pas »,
Dit le docteur, et soudain désespère,
Pinçant sa barbe et reculant trois pas.
Vint un second qui n'en sut davantage,
Fors que nommait force maux en latin,
Signait arrêts en inconnu langage.
Des deux, aucun du mal ne sut la fin.
Un tiers venu, d'heureuse expérience,
Dit : « *Recipe* le rameau de science,
Tenez-le bien et ne lâchez la main,
Puis le placez... vous savez tout le train,
A tant qu'ayez de bon suc abondance ;
Ainsi vivez par le rameau vital. »
Mieux n'eût parlé le divin Esculape,
Hippocrate mieux n'eût connu le mal.
Sœur Alix mord aussitôt à la grappe
Et du hameau tire un suc pectoral :
Quantum fatis on augmente la dose.
Chaque nonnain voulut savoir la chose
Et le docteur fut médecin banal.

MESSIRE IMBERT

« Sauver une âme, adoucir sa douleur,
 Dompter la chair, ramener la sagesse,
 Guérir l'infirmes et croire à son pasteur,
 C'est charité, répétait à confesse
 Messire Imbert. Vous sentez-vous, ma sœur,
 Ce saint désir, cette divine ardeur
 A convertir une âme pécheresse ?
 Soutiendrez-vous la chair dans sa faiblesse ?
 Par vous le simple ira-t-il au salut ?
 D'un pur amour payerez-vous le tribut ?
 — Je le payerai, reprit la convertie,
 Pour le prochain je vous offre ma vie,
 Pour un pécheur soins ne seront omis
 S'il faut ainsi gagner le Paradis.
 Sans différer éprouvez mon courage. »
 Lors, présentant la pièce de ménage,
 Le Père dit : « Venez, sainte brebis,
 Par des effets confirmer ce langage.
 Si de la foi votre zèle est l'ouvrage,
 Dans ce fauteuil, l'esprit en oraison,
 Grande est l'enflure et subtil le poison.
 D'ici, ma sœur, éloignez le démon.
 Ainsi le diable, ennemi de justice,
 A vos pasteurs cause par maléfice
 En cet endroit force convulsion.
 Faut que par foi cette chose mollisse.
 Quand me verrez en vive émotion,
 Dites alors : « Le Seigneur vous guérisse. »
 Si passera le traître Lucifer
 Sous le fauteuil retournant en enfer. »
 En bon succès se parfit l'exercice,
 Zèle fut grand, charité n'y manqua,
 Messire Imbert beaucoup mieux s'en porta.
 Maints Pères sont plus ardents à cela
 Qu'à chanter messe ou réciter l'office.

LES CHEVEUX

La jeune Alix, un jour de Dieu,
 Je ne sais par quelle aventure,
 Ayant voulu jouer à certain jeu,
 Il lui fallut bientôt allonger sa ceinture.
 « Comment, lui dit certain plaisant,
 Qui vous a fait si belle affaire ?
 Et qui diable est donc l'ignorant
 Qui n'a pas fait à cet enfant
 Tout ce qu'il aurait dû lui faire ? »
 Et sur-le-champ s'offrit à le parfaire.
 « Non, répondit Alix à cet officieux,
 Il me faut ouvrier qui travaille des mieux,
 Vous prenez trop de soin et cette affaire est nôtre :
 Il n'y manque que les cheveux,
 Mais sachez que je veux
 Qu'on les plante l'un après l'autre. »

LA CLÉMENTINE

Or écoutez, vous femmes inhabiles
 A célébrer les jeux de Vénus,
 Et vous aussi, doux bachelettes nubiles,
 Si mes avis jà n'avez prévenus.
 Mais, en tout cas, c'est à vous que s'adresse
 Certaine bulle en ce point très expresse.
 A Clément VI l'Esprit Saint la dicta,
 Car, comme on sait, c'est lui qui les inspire.
 L'Amour charmé lui-même l'adopta,
 Même l'on dit que ce dieu la fait lire
 Chaque dimanche au prône de Paphos.
 Quoi qu'il en soit, je vais en peu de mots
 Conter d'où vient la réforme nouvelle.
 Ami, saurez qu'Hymen, sous sa cordelle,

Avait, dit-on, attrapé depuis peu
Froide pucelle et galant plein de feu.
C'est là souvent des tours de l'hyménée.
Rien n'y plaignait et soir et matinée,
L'époux nouveau, plus ardent qu'un tison,
Pour réchauffer la belle inanimée,
Mais tous ses feux s'en allaient en fumée,
Et sa moitié, plus froide qu'un glaçon,
Ne s'en haussait ni baissait davantage,
Sans qu'elle prît nulle part à l'ouvrage,
Lui seul vaquait à ce jeu qu'aisément,
Sans le nommer, tout fin lecteur devine :
Jeu où l'époux prend ordinairement
Toute la peine, ou femme qui soit fine
Ne vague bien qu'avec son amant ;
La mort enfin la mit au monument,
Et de façon vous troussa la pauvrete,
Qu'à ses côtés, dans la même couchette,
Son mari même ignorait son destin.
Son âme était peut-être encore en route
Quand, tourmenté du démon du matin,
Il s'éveilla : comme Amour ne voit goutte,
Bref le paillard rendit au pauvre corps
Autre devoir que le devoir des morts.
Froids habitants de la nuit ténébreuse,
Si les devoirs qu'on vous rend à la mort
Peuvent là-bas adoucir votre sort,
Ame à jamais fut-elle plus heureuse ?
L'astre du jour, sortant du fond des eaux,
Vint pénétrer fenêtres et rideaux
Et découvrir tout le nœud de l'affaire.
Pour peu qu'avez d'imagination,
Devinez ce qu'il put dire et faire,
Mais las ! surtout la profanation
Par lui commise envers la trépassée
Terriblement bourrelait sa pensée.
Si qu'il s'en fut, avant Pâques venu,

A son curé conter par le menu
 Qu'innocemment il avait troublé l'âme
 Et le repos de la défunte dame.
 « Pour tels forfaits mes pouvoirs sont trop courts,
 Dit le pasteur, au pape ayez recours. »
 Il s'en fut donc à l'évêque de Rome ;
 Dieu sait comment il tança le pauvre homme.
 « Une autre fois, lui dit Sa Sainteté,
 Ayez au cas un peu moins d'âpreté,
 La chose assez vaut bien qu'on y regarde,
 Et de plus près enfin prenez-y garde,
 Et n'allez plus aussi légèrement
 Administrer un pareil sacrement. »
 D'un tel grief l'absoute coûta bonne,
 Selon les cas on la vend, on la donne :
 Il l'eut enfin et revint ; mais avant
 Le conducteur de la sainte nacelle
 De maints pardons remplit son escarcelle,
 Monnaie aussi courante que le vent,
 Puis assembla l'infailible Collège,
 Pour obvier à pareil sacrilège ;
 On y dressa bonne Bulle de Dieu.
 La Clémentine est son nom de baptême ;
 Comme l'on voit, du nom du Pape même.
 Ores, savez ce qui lui donna lieu,
 La voici donc, besoin n'est d'apostille :
 « Nous ordonnons à toute femme ou fille,
 Pucelle soit ou qui ne le soit pas,
 Si ne veut pas que l'on l'excommunie,
 De remuer, donner signe de vie,
 Quand vaqueront au prolifique cas.
 Faute de quoi, fût-elle impératrice,
 Sous tel prétexte ou cause que ce soit,
 Nous relevons envers telle infractrice,
 Époux, amants de tous amoureux droits. »

LE BOUT DE TABAC

Deux penailions de l'ordre des Billettes,
L'un père, l'autre frère, tous deux bons athlètes,
Chez une dame arrivés au matin,
Ne sais pas trop pourquoi, mais n'importe à l'histoire.
D'abord grands compliments : « Bonjour, père Grégoire.
Et vous aussi, frère Martin,
Seyez-vous, je vous en supplie. »
Le brave papelard obéit à l'instant,
Son compagnon, par modestie,
Se le fait répéter et puis en fait autant.
La belle, lors à sa toilette,
Par un coin de sa collerette
Laisait échapper à l'instant
Certains appas dont la vertu secrète
Fixe du frère lai le rayon visuel,
Émut en lui tellement la nature
Qu'il fait sous sa crasseuse bure,
A son intention un acte manuel.
Le père cependant, en vrai tartuffe, prêche
De Dieu, des anges et des saints,
Des archanges et séraphins,
Du bœuf, de l'âne et de la crèche,
Enfin des lieux communs connus aux capucins.
L'on pense bien que ces sortes de gammes
Ne sont guère du goût des dames.
J'entends parler de celles dont les ans
N'ont point flétri les attraits séduisants,
Et dont l'âme peu scrupuleuse,
Livrée aux mouvements du cœur,
N'est point assujettie à l'humeur bilieuse
D'un hypocrite directeur.
Telle était à peu près la susdite femelle,
Quoique maints enfroquées fréquentassent chez elle.
Le cagotisme en son esprit
N'était nullement en crédit.

Pourquoi donc recevoir pareille compagnie?
 C'est que feu son époux, bon homme au demeurant,
 Mais digne de la confrérie,
 Les recevait en son vivant,
 Et qu'il serait moins difficile
 De chasser d'un vieux domicile
 Un peuple de rats établis,
 Y fussent-ils de père en fils,
 Que d'éloigner les prôneurs d'évangile,
 Dès qu'en bonne maison ils se sont introduits.
 Ainsi la dame, en son logis,
 Recevait la sainte vermine,
 Lui faisant tantôt les yeux gris,
 Tantôt lui faisant bonne mine.

Somme : pour revenir à mon principal point,
 Elle aperçut les mouvements du frère,
 Mouvements auxquels, d'ordinaire,
 Le sexe ne se méprend point.

La commère surtout était trop bien apprise
 Pour, à tel jeu, faire aucune méprise.
 — Que faites-vous donc là? dit-elle en souriant.
 — Je râpe un peu de Saint-Vincent.
 — Ah! s'écria vivement dame Élise,
 Prêtez-moi votre bout, que j'en râpe une prise.

ÉPIGRAMME

Dans un verger Lubin avec Nicolle,
 Pour n'être pris tandis qu'il exploitait,
 Contre un pommier tout debout la bricole,
 Si que chacun de son côté guettait;
 Or dans le temps que plus il la pointait,
 Nicole pâme, et lors, toute éperdue,
 Dit à Lubin, qui toujours rabotait :
 « Guette tout seul, car j'ai perdu la vue. »

ÉPIGRAMME

En Italie, un Carme confessait
 Certain fripon qui lui disait,
 L'âme aux remords abandonnée :
 — Père, en buvant, j'ai perdu la raison,
 Puis rembourré ma voisine Alison,
 Ne sait par où, tant j'avais de vinée.
 — Rare est le cas, dit le moine écoutant,
 Perplexe je suis, si me faut-il pourtant
 La déchiffrer, pour à votre fredaine
 Aucunement faite cadrer la peine.
 Ceci se doit traiter différemment,
 Des deux forfaits, l'un est grand, l'autre mince,
 Je déferais en toute la province
 Le plus huppé de tous nos vieux sans dents
 D'en décider. Or ça, voyons comment :
 Dans cet ébat le plaisir fut-il grand ?
 — Si grand, dit-il, que plus en cette affaire
 N'en sentis onc. — Oh ! dit le révérend,
 J'en jurerais, c'était donc par derrière ?

LA BIENSÉANCE

Épigramme.

Au sexe encor chère est la bienséance,
 Jusqu'aux filles de cabaret,
 Qui ne se rendent point sans quelque résistance.
 Un passager, beau, jeune, adroit,
 En suit une au grenier et veut lui faire fête.
 « Crois-tu de mon honneur que je prenne peu soin ? »
 Lui dit-elle en prenant un bouchon de foin ;
 Avance, avec ceci je te casse la tête. »

L'ÉCORCHURE

Aminte et le berger Étienne,
 Tous deux d'amour épris,
 Passaient les jours et les nuits
 A l'ombre des forêts à parler de leur peine.
 Lui, sans certain plaisir, ne pouvait être heureux,
 Le devoir s'opposait à ce qu'il voulait d'elle,
 Et tous deux enflammés d'une ardeur mutuelle,
 Ils vivaient tous deux malheureux.
 Un soir fatal à la vertu d'Aminte,
 Étienne la pressait l'œil enflammé d'amour,
 Son heure était venue, une langueur secrète,
 Dont le berger encore ignorait la douceur,
 Coule insensiblement jusqu'au fond de son cœur.
 — Dieux ! que vos lois sont inhumaines !
 Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs si doux ?
 Dit-elle, je me rends : Étienne, vengez-vous
 De mes rigueurs et de vos peines.
 Le berger, aussitôt dévorant d'appétit,
 Prend le bout du lacet, ce reste de machine
 Que sans nommer on devine.
 Le bout était trop gros et le trou trop petit,
 La belle crie ; il pousse, à la fin il engaine ;
 Mais, hélas ! par malheur, d'effort le pauvre Étienne
 S'écorche en un endroit peu distant du nombril.
 Étienne, une heure après, riant avec Nannette,
 Vit cet endroit sanglant. « Je suis perdu, dit-il,
 C'est fait de moi, j'en tiens. » Il court, il s'inquiète,
 Conte la chose ainsi qu'elle avait été faite.
 — Pauvre sot, lui dit-on, qui se plaint jamais
 Qu'une fille fût trop bien faite ?
 Retourne-t'en, demeure en paix
 Et fais gloire de ta blessure.
 Je connais mille amants, je dis des plus huppés,
 Qui, maudissant dame Nature,
 Voudraient bien, comme toi, qu'on les eût écorchés.

LES DEUX RATS

Au bon vieux temps, lorsque Berthe filait
Et que mainte bête parlait
Mieux que nos docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine mitronne,
Un soir comme elle pétrissait,
Se sentit vivement mordre par une puce
Sur le bord d'un certain endroit,
Par où l'ermite frère Luce
Fit croire à son Agnès qu'un pape sortirait.
Sur-le-champ la mitronne adroite
Surprit cette puce indiscreète,
La froissant, le col lui tordit;
Puis après, sa besogne faite,
Auprès de son mitron elle se met au lit.
Or quand la puce elle avait déniché
La pâte de ses doigts qui s'était attachée
Au bord de cet endroit que je ne nomme pas
Attira dans le lit deux rats,
Dont le nez fin l'avait fleurée.
En tapinois venus pour en tâter,
Ils commençaient à grignoter,
Quand le mitron, sentant sa pâte bien levée,
Se mit en devoir d'enfourner.
Les deux rats, l'oyant se tourner,
L'un étourdi de peur, tremblant, tête baissée
Dans le four le premier brusquement se jeta,
Et l'autre auprès tapi resta.
Le mitron, son œuvre achevée,
Se recoucha sur le côté.
Nos prisonniers en liberté
S'enfuirent au grenier en leur gîte ordinaire;
Les voilà se questionnant
L'un à l'autre se demandant
Comme ils s'étaient tirés d'affaire.
— Moi, dit l'un, j'ai donné droit dans le pot au noir,

Je ne crois pas qu'on puisse avoir
 Une plus risible aventure :
 Par je ne sais quelle ouverture
 Je me suis fourré dans un trou
 Où j'ai cru ma retraite sûre ;
 Mais le maudit mitron m'a bourré tout son soûl,
 Avec je ne sais quoi, qu'il poussait à mesure
 Que pour sortir de là je voulais m'avancer,
 Se plaisant à me relancer,
 Il m'a cogné le nez et m'a fait ce tapage,
 Jusqu'à ce que, lassé du badinage,
 Le gros et long je ne sais quoi,
 Prenant enfin congé de moi,
 M'a craché par mépris au milieu du visage,
 Le vilain m'a presque aveuglé.
 — Moi, dit l'autre, surpris, troublé,
 Dans l'encoignure d'une cuisse,
 Sans grouiller, m'étant cantonné,
 Témoin impatient d'un fort sot exercice,
 Pendant qu'il te cognait le nez
 Avec sa cheville ouvrière
 Qui te causait tant de souci,
 Deux boules qui pendaient à son chien de derrière,
 Sans cesse allant, venant, cognaient mon nez aussi.

LE MANUEL SOLITAIRE

Pour amortir le feu de paillardise
 De cinq contre un, vive l'aimable jeu !
 Des beaux esprits, écoliers, gens d'église,
 C'est le refrain. Avec eux en tout lieu
 Faisant *chorus* d'une voix de chanoine,
 Je vais chanter pour amortir le feu
 Qui sous le froc consume plus d'un moine,
 De cinq contre un, vive l'aimable jeu !
 Ce doux ébat nous vient aussi d'un dieu,
 Dieu bienfaisant et père de l'adresse,

Subtil matois qui préside au larcin,
Qui n'eut jamais femme, enfant ni maîtresse,
Et qui partant n'eut jamais de chagrin.
A ces traits seuls on reconnaît Mercure.
Or pour complaire à son père Jupin,
Ce dieu jadis courtois de sa nature,
Ainsi qu'on sait, l'escortait en ces lieux,
Quand pour la terre il descendait des cieux
Et que, lassé des beautés immortelles,
Il s'amusait à caresser nos belles.
Un certain jour venant *incognito*
Entretenir sa nymphe Calisto,
Le roi des cieux, crainte que son épouse
Ne le surprît dans sa fureur jalouse,
Avait prié le beau fils de Maïa
D'être aux aguets. Ce dieu qui s'ennuya,
Tant que Jupin exploitait sa conquête,
Pour n'être oisif, à ce jeu s'amusa,
Et goûtant fort ce passe-temps honnête,
Jusqu'à vingt fois se manuélisa.
Dix coups mettraient un mortel à *quia*.
Mais pour un dieu la taxe est raisonnable.
Bientôt Mercure à son frère Apollon
De ce bel art donna mainte leçon.
Phœbus trouva la manière agréable,
Et bien souvent abandonna son luth
Pour y vaquer, tant ce tracas lui plut,
Puis voulut bien, comme un dieu charitable,
Le révéler au poète indigent,
Afin qu'il pût le faire sans argent.
Depuis le jour qu'il daigna m'en instruire,
Il n'est objet dans l'amoureux empire
Que mon esprit à mes vœux complaisant
N'ait la vertu de me rendre présent.
Pas ne connais maquereau plus habile,
Valets plus prompts à servir mes désirs.
Ce que la cour, la province et la ville

Ont de beautés, prévenant mes soupirs,
En un moment se présente à ma vue.
Par son moyen, comme un autre Pâris,
A la plus belle alors j'offre le prix,
Et je ne faux de faire la revue
Tous les matins de plus d'une recrue,
Qui chaque jour va se rendre au bercail
De Cupidon. Là je vois toute nue
La plus modeste, et qui n'a d'attirail
Que la chemise, et qui bien s'évertue
A mettre à l'air fesse ronde et charnue,
Tétons de lis et lèvres de corail,
Toison d'ébène, étroit et beau portail
Du gentil temple où Priape en cachette
Fête Vénus. En sultan je me traite,
Et de mon lit je me fais un sérail,
Si, qu'à l'envi, jeune, prude et coquette,
Et blonde et brune, et marquise et soubrette
Me font la cour, et pour comble de bien,
Je suis heureux sans qu'il m'en coûte rien.
J'ai le plaisir sans ressentir la peine,
Et quand je veux, je courtise une reine,
Tout à la fois j'en puis bricoler cent,
Faire passer tout le monde femelle
Par l'étamine, en ce déduit plaisant,
Grâce à mes doigts, fléchir la plus rebelle,
Et de ce jeu le plaisir est si grand
Que sans effort j'exploite une pucelle
Et qu'à mon gré fourbissant la...
Entre ses bras je brave la vérole,
Et tous les dons que nonnes de Paphos
Font volontiers à la jeunesse folle,
Qui leur couvent hante mal à propos.
Un autre peut fréquenter cette école ;
Mais quant à moi, je donne ma parole,
Que tant que Dieu me prêtera des mains,
Je ne verrai matrones ni putains.

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI

Puissant médiateur entre l'homme et la femme,
Qui du plaisir secret nous ourdissez la trame,
Des feux de Prométhée ardent dispensateur,
Et de la gent humaine éternel créateur,
Portassiez-vous encore un plus superbe titre,
Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre.
Ce plaisir violent dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher acheté.
Qu'un autre que moi courre après un vain fantôme,
J'en connais le néant, grâce à Monsieur saint Côme,
Et ses sacrés réchauds sont l'utile creuset
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure
Un pauvre putassier tout frotté de mercure,
Des conduits saliveux quand les pores ouverts
Du virus repoussé filtrent les globes verts ;
Quand la langue nageant dans des flots de salive
Semble un canal impur que coule une lessive.
Ah ! que sur son grabat se voyant enchaîné
Un ribaud voudrait bien n'avoir pas engagé !
Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante
Tira le suc mortel de sa cruelle amante !
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle et plombé, le visage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa plante atteignant son plus bas périgée,
Alors avec David il prononce ces mots :
« La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os ! »
Car par *malum*, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture ;
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,
De son mari pouvait avoir gardé le mal.
Ce Nabal en effet est peint au saint volume
Comme un compagnon propre au poil comme à la plume,

Et qui quand il trouvait fille de bonne humeur,
De ses bubons enflés méprisant la tumeur,
Lui faisait sur le dos faire la caracole,
Eût-il été certain d'y gagner la vérole.
Aussi je suis surpris que David, ce grand clerc,
Au fait d'Abigaïl ait pu voir si peu clair ;
Certes, besoin n'était d'être si grand prophète
Et d'avoir sur son nez la divine lunette,
Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu
Ayant poivré les flancs qui s'en étaient repu,
C'était nécessité que son hardi priape
Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
Mais quoi ! vit-on jamais raisonner un paillard ?
Il prit les yeux fermés ce petit mal gaillard,
Dont quelque temps après sa flamberge en furie
Enticha le vagin de la femme d'Urie.
De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit ;
Mais grâce au vif-argent, mon virus est détruit,
Mon sang purifié coule libre en mes veines,
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aines.
Du trône du plaisir les parois resserrés
Ne laissent plus couler mille sucs égarés,
Et le moine velu que le prépuce enfroque,
Des trois rubis rongeurs ne rougit plus sa toque.
Triste et funeste coup ! pouvais-je le prévoir
Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?
Deux lustres et demi qu'un an à peine augmente,
Voyaient bondir les monts de sa gorge naissante.
Un cuir blanc et poli, mais élastique et dur,
Tapissait le contour de son jeune fémur :
A peine un noir duvet de sa mousse légère
Couvrait l'autre sacré que tout mortel révère ;
Les couleurs de l'Aurore éclataient sur son teint,
Elle aurait fait hennir le vieux mufti latin ;
Un front dont la douceur à la fierté s'allie
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie.
Aussi combien d'assauts fallut-il soutenir

Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir ?
A mon honneur ? je faux : disons mieux, à ma honte,
Après deux mois d'égards, de soupirs, je la monte.
Dieu ! quelle volupté quand sur elle étendu,
Je pressurais le jus de ce fruit défendu !
La gaine assez profonde, en revanche peu large,
Entre elle et mon acier ne laissait point de marge.
Le piston à la main, trois fois mon Jean Chouart
Dans ses canaux ouverts seringua son nectar,
Et trois fois la pucelle avec reconnaissance
Voitura dans mon sang sa vérolique essence.
Mais quoi ! ma passion s'enflamme à ce récit,
De mes tendons moteurs le tissu s'étrécit,
Mes esprits dans mes nerfs précipitent leur course,
Et de la volupté courent ouvrir les source !
Quoi donc ! irais-je, en proie à de vils intestins,
De mes os ébranlés empirer les destins !
Irais-je sur ces mers fameuses en naufrages,
Nautonnier imprudent, affronter les orages ?
Moi, qui comme Jonas, qu'un poisson engloutit,
Ai servi de pâture à l'avidé Petit !
Non. De la chasteté j'atteins enfin la cime,
Là je rirai de voir cette sale victime.
Que la fourbe Vénus aille sur ses autels,
Traîner les os rongés de ses poisons mortels,
Que le Ciel, si jamais je vole sur ce gouffre,
Fasse pleuvoir sur moi le bitume et le soufre ;
Que l'infamant rasoir qui tondit Abélard
Me fasse de l'eunuque arborer l'étendard ;
Si jamais enivré, fût-ce d'une pucelle,
Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle,
Ton visage de femme à bon droit m'est suspect,
Quiconque a salivé doit fuir à son aspect.
Oui, m'offrit-on le choix des onze mille vierges,
Jamais leurs feux sacrés n'allumeraient mes cierges,
Le jaloux Ottoman m'ouvrit-il son sérail,
Quand j'y verrais à nu l'albâtre et le corail

Briller sur ces beaux corps qu'embellit la nature,
 Mon priape serait un priape en peinture ;
 Je dis plus : quand le Ciel exprès de mon côté
 Tirerait la plus rare et plus saine beauté,
 Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle Ève
 Dans mon muscle allongé ferait monter la sève.
 Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs
 Ne me porteront plus vos esprits destructeurs ;
 Je fuirai désormais votre espèce gentille,
 Ainsi qu'aux bords du Nil on fuit le crocodile.
 Il est temps de penser à faire mon salut ;
 L'âme se porte mal quand le corps est en rut,
 Lorsque l'affreuse mort, au sec et froid squelette,
 M'aura devant le juge assis sur la sellette,
 Cent mille coups de cul ne me sauveront pas
 Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas.
 C'est vous qui le premier avez fait tomber l'homme
 Par l'attrait séducteur de la fatale pomme ;
 Mais vos culs dans l'abîme en ont plus descendus
 Que ne feraient jamais tous les fruits défendus.
 C'est avec vos filets que Satan nous attrape,
 C'est vous qui nous poussez sur l'inférieure trappe ;
 Vous séduiriez, morbleu ! je crois, tous les élus.
 Adieu, beau sexe, adieu, vous ne me tentez plus.

LE FAUX CARME

Masqué du froc d'un enfant d'Elisée,
 Damon prêchait sœur Alix, et d'abord
 Par cet avis Alix humanisée
 Avec Damon fut aisément d'accord ;
 Lui pour l'honneur du froc fit maint effort,
 Mais ses exploits mirent bas le gendarme.
 « Quoi ! dit Alix, cet homme-ci s'endort
 Après six fois ? ah ! chien, tu n'es pas carme. »

L'OISEAU

Heureux celui à qui le dieu des cœurs
Se fait sentir sans se faire connaître
Et qui jouit de ses ardeurs
En ignorant ce qui les a fait naître.
Ainsi jadis, dans un séjour champêtre,
Philis du tendre amour ressentit les faveurs,
Elle était dans son plus bel âge,
Bien faite, à l'œil vif, au teint frais.
Damon, berger du voisinage,
Amoureux trop discret, adorait ses attraits.
Étant tous les deux seuls un jour dans la prairie,
Il n'osait pas lui déclarer ses feux,
Mais lui disait qu'elle était fort jolie
Et qu'il ne vit jamais objet si gracieux
Dans le canton. Notre jeune bergère
Rougit à ce discours flatteur.
Appas naissants bien mieux savent nous plaire,
Alors qu'ils sont ornés par la pudeur.
Damon sentit redoubler son ardeur,
Mais plus il brûle et plus son tourment est extrême.
« Que lui dirai-je, hélas ! Par quel détour
Lui faire entendre, ô Ciel, l'excès de mon amour ?
Est-il si malaisé d'avouer que l'on aime ? »
Tandis qu'il fait mille projets divers,
Un gros oiseau paraît dans le faite des airs ;
Philis le voit, elle en est interdite.
Quel oiseau ! je frémis... Pour hâter son bonheur,
Son amant augmente sa peur,
« Ah ! lui dit-il, c'est un monstre effroyable ;
Que votre sort est déplorable
Si ce monstre vous aperçoit !
A toutes les filles qu'il voit,
Sans que jamais il en accepte aucune,
Le cruel arrache les yeux.

Pour éviter cette infortune
 Cachez vite, et de votre mieux,
 Dans la meule de foin une tête si chère. »
 Philis suivit le conseil salutaire.
 Damon profita du moment,
 Le plus parfait plaisir, l'amour le plus content
 De son avis ce fut là le salaire.
 Philis, n'entendant rien à l'amoureux mystère,
 Craignait d'abord quelque malheur nouveau,
 Elle se rassura, puis la pauvre Nicette
 Prend tout ce qu'on lui fait pour malice d'oiseau ;
 Mais comme le galant répète
 Pour la troisième fois l'exercice d'amour,
 « Ah ! dit-elle en riant, inutiles détours,
 Tu béqueterais tout le jour
 Sans que jamais je découvre ma tête. »

DAMON A IDALIE

L'on m'a conté, belle Idalie,
 Depuis que vous ne m'avez vu,
 Qu'un certain cardinal, qui n'est pas d'Italie,
 Vous avait prise à dépourvu ;
 Que cette Éminence importune,
 Qui va comme il plaît à la lune,
 Vous fit hier insulte au milieu du jardin,
 Et par une insolence à nulle autre féconde
 Fit dans un palais de satin
 Le plus grand désordre du monde.
 Il vint troubler votre repos,
 Et sans doute il vous fit une pièce sanglante
 D'arriver si mal à propos.
 L'Amour, digne portier d'un antre
 Où mes plaisirs trouvent leur centre,
 Abandonna la place et n'osa la garder,
 Et plus triste et confus que l'on ne saurait dire

Se sauva voyant inonder
Le plus beau lieu de son empire.
A ce malheur les destinées
Voulurent vous assujettir.
C'est ainsi qu'aux amants les mois sont des années
Et qu'ils disent tous, sans mentir,
Que nature se fait outrage
De gâter son plus bel ouvrage,
De peindre le carnage où gît la volupté,
Et fouiller sans raison, par une erreur extrême,
Des marques de la cruauté,
Le séjour de la douceur même.

RÉPONSE

Puisqu'un peu de sang vous étonne,
Vous n'êtes pas propre aux combats,
Et Vénus aussi bien que Mars et Bellone,
Veut de plus hasardeux soldats.
Pour un rien vous perdez courage,
Et l'on voit sur votre visage
Le dégoût, le dédain, le mépris, la froideur.
Qu'attendre donc de vous dans les grandes affaires,
Si manque de force et de cœur
Vous craigniez tant les ordinaires?
Tous les dieux vous étaient propices,
Tous riaient à votre dessein,
Quand vous cherchiez le lieu où naissent les délices,
Amour vous traçait le chemin,
Et vous faisant mille caresses
Signait de mon sang les promesses
De les faire durer jusqu'à l'éternité.
Ce long temps de plaisir valait-il pas la peine
D'essuyer l'incommodité
De quelque mauvaise semaine?
Que votre prunelle est malade!

L'incarnat blesse sa vigueur,
 Vous croyez-vous percé de cent coup d'estocade
 Quand vous voyez cette couleur ?
 L'appétit, quoi que l'on die,
 Est une douce maladie,
 Dont le sanglant effet enchante nos douleurs.
 Damon, je n'entends plus que mon amour vous lie,
 Puisque vous n'aimez pas les fleurs,
 N'espérez plus de part au jardin d'Idalie.

LE CONTRAT

Les malheurs des maris, les bons tours des Agnès
 Ont été de tout temps le sujet de la Fable,
 Ce fertile sujet ne tarira jamais,
 C'est une source inépuisable ;
 A de pareils malheurs tous humains sont sujets,
 Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;
 Tel rit d'une ruse d'amour
 Qui doit devenir à son tour
 Le risible sujet d'une semblable histoire.
 D'un tel revers se laisser accabler
 Est à mon gré sottise toute pure,
 Celui dont j'écris l'aventure
 Trouva dans son malheur de quoi se consoler.
 Certain bourgeois s'étant mis en ménage
 N'eut pas l'ennui d'attendre trop longtemps
 Les doux fruits de son mariage :
 Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants,
 Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
 Le fils devenu grand fut mis sous la conduite
 D'un précepteur, non pas de ces pédants
 Dont l'aspect est dur et sauvage ;
 Celui-ci, gentil personnage,
 Grand maître ès arts, surtout en l'art d'aimer,
 Du beau monde avait quelque usage,

Chantait bien et savait rimer,
Et s'il faut déclarer tout le secret mystère,
Amour, dit-on, l'avait fait précepteur :
Il ne s'était introduit près du frère
Que pour voir de plus près la sœur.
Il obtient tout ce qu'il désire,
Sous ce trompeur déguisement.
Bon précepteur, heureux amant,
Soit qu'il régenté ou qu'il soupire,
Il réussit également
Déjà son jeune pupille
Explique Horace et Virgile,
Et déjà la beauté qui fait tous les désirs
Sait le langage des soupirs.
Sans s'en tenir à la théorie,
Notre maître en galanterie
Très bien lui fit pratiquer ses leçons.
Cette pratique aussitôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons
Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre, et le père, irrité,
Menace, tempête, crie.
Le docteur, épouvanté,
Se dérobe à sa furie.
La belle, volontiers, l'aurait pris pour époux,
Pour femme, volontiers, il aurait pris la belle,
Leur tendresse était mutuelle,
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle.
L'argent seul, maintenant, forme les plus beaux nœuds,
Elle était riche, il était gueux,
C'était beaucoup pour lui, c'était trop peu pour elle.
Quelle corruption ! ô siècle ! ô temps ! ô mœurs !
Conformité de biens, différence d'humeurs,
Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,
Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours ?

Mais faisons trêve à la morale
 Et reprenons notre discours.
 Le père est bien fâché, la fille est bien marrie,
 Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur
 Et mettre à couvert son honneur.
 Quel remède ? On la marie,
 Non au galant, j'en ai dit les raisons,
 Mais à certain quidam amoureux de tétons
 Plus que de fillette gentille,
 Riche suffisamment et de bonne famille,
 Au surplus bon enfant, sot, je ne le dis pas,
 Puisqu'il ignorait tout le cas ;
 Mais quand il le saurait fait-il mauvaise emplette ?
 On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
 Jeune épouse et besogne faite ;
 Combien de gens avec semblable dot
 Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot ?
 Et celui-ci crut prendre une pucelle,
 Bien il est vrai, elle en fit les façons ;
 Mais quatre mois après la savante donzelle
 Montra le fruit de ses leçons,
 Elle mit au monde une fille.
 « Quoi ! déjà père de famille ?
 Dit l'époux bien surpris.
 Au bout de quatre mois, c'est trop tôt, je suis pris,
 Quatre mois... ce n'est pas mon compte. »
 Sans tarder, au beau-père il va conter sa honte,
 Prétend qu'on le sépare et fait bien du fracas.
 Le beau-père sourit et lui dit : « Parlons bas,
 Quelqu'un pourrait bien nous entendre :
 Comme vous jadis je fus gendre
 Et me plaignis de pareil cas ;
 Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme,
 Il était honnête homme et me remit l'esprit ;
 La pilule, à vrai dire, était assez amère ;
 Mais il sut la dorer, et pour me satisfaire,
 D'un bon contrat de quatre mille écus,

Qu'autrefois pour pareille affaire
Il avait eu de son beau-père,
Il augmenta la dot; je ne me plains plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille,
Je le gardais exprès, ayez-en même soin,
Vous pourrez en avoir besoin
Si vous mariez votre fille. »
A ce discours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat et fait la révérence.
Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence
On console à meilleur marché.

LE JUGE ET LES TÉMOINS

Un vieux juge, instruisant d'un viol fait sur les lieux,
Interrogeait sur ce fillette à porte close,
Sotte d'esprit, mais fraîche comme rose,
C'était morceau friand; aussi déjà des yeux
Le ribaud la convoite et, pour l'abuser mieux,
Le paillard caressait et baisait la commère,
Prenait ses tétons blancs, levait son tablier,
— Ça, disait-il, eh bien, fit-il point autre chose?
— Eh oui! dit-elle, il mit... — Mettons donc et pour cause,
Un juge comme moi ne doit rien oublier. —
Jean, qui devait après déposer sur l'affaire.
Par la fente de l'huis s'aperçut du mystère;
Alors pour déloger ne se fit pas prier,
Tous les autres témoins eurent beau lui crier :
« Eh! pour Dieu! Jean, reviens. » — « A d'autres, dit-il, diantre,
J'ai vu ce que j'ai vu, grand merci de vos soins,
Diable m'emporte si j'entre
Où l'on chevauche les témoins. »

CONTE

Traduction de deux vers de la Fontaine Sainte-Catherine,
vis-à-vis les Jésuites.

*Ebibe quem purum fundit Catharina liquorem ;
Fontem ad virgineum non nisi purus, adi.*

Buvez tous, Catherine pisse,
Et son eau se répand plus claire qu'un cristal ;
Mais gardez-vous d'entrer dans son lit virginal
Si vous avez la chaude-pisse.

CONTE

Aux pieds d'un vieil ermite, un jeune adolescent,
Ce carême passé, dit en se confessant
Que par un accident sinistre,
Dont il avait bien du regret,
Il avait trois fois, en secret,
Baisé la femme d'un ministre.
Alors le bon ermite, homme plein de savoir,
Dit : « Baiser une femme est un crime bien noir
Quand c'est celle d'un catholique ;
Lorsqu'on s'en dit coupable à l'instant je frémis :
Mais pour celle d'un hérétique,
Bon.... c'est autant de pris sur l'ennemi. »

CONTE

Un jeune gars de bonne mine
S'accusait à certain frapart
D'exploiter en secret une sienne voisine.
— Mon fils, lui dit le papelard,
Est-elle gente? — Elle est divine,
Lui répondit le jouvenceau,

C'est bien le teint plus clair, le corsage plus beau,
Le cul plus dur, bref, c'est un friand morceau,

Oncques ne fut plus attrayante brune.

— Oh! le paillard! quelle fortune!

Et son logis du tien n'est pas fort écarté?

— Sous même toit. — Quelle commodité!

— Par-dessus tout, ajouta le bon drôle,

C'est qu'il ne m'en coûta jamais la moindre obole.

— Ah! s'écria le moine, quel marché!

CONTE

Un jeune gars aux pieds d'un franciscain

Se confessait qu'une jeune nonnain

L'avait prié de l'amoureuse affaire.

— Le fîtes-vous? — Nenni, de par saint Pierre,

Onc ne me suis souillé de tels forfaits.

— Dieu d'Israël, dit le Révérend Père,

Conduis un peu tel gibier dans mes rets,

Puis tu verras si je n'ose le faire!

CONTE

Un fat voulait qu'un peintre, en faisant son portrait,

Copiât saint Jean trait pour trait,

Quoique lui-même fût un très laid personnage;

Mais à peine fut-il au milieu de l'ouvrage

Que le peintre, rempli d'un trop juste courroux,

Lui dit : « Monsieur, je ne puis passer outre,

Car de songer à faire un saint de vous,

C'est de saint Jean vouloir faire un Jean f..... »

CONTE

Un jeune rustre à l'avocat Chopin
 Faisait un jour cette belle harangue :
 — J'ai su, monsieur, qu'étiez un grand latin
 Et qu'à plaider vous aviez bonne langue ;
 Or désirant avoir enfants d'esprit,
 Bien humblement, du meilleur de mon âme,
 Prier vous vient d'en faire un à ma femme.
 Le bon Chopin à ce discours sourit :
 — Les enfants miens sont tous de francs niais.
 — Eh dà ! monsieur, répond l'homme champêtre,
 Ce n'est donc pas vous qui les avez faits ?

CONTE

A Bourges on excommunie
 L'auteur du *Philotanus*.
 Un curé dit : « Mort de ma vie,
 J'en appelle comme d'abus. »
 Mais le pape défend d'appeler au Concile,
 J'en appellerai donc aux armes de la ville.

ÉPIGRAMME

Quand le badin *Grécourt*
 Sur le *degré court*
 Après sa tendre amie,
 Elle tombe et bientôt s'écrie :
 « Hélas ! qu'il est à mon *gré court*
 Le doux plaisir dont mon âme est ravie ! »

LE CUISINIER SCRUPULEUX

« Prêcher l'abstinence aux prélats
Et leur prêcher la résidence,
C'est à peu près semblable cas ;
Et pour dire ce que j'en pense,
Je crois, ma foi, qu'ils ont raison.
Jeûner, s'altérer le poumon,
De chétif poisson faire usage,
Pour canaille chrétienne, bon,
Ou pour prestolets de village ;
Mais pour prélats de haut étage,
Pour princes de l'Église, non.
C'est pourtant précepte, dit-on,
Pour grands et petits, on s'en moque.
Vous allez entendre comment
Du précepte se crut exempt
Certain prélat à rouge toque ;
Il aimait fort les bons repas,
Et suivant le susdit système,
Chez lui chaque jour de carême
Était semblable au mardi gras.
Son cuisinier était un homme
Qui n'avait son pareil à Rome ;
Tous ses confrères près de lui
N'étaient que des cuistres ; aussi
Son maître en faisait grande estime.
Du train que son prélat menait,
Le drôle avait eu la faiblesse
D'aller raconter à confesse
Tout ce qui chez lui se passait ;
Puis fiez-vous aux domestiques.
Père en Dieu, par maintes rubriques,
Lui prouva qu'il serait damné
Et pour jamais rôti, grillé,
Si, contre les lois de l'Église,

Il contentait la gourmandise
Du cardinal. « Oui, mon enfant,
Dùsses-tu perdre ta fortune,
Ne lui sers, dit-il, viande aucune
Pendant le carême, s'entend. »
Le cuistre, à cette réprimande,
Croit voir à ses trouses Satan :
Il obéit ; adieu la viande,
Et monseigneur le cardinal,
Depuis ce temps, dînait fort mal.
— Pourquoi changer mon ordinaire ?
Dit-il ; quoi ! toujours du poisson ?
Jadis monsieur le marmiton,
Vous en usiez d'autre manière.
— Pardon, répondit-il, monseigneur,
Mais si j'en crois mon confesseur,
C'est un crime à damner un homme
Que d'apprêter le moindre plat
De gras, fût-ce au pape de Rome,
A moins qu'il soit sur le grabat.
— Ce confesseur si rigoriste
Est, à coup sûr, un janséniste ;
Qu'on me l'amène sur-le-champ.
On y court, il vient tout tremblant.
— Quoi ! petit diseur de bréviaire,
Dit le cardinal en colère,
C'est donc vous qui ne voulez pas
Qu'on me serve, en ce temps, du gras ?
C'est mon goût : nous autres, prélats,
Avons-nous d'autre règle à suivre ?
Parbleu, beau sire, il vous sied bien
De contrôler ainsi mon vivre ;
Croyez-moi, n'en faites plus rien,
Ou je... — Monseigneur, dit le prêtre,
De vos repas vous êtes maître ;
Moi je ne puis, sur mon honneur,
Absoudre votre serviteur ;

Il se damne, c'est conscience.
 — Voyez la belle conséquence,
 Faut-il, dit le prélat romain,
 Pour sauver l'âme d'un faquin,
 Faire jeûner mon éminence ? »

IL Y A PLACE POUR DEUX

Dedans un champêtre équipage,
 Tircis avec Iris allait faire voyage,
 Lorsque le cocher les versa.
 Pas un des deux ne se blessa ;
 Mais le plaisant en ce rencontre
 Fut que la belle Iris fit montre...
 — Ah ! dit Tircis tout aussitôt,
 Je viens de voir ce qu'il me faut.
 — Oh ! nenni, dit Iris, et j'en suis bien marrie,
 Car le tout appartient à mon fidèle époux ;
 Mais si j'en avais deux, je vous jure ma vie,
 J'en réserverais un pour vous.
 — Le remède à ce mal est facile, madame,
 En faisant un retranchement,
 Il s'en trouvera, sur mon âme,
 Et pour l'époux et pour l'amant.

LE GASCON

De Pézenas un citoyen fidèle
 Disait avoir à jeune jouvencelle
 En une nuit donné dix fois l'assaut.
 Alix l'oyait. « Mon bon ange ! dit-elle,
 Je voudrais bien avoir ce qu'il s'en faut. »

LA FINE CHAMPENOISE

Un Allemand bien fait et séjourné
 Avec l'armée en Champagne défile.
 Pour logement au soldat est donné
 Le sombre lit d'un habitant docile.
 Le Champenois, hélas ! n'en avait qu'un.
 Un forgeron en a-t-il davantage ?
 Il fallut donc que ce lit fût commun
 Et qu'il contînt tout le petit ménage.
 Au beau milieu on place par honneur
 Le nouvel hôte, et près du bon apôtre
 Les deux conjoints s'endorment d'un grand cœur
 D'un côté l'un, et la femme de l'autre ;
 Elle jugea que c'était le plus sûr,
 Pour esquiver les desseins de notre homme,
 De se tourner le nez contre le mur.
 Ce fut en vain ; tous chemins vont à Rome.
 Le mouvement fit éveiller Vulcain,
 Qui voyant Mars de sa Vénus trop proche :
 « Oh ! oh ! parbleu, s'écria-t-il, catin,
 C'est tout de bon vraiment qu'il vous accroche,
 Tu n'as pas tort ; comment ! foin du galant !
 Reproche-lui son insolence extrême.
 — Pardi, mon fils, reproche-lui toi-même :
 Sais-je parler un seul mot d'allemand ?

LE PAIN A LA MAIN

Pierre, parmi les domestiques,
 La grosse Jacqueline conquît,
 Et de leurs secrètes pratiques
 Un petit poupon en naquit ;
 On ne chassa que le complice,
 La fille de pitié toucha,

Bien plus, elle devint nourrice
D'un fils dont madame accoucha.
Quelle prompt métamorphose !
Jacquine eut son appartement,
Un bel habit couleur de rose
Et le complet ajustement.
Un jour, en pompeux équipage,
Promenant son cher nourrisson,
Pierre se trouve en son passage ;
Elle descend et sans façon
Dans ses bras tendrement le serre :
« J'aurais le cœur bien inhumain
Si j'oubliais que c'est toi, Pierre,
Qui m'a mis le pain à la main. »

LA GAGEURE

— Gage un écu, je mets le double,
Que tu ne me dis pas pourquoi
Toutes les femmes pissent trouble,
Disait au médecin du roi
Une dame alerte et gaillarde.
Le disciple de Gallien,
Avec surprise la regarde
Et ne pouvait répondre rien.
— Va, ne cherche point, c'est folie,
Mais apprends de moi le secret :
Tonneau percé près de la lie
Ne donne point de vin clair.

LES BOTTES

Deux voyageurs séjournèrent à Tours ;
Tous deux étaient dans l'âge des bons tours,
Plus curieux de bonnes aventures
Que de palais, monuments et peintures.

Gentille hôtesse, époux lourd et mâtin
 A point nommé font les honneurs du gîte :
 Pour peu qu'Amour veuille y prêter la main,
 J'ose assurer plaisante réussite.
 Voilà d'abord l'un de nos deux galants
 De mainte œillade agaçant la commère ;
 Tendres façons, petits soins et serments
 Sont en campagne, et puis faveur légère,
 Baisers volés ; puis la main qui s'ingère
 Et qu'on punit. Béatilles d'amour
 Viennent par ordre et chacune à son tour :
 Tant que jusque-là n'est que cajolerie
 Que doit souffrir une hôtesse jolie.
 Mais un beau jour, pour certaine raison,
 Nos voyageurs sortis de la maison,
 La belle, étant à leur chambre montée,
 Voit par hasard leurs bottes dans un coin :
 Botte aussitôt par elle convoitée ;
 Désir lui prend d'essayer sans témoins
 Quelle figure aurait femme bottée.
 Sur ce point-là, sans prévoir le péril,
 Tant fut enfin procédé par la belle
 Qu'elle chaussa l'accoutrement viril.
 Le galant monte et, trouvant la femelle
 Embarrassée en ce plaisant maintien,
 Il vous l'étend sur son lit bel et bien.
 Amour, sans bruit, conduisait le mystère ;
 Le dieu fripon, après quelque tracas,
 Introduisit le vainqueur dans Cythère.
 Quelqu'un dira : « Quoi ! l'on ne cria pas ? »
 Pourquoi crier ? Elle n'était si sottte.
 A quel scandale eût-elle donné lieu ?
 Qu'eût dit l'époux de voir sa femme en botte ?
 Péchés secrets sont remis devant Dieu.
 L'histoire aussi dit qu'avant de se rendre
 La chasteté fit très bien son devoir.
 Menaces, pleurs, prières, désespoir,

On n'obtint rien ; bref, on fit tel esclandre
Que le mari, qui montait sans dessein,
Approche l'œil du trou de la serrure.
Il eût mieux fait de suivre son chemin.
Qu'aperçoit-il ? pèlerin en posture
Et, par-dessous, bottes en mouvement,
Bottes sans plus ; rien ne vit plus avant.
En cet endroit, la chronique en perplexe,
Aucuns ont dit que l'époux, par raison
De sympathie et sans soupçon de sexe,
Sentit au front quelque démangeaison.
Or, reprenons le fil de l'aventure :
A cet objet, je te laisse penser,
Lecteur prudent, l'étrange conjecture
Qui chez l'époux vint soudain se glisser.
« Quelle fureur ont ces gens-ci dans l'âme,
Se disait-il. Prêterai-je mes lits
Pour assouvir leur passion infâme ?
Ils porteront malheur à mon logis. »
Tout de ce pas, de peur d'être complice,
Notre homme court avertir la justice.
Le juge vient, une escorte le suit.
Pendant ce temps, sans rompre la cadence,
Le pèlerin avait repris la danse.
Heureux qui met chaque instant à profit !
Botte jamais ne fut à telle fête.
Il n'était plus mention de crier
Pour partager les fruits du tête-à-tête.
Le tout pourtant n'était qu'à bonne fin,
Faute de mieux, et je le crois de même.
Dandin regarde, ensuite tout l'essaim.
L'un après l'autre, en un silence extrême,
Jusqu'au greffier, tous observent le cas ;
Et croyez bien que l'on n'oublia pas,
Dans cet écrit, les bottes, et pour cause,
Tant leur semblait aggraver le délit.
Tout étant fait, on heurte à petit bruit.

Quel contretemps ! une sombre ruelle
 Sert de retraite à la pauvre femelle.
 De quelle peur l'amant fut-il frappé
 Quand, l'huis ouvert, il se trouve happé ?
 « Qu'est-ce, messieurs ? disait-il, tout en transe.
 On se méprend ; savez-vous qui je suis ?
 Mon nom est tel, Florence est ma patrie.
 — Notez, greffier, monsieur est de Florence. »
 L'hôte cherchait le compagnon botté ;
 Il le saisit, malgré sa résistance,
 Et par la main l'amène à la clarté.
 « Ça, disait-il, voyons sa contenance,
 Elle sera plaisante, sur ma foi. »
 Pauvre cocu, voyons plutôt la tienne :
 Du dénouement chacun rit à part soi ;
 Le mari veut étrangler la chrétienne,
 Messire Dandin apaise les débats,
 De la femelle alléguant l'imprudence :
 Même l'époux, lâchant quelques ducats,
 De la cohorte achète le silence ;
 Le pèlerin déloge et son ami,
 Comme on peut croire, et les bottes aussi ;
 Il paya bien, quitte pour quelque honte,
 Suivit sa route, et chacun eut son compte.

L'INCESTUEUX OFFICIER

Madame Anroux, par tous ses soins,
 De son bien-aimé fils avait fait la fortune.
 En prenant congé d'elle, un matin, sans témoins,
 La bonne dame, en son temps vive et brune,
 Lui dit : « Trop cher enfant, ah ! donne-moi la main !
 Embrasse-moi. Mais non, va-t'en plutôt, de grâce,
 Attends que mon trouble se passe :
 Reviens me dire adieu demain.

J'étouffe, grand garçon, j'étouffe,
Ouffe,

Quelle épouvantable vapeur ! »

La peur

D'une défaillance certaine

Fit approcher le capitaine.

La maman tombe entre ses bras,

Quel embarras !

Mourra-t-elle donc de tendresse ?

Le bon cœur ne le voudrait pas ;

Aussi, revenant du trépas,

En sortant de sa douce ivresse,

Elle disait, à demi bas :

« O toi ! qui, profitant d'un instant de faiblesse,

Auras fait le petit brutal,

Comment te trouves-tu de ton pays natal ? »

LES DEUX COUSINES

« La vertu, l'esprit et l'estime
Peuvent seuls triompher de moi ;

Je ne serai jamais victime

D'un bel homme, fût-il un roi !

— Quoi ! madame, si l'Amour même

Vous montrait son dard séduisant,

Votre rigueur serait extrême ?

Ce trait est pourtant bien plaisant

Et demande hardiment l'aumône !

— Cousine, tu te trompes fort,

Je m'en f..., eût-il une aune.

— Je me tais, nous sommes d'accord. »

BIJOUX MAL ASSORTIS

Le bon Robin, qui se mit en ménage,
 L'avait petit, là ! que c'était pitié.
 Et, par malheur, celui de sa moitié
 Avait souffert de maint pèlerinage.
 Robin, baillant le signe d'amitié,
 Du premier coup trop aisément engage,
 S'en plaint. Catin dit : « Que cela ne tienne,
 Va, mon ami, j'en louerai la moitié. »

LE PORTIER INDULGENT

Un vieux portier, après sa mort,
 A la porte de l'Empirée
 Attendait son malheureux sort
 Et croyait sa perte assurée
 Quand saint Pierre vint à son bord,
 Disant : « Confessez votre sort
 Ou votre âme aux feux est livrée.
 — J'ai renié Dieu, c'est là mon fort,
 Lui répliqua l'ombre éplorée ;
 Hélas ! je suis, sans réconfort,
 Chargé de cette offense outrée.
 — Entrez, ne criez pas si fort,
 Vous éveillez le chat qui dort. »

LA DÉLICATE

Fillette assez jolie, et qui passait quinze ans,
 Age où l'on dit qu'on ne voit plus d'enfants,
 Prit pour mari, l'autre semaine,
 Un jeune homme de longue haleine.
 A sa conjointe, en deux heures de lit,
 De son amour quatre serments il fit,

Après quoi vint fort à propos Morphée,
Qui, près du vainqueur, endormit
L'épouse bien et dûment paraphée.
Au matin, trois autres serments
Semblaient, je crois, devoir suffire
Pour satisfaire nos amants ;
D'autant plus, puisqu'il faut tout dire,
Que, dans le compte fait, j'en omets quantité,
Où manquait à la fin quelque formalité.
Eh bien ! qui l'aurait cru ? le long de la journée,
La jeune femme accuse l'hyménée,
Soupire, gémit, fond en pleurs ;
Accourent père, mère, sœurs :
Jugez des questions et jugez des alarmes.
Chacun demande en désarroi :
— Que serait-ce ? il paraît content d'elle et de soi.
Dites-nous-le ? mignonne. — Hélas ! répond Agathe,
Je ne me plains pas de mon choix,
Mais franchement je suis trop délicate
Pour avoir, tout au moins, sept enfants à la fois.

LE NŒUD COULANT

Jeune blondine aimait jeune garçon,
Mais un vieillard l'acquit en hyménée,
Pour ses écus, et par force menée
Au sacrement ; elle eut longue leçon
Sur ses devoirs ; il fallait voir le prêtre
La sermonner. « Aimez bien votre maître,
C'est à lui seul que vous joint l'Éternel,
Par un saint nœud, par un nœud solennel,
Un nœud divin, le plus grand nœud du monde. »
Elle en pâlit, encor plus son galant.
Mais en sortant lui dit tout bas la blonde :
« Console-toi, ce n'est qu'un nœud coulant. »

LE JUSTE

« Sept fois par jour au moins le juste pèche »,
 Disait en chaire un fils de Loyola.
 « Sept fois ! reprit une vieille pimbèche,
 Est-il encor bien de ces justes-là ? »

LE PUPITRE

« Belle-maman, soyez l'arbitre,
 Si la fièvre n'est pas un titre
 Suffisant pour se disculper
 De ne point aujourd'hui souper ?
 Je suis au lit comme un bélitre,
 Fort mécontent de m'occuper
 A sentir mon pouls galoper.
 Beaucoup de sang, couleur de litre,
 De mon bras on vient d'extirper ;
 Et c'est à force de lamper
 Qu'il est, dit-on, trop plein de nitre :
 Mais j'espère d'en réchapper,
 Puisqu'en écrivant cette épître,
 L'Amour me dresse mon pupitre. »

LE SILENCE

Dans un couvent de Saragosse,
 Une nonnain se trouvant grosse,
 L'abbesse l'aperçut, la reprit, la tança.
 Sur quoi la nonnain s'excusa,
 Disant que le péché qui cause sa grossesse
 Avait été commis sans son consentement.
 — Mais cela ne se peut, lui répondit l'abbesse,
 Vous pouviez très facilement
 Repousser cette violence ;
 Vous n'aviez qu'à crier de tout votre pouvoir.
 — Oui, mais, dit la nonnain, c'était dans le dortoir,
 Où notre règle veut qu'on garde le silence.

VÉNUS ET LE MATELOT

Sur un pont Vénus, arrêtée,
 Regardait un bateau venir,
 Qui, de l'onde précipitée,
 Le danger devait prévenir.
 La déesse crie au pilote :
 « Prends garde à l'arche, enfile bien. »
 Le drôle, sur la même note,
 Répond : « L'arche ne sert de rien.
 Souvent le plus fier équipage,
 S'il est dans son malheureux jour,
 Est désolé par le naufrage
 Qu'il fait sous l'arche de l'amour. »

L'ÉCUSSONNADE

ou la Jouissance.

« Grand merci, mon ami Morphée,
 D'avoir su mettre dans mes bras,
 Plus habilement qu'une fée,
 Iris avec tous ses appas.
 Jamais Vénus ne fut plus belle ;
 Combien de roses et de lis,
 Que les amours avaient cueillis,
 Pour répandre à l'envi sur elle !
 Je l'ai vue, en dépit des dieux,
 Plus tremblante qu'une victime,
 Arrêter sur moi ses beaux yeux,
 Mêlés d'innocence et de crime.
 A pas comptés, à petit bruit,
 Avec l'aurore elle est venue
 Se glisser, craintive, en mon lit,
 Je n'ose dire, presque nue.
 — Je crois, Lindor, m'a-t-elle dit,
 Que ma sagesse t'est connue,

Je ne cherche que ton esprit ;
Si tu manquais de retenue,
Tu me ferais un grand dépit.
Aussitôt la pauvre ingénue,
De mes draps, comme d'une nue,
Très modestement se couvrit.
— Que j'aimerais, commença-t-elle,
A parler de tout comme toi !
Dans tes entretiens j'aperçois
Une façon toujours nouvelle,
C'est un certain je ne sais quoi
Qui dans tes discours étincelle,
Et qui, comme article de foi,
Ferait croire une bagatelle ;
Voilà ton art, apprends-le-moi.
— Ah ! très volontiers, ma mignonne,
Lui répliquai-je, très content.
Cet art, la nature le donne,
Mais je puis l'en donner autant.
Prête-moi ta langue un instant,
Pour que la mienne l'écussonne ;
On ne parle bien qu'en l'entant
Sur la langue d'une personne
Qu'on croit parler éloquemment.
Elle me crut tout bonnement,
La pauvre petite moutonne !
En effet, je la greffai tant
Que la voilà qui s'abandonne
A cet inconnu mouvement.
Elle en cause plus joliment,
Tout autrement elle raisonne,
Et son esprit dans le moment
Reçut un si grand changement
Qu'elle eût fait tête à la Sorbonne :
Mais la parole lui manquant,
Une œillade vive m'ordonne
D'enfoncer l'ente plus avant.

Elle s'étend, elle frissonne
Et m'embrasse si tendrement
Que, sans pouvoir conter comment,
L'Amour survient, qui me couronne
Des myrtes d'un heureux amant.

L'IN EXITU

— Eh bien ! mignonne, que veux-tu ?
Nous voilà dans l'In exitu ;
A l'Amour j'en ai porté plainte :
Disant que jouissance éteinte,
Le reste vaut mieux qu'un fétu.
Lors me voyant l'air abattu
Et l'âme de tristesse atteinte,
M'a répliqué l'enfant têtû :
— Console-toi ; que la contrainte
Est une excellente vertu !
C'est elle qui bannit la crainte
Qu'on a d'une tendresse feinte,
Elle en fait la preuve impromptu.
D'ailleurs, tu vois souvent Aminthe,
Et reçois quelque défructu.
Mais sur moi ce discours tortu
N'a pas fait une grande empreinte :
Par cet autre il m'a mieux battu.
Qui depuis longtemps n'a mordu
Quand il mord fait meilleure étreinte.

LA CHATTE DÉLAISSÉE

Un jour un chat festoyant sa minette,
Proche de là vit passer un gros rat ;
Lorsque Matou, l'affaire à demi faite,
Pour courir sus, quitta son tendre ébat.

Chagrine fut de cette préférence
 La délaissée : elle avait bien raison !
 Vite elle alla conter sa triste chance
 De chatte en chatte en chacune maison.
 La chose sue, on tint conseil entre elles.
 Pour prévenir le cas à l'avenir
 On ordonne qu'au déduit les femelles
 Crieraient si haut que rats, loin de venir,
 Se tapiraient dans le fond des ruelles.
 Ça, commençons un amoureux combat ;
 Mais puisque rien ne trouble notre fête,
 Ma chère Iris, jure, crie et tempête :
 Ah ! jure donc, ou je vais prendre un rat.

LE CHANOINE ET LA SERVANTE

Un gros chanoine embarrassé
 De voir que sa servante porte
 Certain embonpoint mal placé
 Sourdement la met à la porte.
 Bientôt une autre vient s'offrir,
 Jeune encore et de bonne mine.
 Voilà notre homme à discourir :
 — Savez-vous faire la cuisine ?
 — Fort peu. — Blanchir ? — Non. — Buvez-vous ?
 — Il n'y paraît pas. — Lire ? Écrire ?
 — Point. — Gages ? — Cent écus. — Tout doux !
 Oh ! par ma foi, je vous admire :
 Vous ne savez rien, et d'abord
 Cent écus ! Quoi ! la plus habile
 N'en demande que vingt. — D'accord,
 Monsieur, oui ; mais je suis stérile.

LE BON NATUREL

Un gros brutal faisait froid à sa femme ;
 Je ne sais pas quelle était sa raison :
 Ce que je sais, c'est que la bonne dame
 Aimait assez la paix dans la maison.
 Vint une nuit où la chaleur extrême
 Fit qu'en dormant elle étendit sa main,
 Qui, par hasard, tomba sur l'endroit même
 Dont la sevrant son époux inhumain.
 Dans ce moment vous jugez bien, peut-être,
 Qu'au seul toucher la belle s'éveilla :
 — Pauvre animal, s'écria-t-elle, il a
 Du naturel beaucoup plus que son maître.

LE PUCELAGE

Rondeau.

Oncque ne vis de pucelage,
 Voyant pudeur sur le visage,
 Et modeste en habillement,
 Un jeune époux ferait serment
 De trouver l'oiseau dans sa cage.
 Bientôt il change de langage ;
 Car, ayant cherché vainement,
 Il dit, en perdant le courage,
 Sans oser le dire hautement :
 — Oncque, ne vis de pucelage.
 Ils naissent bien, et c'est dommage
 Qu'on n'en nourrit plus aisément ;
 Mais tel est leur tempérament
 Que leur vie est un court passage ;
 Ils sont si sujets au pillage
 Et meurent si subitement
 Avant d'être avancés en âge,
 Que l'on peut chanter hardiment :
 Oncque ne vis de pucelage.

LE MAGNIFICAT

A deux heures de relevée,
Après une bonne digestion,
Mère Anne veut donner au père Hilarion
Certaine manière élevée ;
Mais voyant que ses yeux, ses discours et ses mains
Ne faisaient que des efforts vains,
La voilà qui jure et qui gronde :
— Je n'ai plus de ressource, en ton piteux état,
Que d'entonner dit-elle un grand *Magnificat*,
Car il fait lever tout le monde.

LA BOUTEILLE D'EAU

Il est un mari si jaloux
Qu'il ferme la nuit les verroux,
Met les clefs de sa chambre en poche,
Et comme la fenêtre est proche,
D'où pourrait naître un rendez-vous,
D'une main sa femme il accroche
Et de son pied fait une croche
Qui la retient par les genoux.
Ainsi, ne craignant nulle approche,
Ni l'art des amoureux filoux,
Alors un sommeil prompt et doux,
Le rend stable comme une roche.
Je crois qu'un chacun pense bien
Que jeune épouse, ainsi gênée,
Aimerait mieux être damnée
Que de ne pas trouver moyen
De faire niche à l'Hyménée
Et de contenter l'ami sien.
« Dans l'angle obscur de ma ruelle,
Tiens-toi bien caché, lui dit-elle,

Profondément mon mari dort :
Bientôt après, cher sentinelle,
Nous jouirons d'un heureux sort ;
Compte sur moi, je m'en fais fort. »
L'amant se tapit à merveille ;
Il avait la puce à l'oreille
Et n'imaginait pas comment
On pourrait finir son tourment ;
Mais une ruse sans pareille
Lui donne l'éclaircissement.
D'eau simple une pleine bouteille
Sous son chevet subtilement
Ayant cachée ; elle réveille
Son mari qui dormait gaiement,
Disant : La peste les assomme ;
Ils n'ont point mis de mon côté...
— Quoi ? — Le pot de commodité :
Donne-moi le tien, mon bonhomme.
Le pot pris au bas de son lit,
Défaite de sa double entrave,
La belle aussitôt descendit
Et tourna la croupe à son brave.
Il saisit l'heure du berger,
Et l'amour voilant le danger,
On mit en train le sacrifice,
Pendant lequel l'adroit flacon
Qu'elle épanchait à l'unisson,
Faisait dans le pot son office :
Si bien que notre pauvre époux
Allait s'endormir au glouglou
De l'onde, dans le pot bruyante ;
Mais enfin il s'impatiente :
— Est-ce qu'on pisse à si long trait ?
— Excuse, j'en mourrais d'envie,
Encore un moment, je te prie...
— Oh ! pour ce coup-là, tout est fait.

LA GUÈPE ET L'ANDOUILLE

Une jeune guêpe timide
 Voyant une andouille de loin
 D'en tâter son goût est avide,
 Mais elle ne sait par quel coin
 Saisir ce monstre qui l'étonne.
 L'andouille voit son embarras
 Et lui dit : « Viens, belle mignonne,
 Aucun tort tu ne me feras. »
 La guêpe aussitôt lui réplique :
 « Je vais donc te réduire à rien. »
 « Au contraire, je sais trop bien
 L'effet d'une guêpe qui pique. »

LA FEMME PRUDENTE

Lise veut un amant vigoureux et dispos,
 Agissant, libéral, en un mot un héros ;
 Mais comme il n'en est point pour cette bonne dame
 En qui tant de talents se trouvent à propos,
 Elle prend en détail, pour contenter sa flamme,
 Ce qu'elle ne pourrait jamais trouver en gros.

LE BOUDIN (1)

Qu'il était lourdaud, ce valet !
 Que sa bêtise était insigne !
 Quand sa maîtresse il appelait
 Et de loin lui faisait ce signe,

(1) M^{me} de... avait envie de faire du boudin, trouvant à redire à celui que faisait son cuisinier. Celui-ci ayant offert de préparer seulement les viandes nécessaires, envoya avertir sa maîtresse que tout était prêt. Le laquais, la voyant en grande compagnie, s'avisa de lui parler par geste. L'abbé de Grécourt arriva dans le moment que la compagnie riait à gorge déployée de la bêtise du valet, on demanda des rimes sur ce sujet, et il obéit sur-le-champ.

Du pouce et de son doigt voisin,
Formant une espèce d'ovale ;
Avec l'index de l'autre main
Il tracassait dans l'intervalle.
La compagnie à crime noir
Imputa cet air de mystère.
Il figurait un entonnoir :
C'est du boudin qu'elle allait faire.

L'AVOCAT DOCILE

Certain jeune avocat, affamé de procès,
N'avait ni client ni cliente ;
En vain il balayait chaque jour le Palais
Et disait à la gente plaidante :
« Chez moi, messieurs, on écrit proprement,
En nouveau Cicéron je plaide éloquemment,
Le tout à juste prix. » Il employait la force
De maint raisonnement :
Autant en emporte le vent !
Pas le moindre plaideur ne venait à l'amorce ;
Comment faire ? on le raille impitoyablement.
« Écoute, te voilà dans un âge nubile,
Lui disait l'autre jour un de ses bons amis,
Il faut te marier, et c'est là mon avis :
Alors tout te sera facile. »
Faute de mieux, ce remède aigre-doux
Fut accepté par l'avocat docile :
Il promit de porter le beau titre d'époux.
Pendant qu'une femme on lui quête,
Un jour l'ami railleur vint lui parler ainsi :
— Je sais que ton hymen s'apprête ;
Les affaires, dis-moi, viennent-elles aussi ?
— Oh ! bientôt, répondit notre futur mari,
J'en aurai par-dessus la tête.

LES YEUX MOUILLÉS

Hélas ! j'aimais et j'étais bien aimée :
 Vœux, respects et soins, enfin tout.
 Après six fois mit sa sagesse à bout :
 Par mon amour me voyant consumée,
 A mon amant j'accordai rendez-vous.
 Donnez l'essor à l'imaginative
 Et concevez combien la fête est vive
 Quand elle est faite aux dépens d'un jaloux !
 Il eut d'abord toute la petite oie,
 Qu'à l'aise on prend sous un même chevet ;
 Mais je n'en fis qu'un heureux à brevet,
 Car je n'osais enregistrer sa joie :
 J'étais épouse, et je ne l'étais pas.
 « Ce triste état, lui dis-je, rend timide :
 Ainsi, mon cher, détourne un peu la bride
 Quand le bidet voudra doubler le pas. »
 Il m'obéit ; mais en changeant sa course,
 Il aveugla ce qui l'avait épris.
 Mes yeux mouillés, n'en soyez pas surpris :
 L'eau rejaillit aussi haut que sa source.

LE PUCELAGE POURSUIVI

Il est certaine fleur plus délicate encore,
 Que celle qu'on voit naître au lever de l'aurore :
 Hymen prétend sur elle avoir un droit sacré ;
 Si son autel n'en est paré,
 Il croit sa fête profanée ;
 Mais au grand regret d'Hyménée,
 Souvent dans ce célèbre jour
 La fleur se trouve moissonnée
 Par la surprise de l'amour.
 Amour rit de la trahison,
 Le fripon en secret jouit de sa malice ;
 Mais à qui s'adresser pour en avoir raison ?

L'on ne trouve, en ce cas, ni pitié, ni justice.

Pour moi j'opine que l'hymen

Reçoive la fleur telle quelle,

Sans un trop sévère examen ;

Le plus habile doit être dupe en cela ;

Voici comme s'en démêla

Celui dont parle ma nouvelle.

Entre les amoureux d'une jeune beauté

Certain homme de guerre obtint la préférence,

Au degré le plus haut de la félicité :

L'époux sur tous ses droits étend sa jouissance ;

Mais le bien le plus souhaité

Se trouve rarement ce que l'on se propose :

Au jardin de la volupté,

Ce que l'on croit bouton se trouve souvent rose.

De notre époux trop connaisseur

L'ardeur, en peu de temps changée,

Se tourne vers la jeune sœur

De son épouse négligée.

De sa part bijoux précieux

Lui portent tous les jours quelque nouvel hommage :

Il a soin de mettre en usage

Tout ce qui peut flatter les oreilles, les yeux,

Enfin, tout ce qu'au plus habile

Conseillaient les jeunes Amours,

Au temps où l'art était plus difficile

Qu'il n'est devenu de nos jours.

Les parents de l'aimable fille

Viennent à notre suborneur

Représenter le déshonneur

Dont il alarme la famille.

« Entre les biens qu'on m'a promis,

Dit-il, à notre mariage,

On fit valoir un pucelage ;

Cet effet est encore à venir, mes amis,

Et je le poursuivrai de cadette en cadette,

Fût-elle même à la bavette. »

LA PEUREUSE

Le beau sexe de peur frissonne
 Sitôt qu'il aperçoit un pistolet chargé.
 Je connais néanmoins une aimable personne
 Qui, d'un petit air dégagé,
 Le regarde et même le touche,
 Sans que le péril éminent
 La fasse fuir et l'effarouche :
 Mais par un trait bien surprenant,
 Aussitôt qu'elle en voit le petit orifice,
 Une soudaine peur dans tout son sang se glisse,
 Sa pétulante main saisit ce qui l'émut,
 Elle tombe et mourrait de pâmoison subite,
 Si l'on ne l'entendait crier tant qu'elle peut :
 « Cachez-le vite ! »

LE FAIT ET LE DROIT

Le fait, le droit, qui sur le formulaire
 Depuis longtemps partagent les esprits,
 Faisaient grand bruit, et l'on traitait l'affaire
 Avec chaleur, lorsque l'on fut surpris
 De voir Alix terminer la querelle
 Et sur-le-champ trouver ce tour adroit :
 « Tant qu'il est droit, il n'est pas fait, dit-elle ;
 Quand il est fait, il cesse d'être droit. »

LE VOYAGEUR

Un voyageur ayant gagné son gîte
 Demande un lit et du vin promptement.
 Pour le servir, Alison monta vite.
 Le cavalier attachait fortement
 Les yeux sur elle et la trouva gentille :

— Pourquoi, dit-il, avec difficulté
Prononcez-vous ? — Cela vient de famille ;
Maman de même et mes sœurs ont été.
— C'est dangereux ; mais j'ai d'une racine,
Moyennant quoi je prétends vous guérir.
— Je ne saurais prendre de médecine
Avant trois mois. — Vous voulez donc mourir ?
Incessamment votre parole éteinte
Empêchera la respiration :
Venez, la belle, et n'ayez point de crainte,
Il faut chez vous tout mettre en action.
La pauvre enfant, idiote à l'extrême,
Se confia ; le nouveau médecin
Pour la tromper eut tant de stratagème
Qu'il vint à bout de son joyeux dessein.
Lors, Alison voyant un intermède
Trop prolongé baissait encor la voix,
En lui disant : « Monsieur, votre remède
Opère-t-il dès la première fois ? »

LE PUCELAGE

Dans un bois solitaire et sombre,
Réduit inhabité, que voit peu l'œil du jour,
Beau lieu que la nature a formé pour l'amour,
Mais qu'un devoir austère avait caché dans l'ombre ;
On découvre un palais, où le ciel envieux,
Déposant le trésor dont il forma le monde,
De l'astre qui nous luit mit la source féconde,
Pour la dérober à nos yeux :
C'est là que Prométhée alla puiser les flammes
Dont le souffle anima nos âmes,
C'est là que l'homme ambitieux
Se reproduit lui-même en une vive image
Et communique d'âge en âge
Un pouvoir qui l'égale aux dieux :

Dans ce palais charmant loge un monstre implacable,
 Phœnix ennemi des mortels,
 Phœnix dont la défaite offre un laurier aimable,
 Au héros fortuné qui brise ses autels.
 La raison, le devoir, le préjugé timide
 Tiennent sur lui les yeux ouverts :
 Dans tous ses mouvements la pudeur est son guide
 Et le fait gémir dans ses fers :
 Vers une conquête si douce
 Un penchant inconnu nous pousse.
 Nous soupignons, nous avons des désirs.
 Avant que de pouvoir connaître
 Quel objet en nous les fait naître.
 Eh ! quel est ce Phœnix ? L'écueil de nos plaisirs.
 L'Amour, ardent à sa poursuite,
 Déjà plus d'une fois l'avait su mettre en fuite.
 Le seul nom aux mortels semblait être resté,
 Mais Iris vint au monde et si sage et si belle
 Que ce Phœnix égaré
 Avec toute sa cour se retira chez elle
 Comme en un asile assuré.
 Bientôt l'Amour en conçoit des alarmes :
 C'est en vain qu'il emploie et ses traits et ses charmes,
 A force ouverte il ne peut l'ébranler.
 Contraint donc à dissimuler,
 Sous les traits de l'Hymen il cache son visage :
 Il joint au sang des dieux les trésors de Plutus
 Et forme un brillant assemblage
 Et de richesses et de vertus :
 Il se présente alors aux portes du palais.
 La Pudeur effrayée en dispute l'accès.
 Inutiles efforts ! La raison la fait taire,
 Éblouie à l'éclat qui vient frapper ses yeux :
 La Raison elle-même ouvre son sanctuaire ;
 L'Hymen entre victorieux
 Et redevient l'Amour. Son amour se ranime :
 De cent coups redoublés il perce la victime,

Le sang coule, elle expire ; Iris avec douleur
Voit périr le vaincu, mais pardonne au vainqueur.

Comme un présent parfait et rare,

Mercuré le transporte aux cieux.

— C'est le mien, dit Vénus. — Prenez, dirent les dieux ;

Mais d'un bien retrouvé, devenez plus avare.

Oh ! vous, à qui l'on vient de cueillir cette rose,

Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas ;

Votre sexe n'en goûte pas

Qu'il n'ait donné matière à cette apothéose.

Ne croyez pourtant pas, Iris, perdre un trésor,

Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage,

C'est moins pour le plaisir de l'avoir en partage

Que pour celui de le reprendre encore.

LA VIVANDIÈRE

Après qu'Eugène eut les Turcs déconfit,

Milliers de morts aux plaines de Belgrade

Gisaient épars, dépouillement suivit,

Complet et prompt ; était en embuscade

La vivandière, et regardait de loin

Ces grands corps nus étalés sur l'échine ;

Mais se trouvant à peu près sans témoin,

Elle approcha, voit partout, examine ;

Puis en pitié prenant ces malheureux

Veut des mieux faits avoir une relique.

La voilà donc moissonnant parmi ceux

Qui lui semblaient de plus belle fabrique.

Un officier survint et la gaula :

— As-tu fini, gourgandine inhumaine ?

Vraiment, dit-il, à ce petit train-là,

Bientôt sera ta poche pleine.

— Par sa bonté, monsieur m'excusera ;

De les garder je ne sens nulle envie ;

C'est pour donner à quiconque voudra

Me donner... là ce gros-là seul en vie.

LA CONFSSION LATINE

Un vieux régent de rhétorique
 Promet à tous les écoliers
 De les confesser volontiers,
 Pourvu qu'en latin on s'explique.
 — *Unum mendacium feci,*
 Dit l'un en commençant son rôle.
 — Que dites-vous là, petit drôle ?
 L'énorme faute que voici !
 Vous serez tancé d'importance.
 — *Puellam visitavi ter.*
 — Cela vaut mieux ; c'est du Térence.
Cum sociis habui rem.
 C'est le plus fréquent de mes vices,
 — Eh ! cher enfant, quelles délices,
Hoc redocet Ciceronem.

LE CAVALIER PRÉSOMPTUEUX

Un cavalier présomptueux,
 Jeune, bien fait, franc petit-maitre,
 Ne pouvant plus cacher ses feux,
 Veut enfin les faire paraître.
 Avant midi, d'un air aisé,
 Il va trouver à sa toilette
 L'objet dont il est embrasé.
 La belle dame était coquette
 Et crut qu'il fallait recevoir,
 Quoique pour première visite,
 Le beau fils qui venait la voir.
 Le voilà qui la félicite,
 La complimente et va disant
 Tout ce que dit la politesse
 Entre les mains d'un complaisant.

Mais bientôt de la gentillesse
Il passe aux discours sérieux ;
Les femmes s'étaient retirées,
Il en profite de son mieux,
Lui fait des promesses outrées
Et des serments à l'infini ;
A ses genoux il se prosterne
Et lui montre qu'il est muni
D'un excellent mérite externe.
Que faire en pareil embarras ?
Voilà la dame fort en peine :
Pour sortir de ce mauvais pas,
En femme offensée et hautaine
Appellera-t-elle au secours
Et dans une prompte vengeance
Mettra-t-elle tout son recours ?
Non, elle agit avec prudence :
Sa boîte à mouche elle prit,
En choisit une convenable,
Et tranquillement en couvrit
Le bout du nez du petit diable.
— Monsieur, dit-elle froidement,
Je vous pardonne l'équipée,
Adieu, la gentille poupée ;
Il vous manquait cet ornement.

LE PETIT-MAITRE

Un petit-maitre était amoureux
Depuis six mois de la jeune Angélique ;
Il était riche et l'on souffrait ses feux :
Mais à la fin si faut-il qu'on s'explique.
Vint un beau jour que le père lui dit :
— Beaucoup d'honneur vous faites à ma fille.
Mais sur quel pied, demande la famille,
La voyez-vous ? — Moi ? sur le pied du lit.

LA FILLE RECONNAISSANTE

La fille unique d'une veuve,
 S'étant mariée à Lucas,
 Se flattait, tant elle était neuve,
 D'être toujours entre ses bras.
 Quelque temps après d'Hyménée
 Bonnement elle se plaignit,
 Que tant que durait la journée
 Rien, le soir, rien ! et rien la nuit.
 « Ma foi, lui dit le bon apôtre,
 Tout ne peut pas toujours servir,
 Il faut en acheter un autre,
 La foire va bientôt tenir.
 Selon l'argent, la marchandise !
 Si j'avais dix écus comptant,
 J'en aurais un de bonne mise,
 Et je m'en reviendrais content. »
 Claudine aux dépens de son homme
 Épargne si bel et si bien
 Qu'elle amasse ladite somme :
 « Tiens, mon mari n'épargne rien. »
 Le drôle court vite à la foire,
 N'en revient qu'au troisième jour,
 Là, ne faisant que rire et boire,
 Il fit un magasin d'amour.
 De retour auprès de sa femme,
 Il en fut très complimenté ;
 Elle s'aperçut jusqu'à l'âme
 De ce qu'il avait acheté,
 — Du vieux, qu'en as-tu fait ? dit-elle,
 On en pourrait avoir besoin.
 — Pargué ! tu me la bailles belle,
 S'il court toujours, il est bien loin ;
 En le troquant j'ai cru bien faire.
 — Mon fils, tu n'as pas eu raison,
 Pour amuser ma pauvre mère
 Il aurait encore été bon.

L'ANE ET LA CHÈVRE

De tous les ânes, le plus beau,
Et qui même en faisait parade,
Aux fiers États de Mirebeau
Allait un jour en ambassade.
Du voyage une chèvre il mit
Pour rire et pour causer ensemble.
En chemin, notre âne lui dit :
« J'entends bien du bruit, ce me semble.
Allez voir, c'est proche d'ici ;
Écoutez le son de la vielle,
Si l'on y danse, dansez-y ;
Si l'on y baise, qu'on m'appelle. »

LES JOIES DU PARADIS

Colas, vrai manant de village,
Épousa la veuve Alison,
Qui, plus ardente qu'un tison,
Connaissait fort le mariage ;
Mais Colas n'était qu'un oison.
La première nuit du ménage
Elle n'en put tirer raison,
Car il avait son pucelage,
Et ne fit pour tout badinage
Que papilloter la toison.
Le lendemain, faut savoir comme
Alix maltraita le Jannot :
« Je croyais avoir pris un homme,
Dit-elle, et je n'ai pris qu'un sot. »
— Dame ! il n'a jamais fait la joie,
Lui répondit un des parents,
Faudrait le mettre sur la voie,
Et vous seriez bientôt contents.

— Volontiers, qu'à cela ne tienne.
 En effet, la grosse maman,
 Qui devait connaître le trantran,
 La nuit d'après lui coula cette antienne :
 — L'ami, serais-tu curieux
 De goûter les plaisirs des dieux ?
 — Des dieux qui sont au ciel ? — Sans doute.
 — Comment ? Eh, nous ne voyons goutte !
 — N'importe, approche-toi ; pas ainsi, bon cela,
 Encore, tant soit peu ; t'y voilà ;
 Courage, allons, fort dans les boules.
 Colas dans ce moment crut quitter son taudis
 Et s'écria : « Ma mère, ayez soin de nos poules,
 Je sens que j'entre en paradis. »

LE BIEN VIENT EN DORMANT

Sonnet.

Pour éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,
 Catin dormait dessus un lit à demi nue,
 Dans un état si beau qu'elle eût même tenté
 L'humeur la plus pudique et la plus retenue.
 Sa jupe permettait de voir en liberté
 Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,
 Le centre de l'amour et de la volupté,
 La cause du beau feu qui m'enflamme et me tue.
 Un si sensible objet en cette occasion,
 Bannissant mon respect et ma discrétion,
 Me firent embrasser cette belle dormeuse ;
 Alors elle s'éveille à cet effort charmant
 Et s'écrie aussitôt : « Ah ! que je suis heureuse :
 Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant. »

LA SAGE REMONTRANCE

Un mousquetaire aux pieds d'un cordelier
D'un air contrit débitait ses fredaines
Et s'accusait, le jeune cavalier,
De plusieurs chefs de faiblesse mondaine ;
— J'ai, disait-il, avec un tendre objet
Depuis longtemps une intrigue secrète :
Ce n'est pas tout, je suis même sujet...
— Eh bien ! à quoi ? lui dit l'anachorète ?
— Je suis sujet à lui faire en levrette.
— D'où vient cela ? reprit le père Séguin,
— C'est que j'y trouve un pouce au moins de gain.
— Mon frère, poursuit le saint personnage,
Pour ton salut, reviens à l'avant-main,
L'esprit pervers, avec ce beau ménage,
Plus d'une fois m'a trompé de chemin.

LE CAVALIER A CONFESSE

Un cavalier s'accusait à confesse
D'avoir, pendant toute une nuit,
Partagé le lit de l'hôtesse
Où son bidet l'avait conduit.
— Combien fites-vous cette affaire,
Mon cher enfant ? Il faut les compter.
— Combien de fois ? Oh, oh, mon père,
Je ne suis pas ici pour me vanter.

LE GUEUX

Un passant tout déguenillé
Gueusait d'une manière immonde,
Il était si mal habillé
Qu'il scandalisait tout le monde.

Le drôle le faisait exprès
 Et s'en gobergeait en lui-même.
 Hérault mit les archers après,
 Tant l'impudence était extrême.
 Voilà les témoins assignés;
 Tous les hommes le reconnurent
 Et sur ses traits bien désignés
 Contre lui hautement conclurent.
 Les femmes furent son appui;
 Car, toutes, dans leur témoignage,
 Dirent : « Je ne sais si c'est lui :
 Je n'ai pas pris garde au visage. »

L'ORIGINE DE LA BARBE

Pauvres époux d'une moitié rebelle,
 Votre malheur n'est pas chose nouvelle,
 Et l'art de faire enrager un mari
 N'est pas un art inventé d'aujourd'hui.
 C'est un secret aussi vieux que les hommes,
 Perpétué jusqu'au siècle où nous sommes,
 Mais où le diable et l'esprit féminin
 Ont à présent mis la dernière main.
 Qu'ainsi ne soit ! Adam, notre bon père,
 Fut comme nous dans la même misère ;
 Hors qu'à présent on peut chez ses voisins
 S'aller parfois venger de ses chagrins.
 Le pauvre Adam fut bien plus misérable,
 Car il n'avait que sa femme et le diable :
 C'est là le tiers qu'a toujours eu l'hymen,
 Mais quelle femme avait le bon humain ?
 Combien de fois regretta-t-il sa côte !
 La belle était aigre, hargneuse et haute,
 Pour son bonhomme, elle avait trop d'appas,
 C'était un sot qui ne la valait pas.
 Jamais époux a-t-il valu sa femme ?
 Las, à la fin du mépris de la dame,

Au Créateur il fut conter le tout.
« Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte et reprends ta femelle,
Ou fais exprès un paradis pour elle. »
Anges sous cape en sourirent entre eux,
On rit toujours d'un époux malheureux !
Le Seigneur seul eut pitié de sa peine.
« Prends, lui dit-il, cette huile souveraine,
Va t'en frotter le visage en secret ;
Tel en sera le salutaire effet
Qu'il te rendra la face redoutable
Et te fera l'air mâle et respectable.
Il faut noter que le moindre coton
N'avait encore ombragé son menton.
A peine Adam mit le baume en usage
Qu'il se sentit pousser sur le visage
Ce qui chez nous vient avec les désirs,
Pour annoncer la saison des plaisirs.
Surpris alors de ce qu'il sentait naître,
Plus il tâtait, plus il le faisait croître ;
Il essuya ses mains en maints endroits,
Partout le baume opéra sous ses doigts.
Alors, tout fier de sa toison nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle ;
Quel changement ! Ce redoutable aspect
A la pauvrete imprime du respect.
Elle devient douce, tendre et docile,
Et notre époux, grâce à cette heureuse huile,
Eut un repos qu'il n'osait espérer.
Bonheur d'époux n'est pas fait pour durer.
Adam un jour, dans un bocage sombre,
Croyant n'avoir pour témoin que son ombre,
Usait encore de ce baume divin
Quand son tendron, conduit par le malin,
Vint dans le fond de ce bois solitaire
En tapinois y lorgner le mystère.
Ève en sourit et se mordit le doigt ;

De tous ses yeux elle épia l'endroit
 Où par Adam la fiole fut cachée,
 Longtemps ne fut sans être dénichée.
 A peine Adam fut décampé du bois
 Qu'Ève d'abord allait du bout des doigts
 Sur son visage essayer la recette,
 Quand tout à coup démangeaison secrète
 Je ne sais où lui fit porter la main
 En le frottant, et le baume soudain
 Fit son effet. Or sa vertu fut telle
 Que loin d'ôter des appas à la belle,
 Elle y gagna de secrètes beautés.
 Lors un buisson fit bruit à ses côtés ;
 Un rien fait peur à ce sexe timide !
 Ève s'enfuit où sa crainte la guide,
 Mais en fuyant elle fit un faux pas,
 Casse la fiole et répand tout à bas ;
 Grâce au faux pas de sa beauté peu sage,
 Voilà comment l'homme eut seul en partage
 Ce sceau divin de la virilité,
 Qu'il a transmis à sa postérité.
 Ève reprit son allure ordinaire ;
 Que fit Adam ? Ce qu'un époux doit faire
 Pour éviter un éclat indiscret :
 Il apprit l'art d'enrager en secret.

LE ROI BOIT

Cinq cleres un jour ayant pleine escarcelle
 Firent les Rois munis d'une pucelle,
 Quoique comptant déjà presque quinze ans.
 Or, dans le temps qu'étaient impatients
 De faire un roi, l'un d'eux prit la novice,
 Lui met la fève en ce lieu si vanté
 Dont un enfant ignore l'exercice,
 Dont Grandelette en sait l'utilité,

Et dont Vieillotte en regrette l'usage.
« Tu seras roi », dit-il, d'un grave ton.
Notre électeur, pour achever l'ouvrage,
Du dieu Priape y planta le bourdon ;
« Ce spectre-ci t'est encore nécessaire »,
Dit-il. L'enfant galamment le reçoit,
Si que sentant finir le doux mystère,
En se pâmant, s'écrie : « Ah ! le roi boit. »

DAVID ET BETZABÉE

Autrefois, sur le haut du jour,
Une certaine Betzabée,
Après sa vaisselle lavée,
Voulut se laver à son tour.
D'abord, ce n'est que pour ôter la crasse ;
Du bout des pieds à la jambe elle passe,
Puis aux genoux, de là je ne sais où ;
Tant qu'à la fin, chemise basse,
Elle s'en donna jusqu'au cou.
David, du haut d'une terrasse,
Je ne sais comment l'aperçut.
Elle était blonde, grosse, grasse,
Le voilà tout d'un coup en rut.
A l'instant, chez elle accourut
Ce grand veneur de telle chasse,
Que la belle assez mal reçut,
Soit par contrainte ou par grimace ;
Mais, à la fin, elle le crut.
David la voit, David l'embrasse,
Tant qu'à la fin elle conçut,
Car elle n'était point de glace.
L'enfant naquit, l'enfant mourut.
La première fois ce ne fut
Que pour en mieux savoir la trace ;
Mais la seconde fois valut

Un trésor à l'humaine race :
 Car de là vint, comme à Dieu plut,
 De main en main, notre salut.
 Il faut avouer que la grâce
 A bien des tours de passe-passe
 Avant d'arriver à son but.

LE PARTANT QUITTE

Certain grivois, un jour, à son curé
 Se confessait et, d'un ton assuré,
 Semblait vouloir lui vanter son mérite.
 « J'ai, disait-il, de mon prochain médit,
 Mais, par le bien qu'ensuite j'en ai dit,
 J'ai réparé tout le mal ; partant, quitte.
 Certain bijou que l'on avait perdu,
 Je l'avais pris, mais je l'ai bien rendu ;
 Partant, quitte ; et mon âme à tel point n'est méchante
 De retenir le bien qui ne m'appartient pas. »
 Enfin, baissant la voix, il dit d'un ton plus bas :
 « Monsieur, avec votre servante,
 J'ai... mais comment m'acquitter de ceci ? »
 Lors, le curé, pour rassurer son âme,
 Dit : « Monsieur, avec votre femme
 J'en fis autant, et partant, quitte aussi. »

QUI PERD GAGNE

Jean et Paul, ayant fait ripaille,
 Voulurent tenter le hasard
 En tirant à la courte paille
 Lequel des deux était cornard.
 Jean tire et prend la plus petite.
 De quoi, paraissant tout fâché,
 Il se débat, peste et s'irrite,
 Disant que Paul l'avait triché.

Sa femme, qui n'aimait querelle,
Voyant son mari tout en feu :
« Ne disputez point, lui dit-elle,
Mon cœur, vous l'êtes de bon jeu. »

LE FIDÈLE ITALIEN

Au jeu d'amour, une jeune donzelle
Voulait induire un chevalier romain ;
L'ultramontain, à son culte fidèle,
La refusait, et même avec dédain ;
Quand, pour lui plaire, elle tourna soudain
Ce qu'à Jupin Ganymède réserve.
Mais l'Italien, malgré l'offre, affermi :
« Me fourrer là, dit-il, Dieu m'en préserve !
Je logerais trop près de l'ennemi. »

LE FRÈRE LUC

Le frère Luc ayant mis bas bissac,
Froc et manteau, pour dame Baldebec,
Bien l'exploitait au fond du cul-de-sac,
Main sur teton, œil contre œil, langue en bec.
Puis, tout à coup, Luc, de goût un peu grec,
La vire et droit fiche où savez son pic.
Pour l'en ôter, criant comme un aspic,
La dame allait de taille et d'estoc,
Se remuant. « Sacré coin d'abbatcuc !
Trop bien allez, lui dit le porte-froc.
Mieux qu'un prélat vous traitez frère Luc. »

LA BIBLE DE CALVIN

Calvin du rang des lectures sacrées
 Avait ôté celle des Macchabées ;
 Eut-il raison ? Pour en être éclairci,
 Lisez le conte que voici :
 Un prédicant, le long d'une prairie,
 Se promenait, tenant la Bible en main ;
 Vint une fille et, sans cérémonie,
 Dans un lieu creux il la mena soudain,
 Puis se prépare à passer son envie.
 Le terrain était un peu bas,
 Ainsi que de la belle
 Ce qu'on ne nomme pas.
 « Eh bien ! dit-il à la donzelle,
 Mettons ce livre : il haussera,
 Et la besogne mieux ira. »
 La Bible fut donc mise en œuvre,
 Mais mieux n'en allait la manœuvre.
 Le galant connut le défaut :
 Il fallait un livre plus haut ;
 Un doigt de plus eût été son affaire.
 Lors, en lui-même, il considère
 Qu'il eût eu ce doigt si Calvin
 N'eût tronqué le livre divin ;
 Et chagrin d'être à même et ne pouvoir rien faire :
 « Maugré, dit-il, se tirant à quartier,
 Pourquoi ne pas laisser la Bible en son entier ? »

LE VIEUX MÉDECIN

Un vieux médecin spagirique,
 Épris d'une jeune beauté,
 En lui faisant la cour vantait fort sa pratique
 Et ne lui parlait point de son antiquité.

« Je suis savant, ou Dieu me damne,
 Disait-il, et je suis employé plus que deux.
 — Hélas ! si vous étiez un âne,
 Lui répondit la belle, on vous aimerait mieux. »

ÉPIGRAMME

Un jeune conseiller, amoureux d'une belle,
 Voyant certain plumet qui la suivait partout :
 Lui dit : « Madame, eh ! ce plumet me f...
 — Il me f... aussi », lui dit-elle.

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Sonnet.

Augustin dit que la concupiscence
 N'eût point eu part aux doux accouplements
 Si, respectant la divine défense,
 Le premier homme eût été moins gourmand ;
 Mais que chacun, dans l'état d'innocence,
 Eût engendré sans charnel mouvement,
 D'aussi sang-froid que lorsqu'avec prudence
 Le laboureur va la terre semant.
 S'il est ainsi, la faute originelle
 N'a point fait tort à la race mortelle.
 Il nous revient même un grand bien par là,
 Et quand je pense au plaisir qu'on y gagne,
 Je loue Adam, je bénis sa compagne,
 Et je rends grâce au serpent qui parla.

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Quand Dieu forma le premier des humains,
 Le plus beau don qui partit de ses mains
 Fut l'heureux don de vigueur immortelle
 Dont il doua notre Père rebelle.

Toujours armé pour l'amoureux combat,
 Il pouvait prendre un éternel ébat,
 Aucun dégoût n'altérait sa tendresse
 Et dans sa femme il trouvait sa maîtresse.
 Sans s'épuiser, il goûtait les plaisirs
 Et sa puissance égalait ses désirs ;
 Si de l'amour il suspendait la fête,
 En conquérant il quittait sa conquête
 Et se livrant au sommeil enchanteur,
 Jusqu'en ses bras témoignait son ardeur.
 L'œil attaché sur un si bel ouvrage,
 A son auteur Ève rendait hommage
 Et de sa main, pour convaincre ses yeux,
 Touchait souvent un bien si précieux.
 Quelqu'un dira (car toujours quelqu'un blâme) :
 « Eh quoi ! bon Dieu, toujours la même femme ! »
 Adam n'avait ni cousine, ni sœur,
 Du pain d'autrui ne goûtait la douceur ;
 Il jouissait d'un bonheur léthargique,
 Il était seul, ainsi l'homme critique,
 Tendres baisers, vains efforts, soin cruel,
 Il en rougit, il sent qu'il est mortel.
 Les yeux en pleurs, son épouse s'écrie :
 « De mon péché me voilà bien punie !
 Funeste fruit, que tu me coûtes cher !
 Un pareil sort ne doit point nous toucher,
 Ils avaient tort ; mais par quelle injustice
 Me punir, moi, qui n'étais point complice ?
 De leur disgrâce, héritier malheureux,
 Je ne puis rien et toutefois je veux,
 Pour mériter cette vertu première,
 De saint François embrasser la bannière ;
 Du Ciel pour nous il obtiendra ce don :
 Ceignons nos reins de son sacré cordon,
 Et pour nous rendre au paradis prospère,
 Des andouillards prenons le scapulaire ;
 Car du Seigneur les bienfaits désirés

Tombent sur ceux qui lui sont consacrés.
 Sa main, doublant la dose de ses grâces,
 Fleurit leur teint, épanouit leurs faces,
 Loge toujours dans leurs corps rebondis
 Joie et santé dont il comble ses fils,
 Et leur départ force toujours nouvelle,
 Pour diriger tout le peuple femelle.

LE GUÉRISSEUR DE JAUNISSE

Un égrillard de basse Normandie,
 Madré plaideur, mais friand de tendrons,
 Vit au Palais fillette en maladie :
 « A la guérir, dit-il, point ne perdrons,
 Ce mal toujours fut signe de sagesse. »
 (C'était celui qui pâlit la jeunesse)
 Ainsi raisonne, et sur ce l'accosta.
 L'Agnès d'abord abaissa la paupière
 Et même au front le rouge lui monta.
 Notre galant, pour entrer en matière,
 Sur ses attraits nasonna tendrement
 Quelque fadeur tournée en compliment ;
 De là, passant à sa pâleur extrême,
 Plaint la pucelle et, d'un ton plus discret,
 Lui dit avoir un merveilleux secret,
 Dont il promet que sa vertu suprême
 Doit sur son teint répandre un incarnat,
 Bien plus brillant que celui de la rose :
 « Que je voudrais, hélas ! qu'on m'en donnât,
 Quelque petite encor que fût la dose,
 Très bien saurais, dit-elle, assurément,
 Récompenser un aussi grand service. »
 Point ne faillit, la belle, à son serment :
 Car en usant de l'art du bas Normand,
 La jeune Agnès guérit de la jaunisse,
 Son médecin gagna la chaude-pisse.

LE PRÉDICATEUR EFFICACE

Tel qui, des Agnès séducteur,
 De l'amour leur ouvre la lice,
 Est, disait un certain docteur,
 De tous leurs péchés le complice :
 S'il advient que le pied leur glisse,
 Il en est damné comme auteur.
 Jeanne, dont Blaise est l'affronteur,
 A ce sermon s'écriait d'aise :
 « Fait bon ouïr prédicateur ;
 Ah ! que je vais bien damner Blaise ! »

L'AIMABLE INGÉNUE

La tendre Célimène, émue
 Par les discours d'un jeune amant,
 Qui flattait son tempérament,
 Venait enfin d'être vaincue.
 Du premier trouble revenue
 Et se ressouvenant d'abord
 Qu'elle s'était mal défendue,
 Qu'elle avait fait trop peu d'effort ;
 Elle lui dit, baissant la vue
 Et recouvrant sa gorge nue :
 « Ah ! mon Dieu, que vous êtes fort ! »

LE ROSSIGNOL, LA CHÈVRE ET LE BAUDET

Le rossignol, la chèvre et le baudet
 Paissaient auprès d'une noce champêtre ;
 Le rossignol ouit un coup d'archet :
 — De la musique ! oh ! oh ! dit-il, je veux en être.
 La chèvre aussi du baudet se dépêtra ;
 Voyant danser, chacun suivit son goût.
 — Pour moi, dit l'âne, en ce pré je veux paître,
 Vous m'avertirez si l'on f....

LE MORPION ET L'ÉLÉPHANT

L'insecte, ennemi du grand jour,
Qui sur le . . . d'une déesse
Osant même avoir son séjour,
Y mord et pullule sans cesse ;
Ce tyran des plus secrets lieux,
Qui dans moins d'une heure est grand-père,
Et sans le messager des dieux
Tourmenterait la vie entière ;
Ce petit bourreau triomphant
De sa qualité prolifique
Au gros et robuste éléphant
Insolemment faisait la nique.
— Quoi donc ! il faut un jour entier
Pour préparer ta jouissance,
Je suis amoureux sans quartier,
Sitôt fini je recommence.

— Vilain, dit l'éléphant, point de comparaison,
De l'amour apprends les mystères :
Esprit, goût, nouveauté, raison,
N'est que dans les préliminaires.

LE TRIOMPHE DU LACONISME

Chez un seigneur un moine fut,
Le diable apparut à sa vue.
« Choisis des trois, dit-il : ou tue,
Ou bois, ou fornique ; opte ». Il but.
En buvant, la dame lui plut ;
Le mari, qui faisait un somme,
S'éveille et voit le couple en rut,
Veut le tuer ; mais le saint homme
Prend un chenet, frappe et l'assomme ;
C'est où l'attendait Belzébut.

ÉPIGRAMME

Sur le même sujet.

A frère Luc, dans un castel oisif,
 Le diable dit d'un ton impératif :
 « Bois ou fornique, ou bien occis ton hôte,
 Si n'obéis, je t'étrangle sans faute.
 Or, par bonté, je n'en veux qu'un des trois. »
 Le moine alors de s'enivrer fit choix,
 Si qu'il advint qu'au fort de son ivresse,
 Le porte-froc vous baisa la maîtresse,
 Puis envoya l'époux chez ses aïeux ;
 Pour moi je donne au diable à faire mieux.

LE FLORENTIN FAVORISÉ

Un florentin faisait son Cupidon
 Et s'ébattait d'un suisse du Saint Père.
 Le barigel par sentence sévère,
 Le condamna d'aumôner un teston :
 « En lieu papal paye sans répartie,
 Lui dit Dandin, tu l'as bien mérité,
 Ton cas n'est pas d'honnête sodomie,
 Mais bien péché de bestialité. »

JUGEMENT SUR LE RÊVE ET LA RÉALITÉ

Bien sommeillant j'étais tranquille et coi,
 Lorsque Morphée artistement me grimpe
 Le long des cieux. Qui fut surpris ? C'est moi,
 Quand je me vis au milieu de l'Olympe.
 Déesses, dieux et tout le grand Sénat
 Des immortels tenait son consistoire ;
 En disputant sur un fait délicat
 De part et d'autre on voulait la victoire.

Or quel était le sujet contesté ?
C'est de savoir si le songe agréable
Peut l'emporter sur la réalité,
Et qui des deux est le plus désirable.
A l'étranger on fait toujours honneur ;
Aussi d'abord d'une voix unanime,
Je fus nommé pour être rapporteur,
Et dans ces mots à peu près je m'exprime :
« Grands dieux, je crois que remplir ses désirs,
Quand la tendresse est surtout affamée,
Est aux mortels le plus grand des plaisirs.
D'un tel objet si l'âme est enflammée,
L'épreuve en est dans les soins, les tourments,
Les grands périls, les peines infinies,
Et tous les maux que souffrent les amants,
Pour voir leurs flammes assouvies ;
Alors les biens pour les maux sont rendus,
La volupté dans son centre est placée ;
Alors les sens demeurent suspendus,
Et l'âme même en paraît éclipsee ;
Alors on voit ce qui fait un heureux ;
A ce bonheur tout notre être s'emploie,
Rien ne permet que l'on se croie honteux,
Et tout se paye en la même monnaie.
Oui, quand deux cœurs se trouvent rassemblés,
Quand l'amour vif souffle, allume et tisonne,
Tous les plaisirs mille fois redoublés,
Ne valent pas l'instant qui les couronne.
Divin moment, on ne saurait assez
Vous exalter. Eh ! qui peut le comprendre ?
Mais d'où vient donc être sitôt passé,
Ou trop longtemps vous faites-vous attendre ?
D'où vient qu'Amour, en donnant sa leçon,
Ne peut bannir en pleine jouissance,
Le légitime et chagrinant soupçon
De n'être aimé que par obéissance,
Par intérêt ou par tempérament ?

D'où vient qu'il faut passer toute sa vie
Dans le métier du plus parfait amant,
Sans être sûr du cœur de son amie ?
Enfin, pourquoi trop souvent n'ont été
De jouissance autres effets plus proches,
Que longs regrets, triste satiété,
Chagrins cuisants et douloureux reproches ?
Autre chose est le rêve officieux,
L'esprit voyage et parcourt tout le monde ;
Divins objets il vous présente aux yeux ;
Vous choisissez ou la brune ou la blonde.
A peine a-t-elle aperçu votre choix
Qu'elle y répond ; active et complaisante,
Elle obéit aux plus bizarres lois
Et vous paraît toujours gaie et contente.
Dans un palais superbement paré,
Est apprêtée une brillante fête.
La nymphe arrive et l'on est assuré
Tout aussitôt d'avoir un tête-à-tête.
Loin des rivaux, des maris, des jaloux,
Votre victime est sûrement gardée,
Et l'on n'a pas les restes d'un époux,
Dont la laideur empoisonne l'idée.
On ne craint point qu'un mécontentement
La rende ingrate, indiscreète, infidèle.
Vous êtes sûr du cœur de votre belle :
D'ailleurs, le rêve annonce la santé,
Il est le fils de la sage nature,
Et l'on en sort avec la sûreté
Qu'un repentir ne fuit point l'aventure.
Bref, cet instant si désiré, si vif,
Dont les amants font leur bonheur suprême,
Quand nous rêvons, n'est ni prompt ni tardif,
Et le plaisir est pour le moins le même.
Je conclus donc, le tout considéré,
Et je puis bien en rendre témoignage,
Qu'un songe heureux au réel comparé,

Doit, en justice, emporter l'avantage.
Mais, belle Iris, je me rétracterai,
Sur mon avis je passerai l'éponge
Dès le moment qu'avec vous je pourrai
Toute une nuit réaliser un songe.

LES DOIGTS BÉNIS

Après la messe, à travers un parloir,
Colette, un jour, entretenait Père Ange.
— Est-ce péché, dit-elle au Père noir,
De se gratter quand le nombril démange ?
— Oui, c'est péché, ne fût-ce qu'un moment :
Nos corps ne sont que boue et que souillures,
Et quel que soit le désir véhément,
Ne faut sur soi porter des mains impures.
Lors se levant et troussant ses habits :
— Grattez-moi donc, dit Colette au Père Ange,
Vous, Père en Dieu, dont les doigts sont bénis,
Et grattez fort, car bien fort me démange.

LA DONZELLE FRANCHE

En rendez-vous avec donzelle vive,
Pour consommer une affaire de cœur
Paul recherchait sa nature tardive.
Lise au filer l'accusait de tiédeur ;
Mais lui feignant un excès de roideur,
Pour gagner temps mettait de la salive,
Ce que voyant, la ribaude naïve
Lui dit : « Tu fais à tous deux trop d'honneur. »

L'AVEUGLE EN PRIÈRE

Un jour auprès d'un aveugle en prière
 Au coin d'un bois, Jean, du matin posté,
 Mit bas Alix, gentille chambrière,
 Et l'exploita sur le bord d'un fossé.
 L'aveugle écoute et, d'un ton plus baissé,
 Va, marmotant l'Ave de Notre-Dame.
 — Ah ! je me meurs, dit Alix, qui se pâme ;
 — Moi, reprit Jean, là je suis trépassé.
 L'aveugle dit : « Dieu veuille avoir votre âme,
 Et *Requiescat in pace.* »

LE BÈGUE

Un bègue voulant d'une dame
 Les bonnes grâces acquérir
 Et lui prouver l'ardente flamme
 Dont l'amour le faisait mourir
 Étant au bout de sa harangue,
 Ne pouvant remuer la langue,
 Il eut recours à son outil,
 Puis le montrant et des yeux et du geste :
 — Madame, excusez-moi, dit-il,
 Le porteur vous dira le reste.

L'IVROGNE

Un maître ivrogne dans la rue
 Contre une borne se heurta ;
 Dans l'instant sa colère émue
 A la vengeance le porta.
 Le voilà, d'estoc et de taille,
 A ferrailer contre le mur.
 — Ou bien il a sa cotemaille,

Disait-il, ou bien il est dur.
 En s'escrimant donc de plus belle,
 Et pan et pan il avançait,
 Lorsqu'il sortit une étincelle
 De la pierre qu'il agaçait :
 Sa valeur en fut constipée.
 — Oh ! oh ! ceci passe le jeu,
 Rengainons vite notre épée :
 Le vilain porte une arme à feu.

LA BULLE

Après avoir dit messe, un jour, certain curé
 Méditait sur un prône assez mal digéré.
 Un dégoûti de son village,
 Le voyant en cet équipage,
 En l'abordant, lui dit : — Bonjour, notre pasteur,
 Quoi donc, vous êtes bien rêveur !
 C'est sans doute quelque nouvelle
 Qui vous occupe la cervelle.
 Peut-on voir ce papier ? Est-ce quelque oremus ?
 — C'est la bulle *Unigenitus*
 Que je vais publier à qui voudra l'entendre,
 Répondit le pasteur. Ami, comme à m'attendre
 On se lasse peut-être, adieu, jusqu'au revoir,
 Il faut au moins prévoir
 Avant de se montrer en chaire,
 Sinon il vaut bien mieux se taire.
 — Bon, bon, dit l'égrillard. Eh ! vous n'y pensez pas,
 Vous voilà, par ma foi, dans un grand embarras ;
 J'ai chez moi d'un bon vin. Curé, venez-en boire :
 Le bon vin, le matin, rafraîchit la mémoire,
 Et j'ai de reste encor quelques vieux rogatons ;
 Empochez votre bulle, après nous la lirons ;
 Venez, nous trouverons au logis nappe mise.
 Le curé réfléchit, il quitte mine grise :

— Allons, dit-il, ne nous amusons pas.

Ils arrivent d'abord sans faire de fracas,
On s'attable, en deux coups on vide une bouteille,
Une autre arrive. Enfin tout se passe à merveille.
Mais que fit notre drôle? A ses fins il visait,
Il fixa le moment que le curé buvait,
Il tire adroitement la bulle de sa poche
Et lui glisse un couplet. Dans cet instant la cloche
Se fait entendre; on se lève, on s'en va :
Le curé peu certain de ce qu'il prêchera.

On l'attendait, il monte en chaire.

— Je viens vous annoncer une bien grande affaire,
Dont, sans doute, serez surpris.

Il fait un grand *In nomine Patris*.

— Frères, il s'est glissé depuis peu dans l'Église
Des abus plus cuisants que n'est le vent de bise ;
C'est l'ouvrage, dit-on, d'un troupeau de sorciers,
Oui, je les brûlerais moi-même volontiers.
Ils s'appellent, dit-on, messieurs de l'Oratoire,
Ce sont eux qui, voulant éterniser leur gloire,
Sont les seuls boute-feu de tant de remuements.

Ah! les vilaines gens!

Pour éviter leurs coups, leur rage, leur furie,
Disons cent fois par jour l'oraison à Marie.

Enfin, chers auditeurs,

Ce sont des séducteurs,

Qui, plein d'une mauvaise bile,

Ont renversé tout l'Évangile ;

Mais il leur en a cuit, car le Père Éternel
Les a tous foudroyés par un arrêt cruel,
Cet arrêt, mes enfants, c'est cette bulle sainte,
Que nous devons tous accepter sans crainte.

Par inspiration du pape, il est prescrit

D'en envoyer partout un manuscrit :

Le voici, mais silence. *En revenant de Pise*

J'ai pris ma robe grise.

Je vais tout expliquer. Pise est une maison

A quelques pas de Rome, où le pape, dit-on,
 Va, quand sa poitrine le presse,
 Prendre du lait d'ânesse :
 Admirez, mes enfants, sa douceur sa bonté,
 Il ne veut point tromper votre crédulité,
 Il daigne nous mander, pour ôter tout scrupule,
 Comment du divin greffe il a reçu la bulle.

Je rencontrai Nannon,

Et la jetai sur le gazon ;

Voyez qu'il aime peu la pompe du Saint Siège,
 Nanoni, cardinal, faisait tout son cortège.

Levai son cotillon,

C'est pour se mettre en oraison,
 Car ces deux saints prélats sont toujours en prières ;
 Après avoir fini cette sainte carrière,
 Sans doute, ils jouiront du prix de leurs travaux :
 Ah ! j'aperçois déjà ces deux heureux rivaux
 Savourer à longs traits cette douce allégresse,
 Dont Dieu récompensa la sainte pécheresse.
 Grand Dieu ! mais achevons... *il mit la main sur son ...*
 Qu'on m'ôte ce papier ; c'est bien avec raison
 Que l'on m'a dit cent fois à diverses reprises
 Que la bulle partout fourmille de sottises.

LA LINOTTE DE MISSISSIPI

Certain Gascon, docteur subtil,
 Dans la Sorbonne de Cythère,
 Raisonnant pourtant de droit fil,
 Ce qui, chez les savants, n'est pas fort ordinaire,
 Après avoir longtemps argumenté
 Et convaincu mainte beauté
 Que la doctrine était fort saine,
 Chez l'hymen, à son tour, de sa capacité
 Voulut donner preuve certaine.
 Pour la femme, il choisit une Agnès de quinze ans,
 Bien dressée à fuir les galants.

Notre Agnès se nommait Thérèse,
Et notre docteur Alcidas.

Thérèse était fort simple et même hors du cas
Dont nature, en naissant, instruit la plus niaise.

Voilà ce qu'il faut aux docteurs.

Ils aiment à combattre et dompter l'ignorance,
Charmés quand, par leurs soins et d'assidus labeurs,
Ils ont dans quelque belle inculqué la science.

Ils n'y plaignent pas la façon,

Mais plus ils montrent d'art, moins on en fait paraître,

Ils vous savent donner leçon

A qui pourrait être leur maître.

Ainsi ne rencontra notre docteur gascon

Dans l'aimable et simple Thérèse.

Il goûta le plaisir de voir à ce tendron

Soutenir sa première thèse.

L'écolière, bientôt ardente à disputer,

Mieux que son maître sut pousser le syllogisme ;

Sur les bancs de Paphos faut-il argumenter ?

Le sexe nous terrasse en ce doux ergotisme.

Thérèse, cependant, plus simple que jamais,

Confondant son docteur sans dire une parole,

Après mille arguments, par elle fort bien faits,

Ne savait pas encor les termes de l'école.

Une nuit l'innocente, embrassant son époux,

Qu'une Agnès s'enhardit en cet instant si doux :

— Mon cher, apprends-moi, lui dit-elle,

Comme l'on nomme... là... ce que je tiens... Ma foi

Il n'est pas trop besoin d'expliquer mieux, je crois,

Où touchait la main de la belle.

— Oh ! oh ! répond-il en riant,

C'est un oiseau rare et friand,

Une incomparable linotte.

Cela vient de Mississipi,

J'en ai seul, dans ce pays-ci.

— Conservons-le donc bien, lui répondit Thérèse.

Le conseil était bon, le mari le goûta.

Au bout d'un mois d'hymen on est souvent bien aise
D'avoir à voyager ; Alcidas se hâta
D'apprêter sa valise ; il survint une affaire
Dans un bourg éloigné, course très nécessaire,

Ainsi du moins le protesta

Le Gascon, qui n'avait gasconné jusque-là.

Mais, hélas ! ô faiblesse humaine,

Le jeune comme le vieillard

Triche au jeu de l'amour ; il faut, dans son domaine,

Devenir Gascon tôt ou tard.

Alcidas nous le prouve : — Adieu, dit-il, ma bonne,

En reprenant enfin le ton de la Garonne,

Je reviendrai bientôt. — Eh quoi ! vous me quittez ?

Interrompit Thérèse. Alcidas, vous partez ?

Ah ! du moins, laissez-moi votre chère linotte.

Alcidas, enchanté

De sa naïveté,

Regarde en se louant la belle qui sanglote,

Et croit son front en sûreté.

— Thérèse, allez, dit-il, que rien ne vous alarme.

Je vous le laisserai, cet oiseau qui vous charme,

Et dans mon cabinet je m'en vais le serrer.

Il la quitte à ces mots. La voisine, empressée

De tout amant à s'ingérer,

Pour consoler la pauvre délaissée,

La mène à sa maison et puis jusqu'à la nuit,

L'entretient gravement d'une mode nouvelle :

L'époux de la voisine, après, la reconduit.

Thérèse, en arrivant chez elle,

Au cabinet vole d'abord ;

Le bon voisin la suit et porte la chandelle.

— Que cherchez-vous ? dit-il, et quel est ce transport ?

Sans l'écouter, la pauvrette s'écrie :

— Quoi ! je vous ai perdue, ah ! linotte chérie,

Linotte unique, hélas ! Mais fouillons tout ici,

Dans quelque coin peut-être elle est cachée.

Thérèse va et vient et, par le mouvement,

Sa gorgerette détachée
 Livre aux yeux du voisin un sein ferme et charmant.
 De là, sur un placet perchée,
 La jupe, en descendant, s'accroche et laisse voir
 Une jambe fine et bien faite ;
 Le voisin de lorgner et de conter fleurette,
 Le compère n'était trop long à s'émouvoir
 Quand il trouvait gentille bachelette.
 Thérèse, après cent tours, sous la table chercha,
 Et fit, en se baissant, tomber sa gorgerette.
 Le lorgneur de plus près s'approcha,
 Et, commençant un badinage
 Que dans le chagrin même un tendron ne hait pas,
 Par hasard fit un faux pas
 Qui, tournant à son avantage,
 De la linotte ouvrit la cage :
 Il était, en linotte, aussi bien qu'Alcidas.
 Thérèse l'aperçoit et, tout à coup, la belle
 Se jette, en faisant un grand cri,
 Sur l'oiseau de Mississipi.
 — Ah ! je te reconnais, ah ! je te tiens, dit-elle,
 Je ne te perdrai plus. Quel plaisir ! quel bonheur !
 C'est là l'oiseau de mon époux, ma linotte fidèle.
 Le voisin complaisant la laissa dans l'erreur.

ORIGINE DU PROVERBE

DE LA « CHAPE A L'ÉVÊQUE »

Au temps où l'Église au berceau
 Révélant de la foi l'inviolable sceau,
 Des saintes vérités sage dépositaire,
 Du culte de son Dieu s'occupait tout entière ;
 Elle avait aussi des pasteurs
 De qui la charité discrète et salutaire
 Des fragiles brebis lui cachait les erreurs.

En procession solennelle
 Advint qu'un jour, conduisant son troupeau,
 Un saint prélat, sous le pont d'un ruisseau,
 Aperçut gars et fraîche jovencelle
 Qui lors faisaient l'office de Vénus ;
 Pas ne voulut troubler leur orémus :
 C'eût été faire un honteux étalage
 Du scandaleux libertinage
 Aux yeux de sa troupe fidèle.
 Voyez ici l'effet d'un charitable zèle :
 Le secourable chef, du chemin écarté,
 Sa chape détache et déploie,
 En couvre nos jeunes amants,
 Saintement les rassure, et de qui là-dedans,
 Dit-il, elle sera la proie.
 Après les amoureux débats,
 Sur ces mots captieux s'ourdirent altercats.
 — La chape, dit le gars, de droit m'est dévolue ;
 Je la donne à qui là-dedans,
 A dit le ministre à l'instant.
 — Par la loi de nature elle m'est aussi due,
 Répartit la donzelle. Ah ! ne l'avais-je pas,
 Lorsque vers nous il a conduit ses pas ?
 Cela ne doit passer pour fait imaginaire ;
 En plus d'un tribunal on vit passer l'affaire :
 Les plus éclairés magistrats
 N'osèrent prononcer sentence sur ce cas.
 En proverbe on tourna cette cause épineuse,
 Que même Salomon aurait trouvé douteuse.

ÉPIGRAMME

— Vous plaît-il souper, Isabelle,
 Ou faire l'amoureux déduit ?
 — Tout ce qu'il vous plaira, dit-elle,
 Mais notre souper n'est pas cuit.

LES PELOTONS

En fait d'amour je déteste ces nymphes
 Qui de Lampsaque ont battu les jardins,
 Et du public narguant les paranymphe
 S'offrent, sans honte, aux plus vils citadins.
 Laissons tel gibier à nos carmes ;
 Pareils ébats n'ont point pour moi de charmes.
 Mais parlez-moi de conquérir
 Un jeune objet qui voit courir
 De ses soleils la treizième carrière ;
 Qui, dans une innocence entière,
 Du beau carmin de la pudeur
 Voit nuancer son front novice,
 Qui déjà propre à l'amoureux service,
 Sans trop savoir pourquoi sent palpiter son cœur :
 Qui de l'amour bégaye encor le catéchisme,
 Et qui n'a point encor fait schisme
 Avec l'enfantine candeur.
 Telle était la jeune Olympie,
 Quand l'entreprenant Alidor
 Enfila ce beau corridor,
 Qui mène à la cellule où la Volupté dort
 Sur un tas de roses tapie.
 Rien ne se voit de plus charmant
 Qu'était notre simple pucelle,
 Elle eût, je crois bien, effacé
 Qui des murs d'Illion causa l'embrasement :
 Elle ignorait jusqu'au doux nom d'amant
 Et ne bougeait d'auprès de sa maman,
 Qui l'avait toujours sous son aile.
 Alidor, qui brûlait pour elle,
 Ne savait comment à la belle
 Il découvrirait son tourment ;
 Quand d'Olympie un cousin nommé Josse
 Vint la prier d'assister à la noce :
 La mère y consentit assez facilement

(C'était au sein de sa famille
Qu'elle la confiait). — Mais, dit-elle à sa fille,
Prends bien garde, surtout, de perdre ton honneur.

— Oh ! maman, n'ayez point de peur ;
Je le garderai bien, répliqua l'innocente,
Et vos souhaits ne seront pas déçus.

Par quoi, de peur qu'il ne s'évente,
La belle avait toujours la main dessus.
Mais Alidor, qui sait que l'Amour brusque
Quand il n'a pas le temps de tirer en longueur,
Sans autre avant-propos, se glissant près du busque,
Veut écarter cette main qui l'offusque.

— Laissez mes doigts, dit-elle au suborneur ;

Las ! Voyez-vous, si par malheur

Je laissais tomber mon honneur !

— Ne craignez rien, je m'en vais vous le coudre,
Et de façon qu'il n'échappera point,
Riposte le galant, ne suis neuf en ce point.

Il ne fut pas longtemps à la résoudre,
A voir de son honneur coudre l'étroit pourpoint.
Il le cousit à quadruple couture,

Et si bien que la créature

Au jeu prit goût. — Faites encore un point,

Dit quelque temps après la fille,

A l'ami qui sentait émousser son aiguille.

— Je le voudrais, répliqua-t-il,

Mais, las ! j'ai tant cousu que je n'ai plus de fil.

— Et qu'avez-vous donc fait, dit la belle aussitôt,
De ces deux pelotons que vous aviez tantôt ?

LES BONNETS

Aux pieds d'un confesseur, un ribaud pénitent
Développait sa conscience.

— Père, lui disait-il, je viens bien repentant
Vous faire l'humble confidence

Que la chair fut toujours mon péché dominant.

— Tant pis, dit le Pater; mais enfin, mon enfant,
 Le temps, grâce à la Providence,
 Met fin à la concupiscence.

Voyons à quel excès vous vous êtes porté,
 Par le dérèglement trop longtemps emporté.
 N'êtes-vous pas contrit? — Si je le suis! mon père,
 Ah! je ne puis assez gémir de ma misère!
 — Allons, tels sentiments montrent un vrai retour.

Parlez donc : dites-moi vos fautes sans détour,
 Et n'oubliez, surtout, aucune circonstance;
 La façon de pécher décide de l'offense.

Continuez. — Hélas! mon père, une beauté
 Que le hasard m'offrit, et dont je fus tenté,
 Me fit perdre en un jour toute mon innocence,
 Je l'aimai, je la vis avec toute licence,
 Et l'amour dans ses bras, au fond d'un cabinet...

— Je vous entends; son nom? — On l'appelle Bonnet.

— Bonnet! je la connais; comment donc, adultère!

Ah! mon fils, redoutez la céleste colère!

Mais voyons, que devint ce commerce odieux?

— Mon père, il fut suivi d'un plus délicieux :

Une jeune Bonnet, tendre, vive, gentille...

— Oh! oh! voici bien pis : Quoi! la mère et la fille?

— Cette jeune beauté, source de mes plaisirs,
 Devint bientôt pour moi l'objet de mes désirs.

— Ah! quel désordre affreux! l'inceste! l'adultère!

— Mon père, suspendez votre juste colère :

Je ne viens point ici vous prôner mes vertus,

Et tout ce que j'ai dit n'est encor que bibus.

Apprenez que Bonnet, chef de cette famille,
 Succéda, dans mon lit, à sa femme, à sa fille,

Et que son fils, enfin, y prit place à son tour;

Que j'eus pour ce dernier le plus ardent amour.

— Méchant, n'achève pas, dit le prêtre en furie,

Je ne veux plus entendre une telle infamie;

Et puisque tout Bonnet doit être ta catin,

Tiens, bourreau, prends le mien et remplis ton destin.

L'ORIGINE DES PUCES

Les dieux en belle humeur, sur l'Olympe assemblés,
Résolurent un jour de tenir longue table.

Par les soins de Comus, les mets en sont réglés,

Et d'un vin délectable

Les buffets sont meublés.

Déjà dans la coupe profonde,

Du souverain des dieux,

Ganymède à la tête blonde

A versé douze fois le jus délicieux

Et déjà douze fois Hébé faisant la ronde

A fait passer chez tous les dieux

La joie et les plaisirs qui brillent dans ses yeux.

Le soin des affaires du monde

Ne trouble point ces instants précieux.

Les jeux et les amours admis seuls en ces lieux

Y répandaient un aimable délire

Et Jupin, déposant toute sa majesté,

N'y laissait connaître d'empire

Que celui de la liberté.

Vénus agace Mars, et ce dieu qui soupire,

Heureux d'en recevoir un sourire gracieux,

Quitte, en la regardant, cet air audacieux

Que l'ardeur des combats inspire.

Phœbus éclatant, radieux,

Charme les conviés par le son de sa lyre.

Momus, par des propos joyeux,

Prend le soin de les faire rire

Et les amuse encore mieux.

Tout allait donc à merveille

Dans le céleste séjour ;

Jamais l'aurore vermeille

N'annonça de plus beau jour :

A danser même on s'apprête,

Terpsichore est du festin ;

Mais cette brillante fête,
Eut bientôt autre destin.

Déjà depuis longtemps retiré de la table,
Morphée en long habit, les yeux gros et baissés,
Couché sur des carreaux mollement entassés,
D'un trop bruyant plaisir se jugeant peu capable,
Trouvait plus convenable
De faire en paix digestion.

Pendant, tout à coup il fit réflexion
Qu'en ces moments de commune allégresse,

Où tout bon convive s'empresse
De payer son écot chacun de son talent,
Ce serait chose indécente
A lui de n'en pas faire autant.
Il s'avance alors d'un pas lent
Et d'une voix encor plus lente :

« Je veux, dit-il aux dieux!... » puis il bâilla trois fois,

« Je veux vous régaler. Vous qui suivez mes lois,
Songes légers, accourez à ma voix,
Hâtez-vous, et que l'on présente
A leurs divinités

Cette douce liqueur, source de voluptés,

Cette potion séduisante,

Que vos fidèles mains m'apprêtent chaque jour. »

Les Songes à l'instant apportent tour à tour

Aux déités la coupe enchanteresse,

Et sur la foi de sa promesse

Chacun en hâte l'avala.

— Ah! s'écria Jupin, fi donc! qu'ai-je bu là?

— Ce sont pavots bénins, dit Morphée; et sur l'heure

Il s'endormit profondément.

Jupiter en courroux voulut, mais vainement,

Punir cet attentat, car lui-même demeure

La bouche ouverte et sans façon

S'endort à côté de Junon.

Atteint d'une semblable ivresse,

Chaque dieu près de sa déesse

Ronflait à tout faire trembler ;
Seulement la troupe légère
Qui suit la reine de Cythère
Et qui de rire et danser
Fait sa plus importante affaire,
S'écriait à la trahison,
Disant qu'au lieu d'un somnifère,
On leur devait un violon.
Mais le narcotique poison,
Agit bientôt sur eux, ainsi que sur leur mère.
Tout dormait donc dans la céleste cour,
Excepté cependant l'Amour.
Endormir cet enfant est chose malaisée.
L'aventure était drôle, aussi le dieu moqueur
En rit d'abord de tout son cœur ;
Puis il survint dans sa pensée
Certain mouvement de dépit ;
Cet assoupissement lui fait honte, il rougit.
— Quoi, dit-il au sombre Morphée,
On vous élève donc en ces lieux un trophée !
Et vous triompez seul au mépris de mes droits !
Mais que vont devenir et mon culte et mes lois,
Si les dieux aux mortels donnent un tel exemple ?
On ne connaîtra plus ma voix.
Chacun va désertier mon temple,
Et dédaignant les myrtes de Paphos
Ne se couronnera que de tristes pavots.
Non, ce honteux sommeil m'offense,
Et déjà le scandale a duré trop longtemps.
Vengeons-nous, hâtons-nous ; mais de cette vengeance,
Retirons un nouvel encens :
Qu'un prodige nouveau signale ma puissance.
Il dit, et de son carquois
Tire un de ses traits redoutables,
Et le trait à l'instant s'animant à sa voix,
Se change en un essaim d'insectes innombrables,
De tous gens endormis hôtes impitoyables,

Qui, suivant sa commission,
 Prit à l'instant possession
 Des saints habitants de l'Olympe ;
 Tant et si bien se remuant
 Qu'il n'est pourpoint si clos, qu'il n'est jupe, ni guimpe,
 Où le peuple sautillant,
 Frétillant,
 Sautant,
 Volant,
 Rampant,
 Grimpant,
 N'introduise à la fin son aiguillon piquant.
 C'est en vain que pour s'en défendre,
 On les voit en dormant s'agiter ou s'étendre,
 Inutile mouvement.
 Sous la puissante main qui régit l'Empirée
 Ou sous les doigts mignons de Cythérée,
 L'imperceptible engeance échappe également
 Et se dérobe impunément.
 Tant dura cependant ce plaisant exercice
 Et tant l'Amour eut de malice
 Qu'insensiblement
 Le vêtement
 Souffrit un grand dérangement :
 De façon que les plus huppées
 Des déesses étaient équipées
 A peu près comme était Cypris
 Quand elle obtint la pomme de Pâris.
 Que de beautés ! Qui pourrait les décrire ?
 Amour alors commença de sourire,
 Que chaque déité de sexe différent,
 Sommeillant face à face et toujours s'agitant,
 S'avoisinèrent tellement
 Qu'on ne le pouvait davantage,
 Et que du dieu des jardins
 Le sceptre audacieux, l'arc-boutant du ménage,
 Éveillé par ce voisinage,

Se présentait partout en pompeux étalage.
« Bon, dit l'enfant rusé, qui visait à ses fins,
Le cas est opportun, couronnons notre ouvrage :
 Et vous, pour ma gloire formés,
 Petits insectes affamés,
Pincez, piquez, mordez, redoublez, faites rage ;
 Que par vous tout me rende hommage. »
A ces mots de l'Amour, le peuple sautillant
S'acharne de nouveau sur les troupes divines
 Et, de ses dagues assassines,
 Aiguillonne si vertement
Que chacune à la fois fit un bond en avant ;
Et ce bond opéra si favorablement
Que tout à coup un cri se fit entendre ;
Non de ces cris affreux que produit la terreur,
Mais de ces cris charmants qu'une bergère tendre
 Fait dans les bras de son vainqueur ;
 Et Cupidon, comblé de gloire,
 Y répond en chantant victoire.
Le rapide trajet des langueurs du sommeil
 Au transport d'un si doux réveil
Des dieux, pour un moment, laisse l'âme confuse.
 L'esprit, encor tout étonné,
 A ce prodige se refuse,
 Chacun d'illusion s'accuse ;
 Mais, par le plaisir entraîné,
 Bientôt le cœur se désabuse.
 Mille soupirs pleins de douceur
Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bonheur ;
Et, loin de s'offenser d'une pareille ruse,
 Ils s'y livrent avec ardeur.
Pourtant dame Junon, déité rancunière,
Reprochant à Jupin quelque infidélité,
 Pour le punir de cette iniquité,
 S'avisa de faire la fière
Et prétendit soustraire au devoir conjugal
 Sa majestueuse personne :

Mais l'Amour, cette fois, autrement en ordonne.
 Un essaim réservé, partant à son signal,
 Fait cesser à l'instant le divorce fatal
 Et si vivement aiguillonne
 Que tout grand dieu qu'était le seigneur Jupiter
 Il pensa se déconcerter.
 Ainsi, comme un guerrier habile
 Qui combat dans les champs de Mars,
 Portant par tous les rangs de vigilants regards,
 Abandonne ou retient, suivant qu'il est utile,
 Une troupe à sa voix docile ;
 Ainsi l'Amour, d'un pas léger,
 Parcourant toute l'assemblée,
 Faisait à propos voltiger
 Divers détachements de sa milice ailée.
 D'autres fois, il les rappelait
 Et, suivant qu'il reconnaissait
 Qu'on avait plus ou moins besoin de l'artifice,
 Il pressait ou ralentissait
 L'instant du sacrifice.
 Mais le seul plaisir des dieux
 Ne suffit pas longtemps au fils de Cythérée ;
 Lui-même il veut jouir de ses dons précieux.
 Déjà Psyché dans ses bras s'est livrée :
 Un extase délicieux
 Au sein des voluptés tient leur âme plongée
 Et, du haut d'une nue en théâtre érigée,
 Il donne des leçons à tous les autres dieux.
 Quel spectacle charmant ! tout pâme, tout soupire,
 De l'Amour tout ressent l'empire ;
 Ici la tendre Issé, des honneurs immortels
 Dédaignant la pompe éclatante,
 Ne cherche dans Phébus qu'un plaisir qui l'enchanté.
 Là, Bacchus, oubliant son thyrsé et ses autels,
 Venge Ariane de Thésée.
 Plus loin, sous un berceau, séjour des voluptés,
 Flore accorde à Zéphire une victoire aisée.

Quelle foule de déités
 Fournissent à l'envi la carrière amoureuse !
 Quel tableau ! quelle main heureuse
 En retracera les beautés ?
 Que vois-je ? Dieux ! Hébé, qu'à force de tendresse
 Hercule étouffe dans ses bras !
 Arrêtez, fier Alcide ! hélas !
 Respectez sa tendre jeunesse
 Et de ses membres délicats
 Craignez d'offenser la faiblesse.
 Mais je m'alarme en vain, car la jeune déesse
 Fait signe en souriant qu'elle n'en mourra pas.
 Quelle figure basanée
 Vient troubler de Vénus les doux embrassements ?
 Vulcain, que tu prends mal ton temps
 Pour réclamer les droits de l'hyménée !
 Mars le voit et bientôt, punissant le fâcheux
 De sa jalouse fantaisie,
 Le renvoie à Lemnos plus cocu, plus boiteux
 Qu'il n'avait été de sa vie.
 Cependant, occupés de leurs tendres emplois,
 Les dieux s'oubliaient de manière
 Que déjà le soleil avait manqué trois fois
 D'aller répandre sa lumière.
 Faibles mortels, de vos plaisirs
 Que la carrière est resserrée !
 Si, dans le cours d'une soirée,
 Quelqu'un six ou sept fois a rempli ses désirs,
 Bientôt se réduisant à d'impuissants soupirs,
 Dans ses bras éternés il glace sa maîtresse ;
 Tandis qu'on voit les Immortels,
 Pendant trois jours, sacrifier sans cesse
 Au dieu de la tendresse
 Sans descendre de ses autels.
 Oui, par trois fois, l'Aurore matinale,
 Quittant le vieux Titon pour la jeune Céphale,
 Annonça vainement aux mortels empressés

L'approche du flambeau du monde ;
 Trois fois, dans une nuit profonde,
 Ils rentrent confus et glacés.
 Minerve, enfin, Minerve la prudente,
 Que son grave maintien avait fait respecter,
 Seulette dans un coin, réduite à se gratter,
 Ne trouvait pas la scène aussi plaisante.
 Soit modestie, ou bien dépit,
 Elle n'avait encore osé lever la vue.
 Ce rôle lui déplut, et bientôt on la vit,
 Dépouillant toute retenue,
 S'écrier au scandale et courir en tous lieux
 Prêcher la continence aux dieux.
 Mais c'est vainement qu'elle crie,
 Ils étaient sourds alors et firent peu de cas
 De toute sa pédanterie.
 Son zèle cependant ne se rebuta pas :
 Elle ose s'adresser à Jupiter lui-même
 Et son éloquence suprême
 Lui fournit un très beau sermon :
 Très beau, mais si peu de saison
 Que nos divins époux se mirent en furie
 Et, franchement, ils avaient bien raison ;
 Car vous noterez, je vous prie,
 Qu'ils touchaient au moment d'une libation
 Dont ce grave propos causa suppression.
 Bien est vrai que c'était la deux ou trois centième ;
 Mais l'épouse de Jupiter,
 Trouvant ignoble de compter,
 S'embarrassait peu du quantième
 Et, pour ne se rien reprocher,
 Sur nouveaux frais voulait tout répéter.
 L'expédient était admirable :
 Il prouvait le grand feu de la dame Junon ;
 Proposé de la part d'un aimable tendron,
 Peut-être que Jupin l'eût trouvé praticable ;
 Mais d'en user tout conjugalement

Lui paraissait moins agréable.
Il balança ; Minerve, habilement,
Saisit un instant favorable,
Avec les traits les plus touchants
Elle peint de nouveau le trouble épouvantable
Qui règne dans les éléments :
Tout est confondu, tout murmure,
Tout va périr dans la nature,
Si quelque temps encor les dieux, sourds à sa voix,
Abandonnent tous leurs emplois.
Enfin, si doctement sa cause fut plaidée
Que Junon eut beau grimacer,
Sa requête fut accordée
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer
L'arrêt qui de l'amour suspendait le mystère.
Or ce n'était pas peu d'affaire :
A mesure qu'aux dieux cet ordre était dicté,
Ils cédaient un moment à son autorité ;
Mais si fervent était leur zèle
Pour ce jeu qu'elle dédaignait
Qu'ils y revenaient de plus belle
Aussitôt qu'elle s'éloignait.
Comme dans un verger, asile de Pomone,
Fuit une troupe d'écoliers,
Lorsque le régent en personne
Veut défendre ses espaliers,
Tout disparaît d'abord ; mais l'engeance rusée,
Sous les arbres trouvant une retraite aisée,
Loin de ses yeux le pille impunément ;
Et tandis que l'un d'eux, poursuivi chaudement,
Exerce du pédant les jambes et la bile,
Vingt autres d'une main habile,
Mettant à profit le moment,
Au lieu d'un cent de fruits en enlèvent un mille.
Tels on voit, à l'aspect de la belle Pallas,
Fuir les couples divins : l'Amour guide leurs pas ;
A son culte charmant, plus que jamais fidèles,

Les lieux les plus cachés recèlent leurs soupirs,
 Et cent ruses, toutes nouvelles,
 Trompent Minerve au gré de leurs désirs.
 Moins on leur laisse de loisirs,
 Plus on irrite leur tendresse ;
 Car donnant à chaque caresse
 Un nouveau degré de vitesse,
 Ils en accroissent leurs plaisirs.
 Cependant de ce badinage,
 Jupiter à la fin tout de bon se lassait,
 Et de ce doux ébat Junon perdant l'usage
 Du bonheur d'autrui s'offensait :
 Tel est le propre de l'envie.
 « Mon époux disait-elle, autrefois respecté,
 Se faisait obéir avec facilité ;
 Sa loi suprême était suivie,
 Mais hélas ! cette autorité,
 Au caprice des dieux maintenant asservie,
 Va nous être à jamais ravie. »
 Bientôt de tels propos du monarque jaloux
 Enflamment le courroux.
 Il fronce le cil redoutable
 Qui fait trembler le firmament,
 Et d'un ton de voix formidable
 Commande à tous les dieux de paraître à l'instant.
 Quel jugement subit ! Amour, de ta victoire
 Ce moment termine la gloire,
 Tous tes traits émoussés restent à cette voix
 Au fond de ton carquois ;
 Et déshonorant tes mystères,
 Priape épouvanté laisse tomber soudain
 Le sceptre qui faisait naguère
 L'ornement de sa main.
 Autrefois tout de feu, maintenant tout de glace,
 Nos galants consternés viennent donc humblement
 Reprendre leur ancienne place
 Autour du dieu qui les menace

Et qui les gronde vivement.
Mais la gent âpre à la curée,
Que ce malin dieu Cupidon
Pour ses plaisirs avait créée
De sang divin plus altérée,
Mieux que jamais jouait de l'aiguillon.
Or ce jeu, qui tantôt était si profitable,
Est maintenant insupportable.
L'agitation qu'il produit,
Seulement à gratter conduit,
Et tombant tout en pure perte,
Par les dieux plus longtemps ne peut être soufferte.
Mais tels sont du Destin les secrets redoutés
Que ce qu'a fait un dieu, nul ne peut le défaire.
Comment donc se soustraire
Aux importunités
De ce peuple affamé que l'Amour fit éclore?
« Il en est un moyen encore,
Dit le monarque des cieux,
Et je l'approuve d'autant mieux
Qu'il s'accorde avec ma justice.
Du genre humain la suprême malice
Depuis longtemps a lassé mes bontés,
Ajoutons un nouveau supplice
Aux tourments qu'il a mérités;
Et si le sort défend que l'insecte périsse,
Que sur la terre au moins, aux mortels affecté,
Soudainement il soit précipité. »
Il dit; on applaudit. L'engeance conjurée,
Pénétrant la voûte éthérée,
Est bientôt le jouet des vents,
Qui, la détachant de la nue,
La font tomber comme grêle menue
Sur la terre et ses habitants.
Là, depuis ce temps confinée,
Elle est seulement destinée
A nous tourmenter nuit et jour;

Ou si parfois encore utile au dieu d'amour,
 De deux tendres amants elle anime le zèle,
 Combien en ressent-on *gratis*
 La morsure cruelle ?
 Puissiez-vous, insectes maudits,
 Exercer loin de moi votre aiguillon caustique !
 Fuyez donc, car, grâce à Cypris,
 Je n'ai besoin que la puce me pique
 Quand je suis près de mon Iris.

LE POUPON DE CINQ MOIS

Jadis était dans un certain village
 Un bon curé, frais, jeune, au rouge teint,
 Aux cheveux bruns, renforcé de corsage,
 Et nullement de bois à faire un saint ;
 Dans sa maison, pour garder son ménage,
 Nièce jeunette avec lui demeurait.
 Entre curés semblable parentage
 Est fort suspect ; simple qui s'y fierait ;
 Mais trop sévère et trop rude serait
 Qui pareil cas ne leur pardonnerait :
 Les bonnes gens sont sans soins, sans affaire,
 Et s'ils n'avaient cette occupation,
 Pas ne comprends comment ils pourraient faire
 Pour résister à la tentation.
 Celui-ci donc, pour éviter le vice,
 Enfant de l'aise et de l'oisiveté,
 Tant s'occupa par maint doux exercice,
 Tant opéra, que la jeune beauté,
 J'entends Agar, la nièce prétendue,
 Vit chaque jour son corset s'étrécir ;
 Ventre d'enfler et tétins de grossir :
 Puis maux de cœur, puis envie éperdue
 De se gorger de ceci, de cela ;
 Si bien qu'enfin de crainté, de surprise,

Le bon pasteur résolu et parla
De marier Agar, et sans remise.
Un laboureur très riche et peu matois,
Proche voisin du sacré presbytère,
Avait un fils aussi fort que son père ;
C'est de ce fils que le curé fit choix.
Sans perdre temps on propose l'affaire :
Offres sont faits, offres sont acceptés ;
De part et d'autre articles arrêtés,
Si bien qu'Agar au manant fut donnée,
Avec argent, avec maintes beautés,
Et de tout point bien conditionnée.
La belle nuit que le drôle passa !
Grand'peine il eut à défricher la terre,
Car dame Agar si bien se trémoussa,
Si bien gémit, cria, le repoussa,
Que maître Jean, novice en cette guerre,
Crut le premier avoir cueilli la fleur
Dont rarement l'Hymen orne sa tête,
Et que l'Amour, diligent moissonneur,
Communément cueille avant cette fête.
Cinq mois, enfin, l'un sur l'autre entassés,
Depuis ce jour à peine étaient passés
Que dame Agar heureusement accouche
Et voit, d'un fils, le Ciel bénir sa couche.
Cinq mois n'étaient un terme suffisant ;
Aussi crut-on que cet enfant dût n'être
Qu'un avorton, mort même avant de naître :
Mais il vécut. Là-dessus, maint plaisant
De badiner Jean par maint trait cuisant.
Jean, tout confus et outré de colère,
Court au curé : « Monsieur, sans vous déplaire,
Je suis de tous, dit-il, ici berné,
Et veux vous rendre avec le nouveau-né
Agar ma femme et votre habile nièce :
Le magister dit que de ce garçon
Onc ne fournis étoffe ni façon :

Que si chacun en reprenait sa pièce,
 Rien, hors le nom, n'y pourrais requérir ;
 Or, comme c'est au père à le nourrir,
 J'ai résolu, monsieur, de vous le rendre,
 Et mère et fils demain pourrez reprendre. »
 « Pauvre innocent ! répliqua le pasteur,
 Écoutes-tu ce discours imposteur !
 Mais sais-tu bien qu'à peine en ce village
 Douze habitants pourraient être comptés
 Qui dans le ventre aient été portés
 Plus de cinq mois ? Et toi-même, je gage,
 A qui le Ciel corps si grand a donné,
 N'as plus longtemps au ventre séjourné :
 J'en jurerais, ce n'est pas chose vaine.
 Pour t'en donner une preuve certaine,
 Laisse-moi voir ton... là... tu m'entends bien...
 Oui, c'est cela, montre-le-moi sans honte :
 Tout justement ; tu n'es, voilà mon compte,
 Que de cinq mois. » Alors tirant le sien,
 « En veux-tu voir, reprit le bon apôtre,
 Un de neuf mois, tu le verras tout autre,
 Regarde ici. » Jean, à ce noble aspect,
 Tout interdit et saisi de respect,
 Tant fut surpris de la mesure énorme
 De ce qu'alors le pasteur étala,
 Que ne pouvant résoudre, en ce point-là,
 Un argument fait en si bonne forme,
 Il s'y rendit et content s'en alla.

L'AVOCAT DISTRAIT

Un orateur plus distrait que Ménélaque,
 Sans haut de chausse était venu plaider
 Contre un mari qui ne pouvait b...
 Non plus qu'un mort, au fond d'un catafalque :
 En s'escrimant, l'avocat se troussait ;

Si qu'on voyait son docteur qui poussait,
Ad mulierem, un argument en règle
Et fièrement levait sa tête d'aigle.
Son concurrent le voyant en arrêt,
De tout son haut, cria : « Maître Forêt,
Babillez moins et cachez votre chose,
Vous l'avez là dans un bel appareil. »
L'autre répond : « Nous perdrons notre cause
Si ta partie en produit un pareil. »

LE CHAPELIER

En Avignon était un chapelier
Des mieux tournés et plus beau cavalier
Qu'on ne peint le dieu de la guerre.
En le voyant, femme ne tardait guère
A le prendre en si beau lien.
Une comtesse en devint amoureuse,
Elle souhaita d'être heureuse,
Ce qui lui fit employer ce moyen :
Elle envoya chercher Montagne,
Sous mine de faire un chapeau
A son mari, le comte d'Oripeau,
Qui pour lors était en campagne.
L'Adonis n'était pas si novice en ce point
Qu'il ne jugeât fort bien que l'aventure
Simplement n'aboutirait point
A prendre d'un chapeau la burlesque mesure.
Aussi dès qu'il eut vu parler
Les yeux mourants de la comtesse,
Il crut qu'au fait il pourrait droit aller
Sans blesser sa délicatesse ;
Par quoi, tirant du bosquet de Paphos
Ce dieu que dédaignait Sapho,
Il l'offre aux regards de la belle :

Le compagnon lui plut si fort
 Qu'elle voulut en orner sa chapelle.
 La galante n'avait pas tort ;
 Le compagnon, étant de taille énorme,
 Foula comme il faut le castor :
 La comtesse fournit la coiffe avec la forme,
 Moyennant quoi le mari fut coiffé
 D'un castor fort bien étoffé.
 « Quoi ! C'est là tout le stratagème,
 Dit un valet, voyant le drôle à l'atelier :
 Ma foi, sans être chapelier,
 J'aurais coiffé monsieur de même. »

LA GRACE EFFICACE

Certain galant chez certaine donzelle
 Allait parfois ; même le compagnon
 Courait sans bruit s'introduire chez elle,
 Ayant la clef du logis de la belle.
 Quand notre homme, qui s'appelait Damon,
 Un jour qu'il avait fait sacrifice très ample
 Au dieu Bacchus, voulut de Cupidon
 A son tour visiter le temple ;
 Notez qu'à sa divinité
 Son offrande il n'avait porté
 Depuis longtemps. Or ces beautés commodes
 En même lieu ne font pas long séjour,
 Mais font changer de réduit à l'amour
 Aussi souvent que nous changeons de mode.
 La belle de Damon, par un coup plus fatal,
 Avait quitté sa demeure ordinaire.
 Certain commissaire brutal
 Avait déménagé Cythère ;
 Les pauvres amours et leur mère
 Étaient logés à l'hôpital.
 Une dévote avait rempli la place,

De celles-là, qui d'un ton doctoral
 Prônent Quesnel, parlent grâce efficace,
 Et dans Paris forment un tribunal
 Du haut duquel ces mères de l'Église
 Font prononcer mainte et mainte sottise
 A saint Thomas comme à saint Augustin ;
 Du reste en louant Dieu, parlant mal du prochain.

Celle-ci se nommait Bélise :
 Damon sans craindre une méprise
 Entre à l'ordinaire, et pour lors
 Notre dévoté était dehors.

Le compagnon, n'ayant trouvé personne,
 Prit le parti d'attendre sur un lit.
 La vapeur du jus de la tonne
 Bientôt à tel point l'endormit
 Que par un mouvement qu'il fit,
 Étant tombé dans la ruelle,
 Il n'en dormit que de plus belle.

Bélise, au logis de retour,
 Soupa très bien, fit ses longues prières,
 Pour le clergé demanda des lumières,
 Puis se coucha, ne se doutant du tour.

On sait que lorsque l'on sommeille,
 Morphée offre à l'esprit le mélange confus
 Des objets, qui durant la veille
 Nous avaient occupés le plus.
 Ainsi le suivant de Bacchus
 Pense encore être sous la treille.

L'amant éprouve ou faveur ou refus.
 De Henri, le chantre sublime
 Voit les lauriers, roi des bâtons,
 Dans leur songe tous deux sont sur la double cime ;
 Mais l'un cueille des fleurs et l'autre des chardons.
 Or notre janséniste ayant bien parlé grâce
 (Inintelligible jargon,
 Dont elle n'était jamais lasse),
 Songea que Raphaël venait lui faire don

De cette même grâce ; et ce pour récompense
 D'avoir si bien pris sa défense.
 Damon s'éveille cependant,
 Remonte sur le lit et prend
 Notre dévote pour sa belle
 Et la met en œuvre pour telle.
 Le drôle en grâce se sentait,
 Grâce efficace, et travaillait,
 Comme on peut croire, de grand zèle :
 Près de lui Raphaël n'eût été qu'un enfant.
 Enfin, après mainte secousse,
 La dame s'éveille et se pâme, en criant :
 « Ah... Ah... Seigneur, que votre grâce est douce ! »

LA NONNE EN VOITURE

Dans une chaise de louage
 Deux nonnes voyageaient, regagnant le couvent,
 L'une vieille, suivant l'usage,
 Et l'autre une gentille enfant.
 Un gros Flamand à pied conduisait la voiture,
 Qui cheminait fort lentement
 Et qui sans aucune aventure
 Avait fait le voyage assez tranquillement.
 Un accident en fit naître une.
 Constance, c'est le nom de la jeune nonnain,
 Ayant trop satisfait une soif importune,
 Se sentit un pressant besoin,
 Besoin que la pudeur ne veut pas que l'on nomme.
 S'en soulager devant un homme,
 C'eût été pour béguine un gros péché mortel.
 Pourtant le besoin était tel
 Qu'il fallait, en bref, s'en défaire.
 « Point de scandale, dit la mère.
 Ma sœur, pour l'éviter, coulez-vous doucement
 Jusques au fond de la voiture,

Là, vous pourrez modestement
Mettre fin à votre torture,
Et notre conducteur ne verra rien du fait. »
La pauvre petite recluse
S'accroupit et lâcha l'écluse ;
Mais ce fut tant abondamment
Que contre son espoir le surveillant flamand
De l'inondation eut bientôt connaissance.
— Parlez donc, madame Constance,
Qu'est-ce, dit-il, qui coule par ce trou ?
Ma foi, cela dégoûte... Prou.
Avez-vous cassé quelque chose ?
Arrêtons et sachons la cause.
— Non, non, dit-elle alors, il nous faut arriver,
C'est mon vin qu'un cahos, en voulant déjeuner,
M'a fait renverser dans la chaise.
— Tant mieux, dit à part soi le rouchi ravi d'aise,
Je vais en remplir mon pourpoint.
Aussitôt par un coup de poing
De son chapeau se faisant une tasse,
Il l'emplit et but tout de la meilleure grâce.
Mais à peine d'un trait il l'avait entonné
Que le pauvre rouchi se crut empoisonné.
— Ah ! ventrebleu, qu'est-ce que ce breuvage ?
Quel goût a ce maudit lavage ?
Jarni, jamais ce ne fut là du vin.
Ah ! parbleu, petite nonnain,
Je me doute de l'aventure ;
Mais je n'en serai pas la dupe, je vous jure :
Je vais vous faire voir que je connais le cru
De votre vilain vin bourru.
Cela dit, sans tarder l'effet de sa vengeance,
Il se plaça vis-à-vis de Constance
Qui pâmais de rire en un coin,
Et feignant à son tour un semblable besoin,
Le drôle se mit en posture
De soulager dame Nature.

Si qu'à son apogée en pompe il étala
 Ce qu'au pauvre Abeilard jadis on mutila.
 La nonne, à cet aspect, peut-être au fond bien aise,
 Contrefit pourtant la mauvaise.
 — Méchant, dit la nonnain, que me montres-tu là ?
 — Ma foi, dit-il, c'est grand merveille,
 A quoi bon tant vous courroucer ?
 C'est le bouchon de la bouteille
 Que vous venez de renverser.

LE BORGNE DÉTROMPÉ

Le vieux Lucas n'avait qu'un luminaire,
 Mais de cet œil il voyait mieux qu'Argus ;
 De sa moitié, quoiqu'adroite commère,
 Tous les galants étaient restés camus.
 Notre barbon autour de la femelle,
 La nuit, le jour, était en sentinelle.
 Advint pourtant qu'il quitta sa maison :
 Certain plaideur le cite en témoignage,
 C'était un tour de la jeune Alison
 Pour éloigner ce fâcheux personnage.
 Au point du jour, pour le fatal voyage
 Il part rêveur, frémissant de dépit.
 Songes cornus agitaient son esprit,
 Par le chemin, besoin n'est de le dire,
 Des vieux maris c'est l'éternel matyre.
 Il songeait juste. Il n'était qu'à deux pas,
 Jeune blondin, qui dès longtemps aspire
 A ce moment et qui ne dormait pas,
 Est introduit à la place du sire.
 De nos amants ne peindrai les ébats.
 La jeune Alise avait nombre d'appas ;
 Belle surtout, vive, fringante et leste,
 Le gars robuste et pour de tels combats
 Bon champion, jugez par là du reste.

Ils goûtaient donc plaisirs piquants et doux
Tels qu'on en sent quand on trompe un jaloux.
L'astre du jour, au bout de sa carrière,
Allait dans l'onde éteindre sa lumière :
Jour, jusqu'alors, n'avait au couple heureux
Paru si court, et l'amoureux athlète
Infatigable à de semblables jeux,
Ne prétendait encor faire retraite ;
Mais il comptait sans son hôte, et Lucas
Va, dans l'instant, lui tomber sur les bras ;
Il n'est pas loin, des songes trop fidèles
Hâtent sa marche et lui donnent des ailes.
Tant qu'à la porte il frappe comme un sourd :
Pour nos amants ce fut un coup de foudre.
Où se cacher ? Où fuir et que résoudre ?
Le plus grand clerc y fût demeuré court.
Dans son cerveau, c'est en vain qu'il rumine,
Le gars ne trouve aucun expédient ;
Borgne qu'il est, Lucas est clairvoyant.
Pour duper l'homme, une femme est plus fine
Qu'un vieux serpent ! Alison imagine
Ruse nouvelle et met le jeuneveau
Derrière l'huis. « Il sera fin, dit-elle,
Si ne le fais donner dans le panneau,
Point ne s'attend à pareille cautelle. »
Sire Lucas heurtait toujours plus fort,
Faisant du bruit pour réveiller un mort.
Alison ouvre et, prévenant ses plaintes,
Saute à son col, répand des larmes feintes :
Femme a toujours pleurs prêtes à couler.
Notre barbon, qui se voit cajoler,
Perd ses soupçons, avale la pilule.
— Hélas ! dit-elle à cet époux crédule,
Qu'il me tardait de te revoir ici !
Que loin de toi triste est ma destinée !
Loin de tes yeux un jour m'est une année.
Je dis « tes yeux », remarquez bien ceci,

Ton mauvais œil me paraît éclairci ;
 N'en doutons plus : le Ciel, à ma prière,
 A ton œil gauche a rendu la lumière.
 Je l'ai rêvé, tire-moi de souci,
 Ferme le droit. Tu t'abuses, je jure.
 Regarde bien, mes songes ne sont vains
 Comme les tiens. — Parbleu ! dit le bonhomme,
 C'est se moquer, un pareil jeu m'assomme,
 Je ne vois pas plus que les quinze-vingts.
 Un tel aveu termina l'aventure.
 Oyant ces mots, de l'utile imposture
 Le gars profite, il sort de son réduit,
 Gagne la porte et déloge sans bruit.

NABUCHODONOSOR

Jeune fillette est un friand morceau,
 Quand simple esprit, caché sous fine peau,
 Conserve encor la première innocence
 D'Ève et d'Adam. Le cas, lorsque j'y pense,
 En ce temps-ci me paraît fort nouveau.
 Une pourtant, ayant corsage beau,
 Dans un couvent était dès son enfance,
 Où volontiers l'on faisait abstinence
 D'un capuchon bien moins que d'un chapeau.
 Pas un n'entrait cependant à la grille
 Et n'avait vu notre simple fillette
 Que gens à froc, malpropres à donner
 Cet entregent qui nous fait raisonner ;
 Ainsi n'était surprenante merveille,
 Si la pauvrete en cet âge tout d'or
 Doutait de tout et ne savait encor
 Si l'on faisait les enfants par l'oreille.
 Une poupée était sa passion,
 Quelques fuseaux son occupation.
 L'unique jeu qui chatouillait son âme
 Était le hère ou bien le trou-madame ;

Surtout sur elle assez propre elle était,
Et découvrant mille beautés naissantes,
Tous les matins ses pièces épluchait
Avec grand soin, et ses mains innocentes
N'avaient sur elle encor pris aucun droit.
Or elle était d'humeur douce et craintive,
Si bien qu'un jour, un gros frère prêcheur,
Bon biberon, mauvais prédicateur,
Se débattant, criait contre le vice
Et dépeignant sa honte et sa malice
Disait qu'alors que l'on avait péché,
L'homme changeait de nature et de forme,
Et qu'aussitôt qu'on avait trébuché,
Le plus beau corps devenait tout difforme :
Témoin le roi Nabuchodonosor
Qui vint velu comme une grosse bête
Depuis les pieds, dit-il, jusqu'à la tête.
Cent beaux discours il ajoutait encor
Pour faire peur à toute pécheresse.
La pauvre enfant, tout bas, faisait promesse
D'en profiter : la prédication
Sur son esprit fit grande impression.
A peine eut-elle appris ces belles choses
Que le printemps lui fit naître les roses
Et fit pousser chez elle deux boutons
Vulgairement appelés deux tetons :
Tetons naissants qui commençaient à poindre,
Mais d'elle encor toutefois ignorés ;
Beaux, blancs, ronds, frais et si bien séparés
Qu'ils promettaient de ne jamais se joindre.
Or, un matin qu'elle admirait venir
Ces deux enfants en face demi-ronde
Et ne savait de quoi s'entretenir,
Ne sachant pas qui les mettait au monde,
Elle aperçut qu'une puce courait
Sur sa chemise ; elle la voulut prendre :
La puce agile alors vint à descendre ;

La jeune fille en tous lieux regardait,
Fort attentive, où la puce sautait,
Sa main partout se promène et se joue ;
Lors, très surprise, elle fut à l'instant
A certain lieu du poil apercevant.
Elle examine au fond sa conscience
Et croit qu'après avoir fait grosse offense
Le Ciel voulait justement la punir,
Que grosse bête elle va devenir,
Ne croyant pas qu'on eût, sans être bête,
Cheveux naissants autre part qu'à la tête.
Ainsi l'effroi la prend de toutes parts
Et détournant ses innocents regards,
Las ! elle crut n'avoir plus d'innocence ;
Elle en faisait mainte condoléance
Et regardait en pleurant quelquefois
Si même poil ne couvrait pas ses doigts ;
S'imaginant qu'à l'exemple des chattes
Bientôt allait marcher à quatre pattes,
Elle se croit à deux doigts de l'enfer.
Hélas ! qu'à tort la pauvrete se blâme.
Eh ! Quel péché peut-elle s'imputer ?
Pas un petit mouvement de la chair
N'avait encore aiguillonné son âme.
Elle s'habille avec grande frayeur,
Et ne trouvant le père confesseur,
Elle s'en va trouver la mère abbesse
Et toute en pleurs à ses pieds se confesse,
En lui disant : « J'ai perdu le trésor
De l'innocence. » Alors, baissant la tête,
« J'ai mérité toute votre colère,
Ajouta-t-elle, hélas ! je deviens bête
Comme le roi Nabuchodonosor. »
Le cas surprit la révérende mère,
La jeune fille, en soupirant tout bas,
Lui raconta, non sans larmes, le cas.
L'abbesse fit un grand éclat de rire,

Croyant par là la tirer de souci,
Sans expliquer ce qu'elle n'osait dire;
Mais son dessein n'ayant pas réussi
Et remarquant la fillette confuse,
« Il faut enfin que je la désabuse,
La pauvre enfant, elle me fait pitié. »
Levant sa robe un peu plus de moitié,
La fille voit chose qui l'émerveille,
En rencontrant une toison pareille :
« Hélas ! dit-elle, un semblable malheur
Me fait avoir pour vous la même peur,
Et vous et moi nous sommes pécheresses. »
Il fut besoin d'appeler les maîtresses,
Tant pour finir sa crainte, en lui montrant
Que chaque sœur en avait tout autant,
Que pour l'honneur de cette digne abbesse,
Qui n'eût voulu passer pour pécheresse.
La simple Agnès se consola d'abord
De voir partout Nabuchodonosor.

ROSINE

Chacun trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de votre état
Patientez ; c'est de ce conte
La morale et le résultat.

Rosine à peine avait seize ans.
Peignons d'un trait ses agréments,
Le moindre de tous était l'âge,
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Rosine, en un mot, était belle,
Belle à mériter mille amants,
Pas un pourtant n'approchait d'elle.
Son père vivait en dévot
Et sa mère était une prude,

Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude ;
Nuit et jour en inquiétude
Et l'œil ouvert sur le tendron,
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochait leur sagesse,
Et qui dans leur temps de faiblesse
Avait hâté leur union.
Il n'est pas pire Argus, dit-on,
Que les Argus de cette espèce :
Mais il n'en est ni plus ni moins,
Argus en sont pour leurs alarmes,
Et Dieu ne bénit pas leurs soins.
Rosine prit garde à ses charmes
Et sentit ses petits besoins ;
Le sein naissant de la fillette
Causa bientôt certains désirs,
Source de maints profonds soupirs
Qui se soulevaient en cachette ;
Et quand surtout ces déplaisirs ?
C'était aux heures de toilette.
« Hélas ! disait-elle souvent,
Quand sa parure était complète
Et qu'elle se mirait seulette,
Je jette bien ma poudre au vent.
Quoi ! j'aurai donc toute ma vie
Pour tout jeu, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie
Mon oiseau, ma chatte et mon chien ?
Avec le monde qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit.
A quoi bon me suis-je embellie ?
C'est bien de la peine à crédit.
A quoi me sert d'être jolie
Si mon miroir seul me le dit ?
Veut-on me laisser mourir fille ?
Si je puis il n'en sera rien :

Je sais déjà plus d'un moyen.
Ah ! qu'une mère de famille
A des droits qui me siéaient bien !
Droit d'être coquette ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer après matine
Son temps avec un directeur ;
Droit d'oser tout à la sourdine,
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine ;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine ;
Droit, s'il arrivait un malheur,
De convoiler en tout honneur
Tant d'autres droits que j'imagine,
Dont la jouissance est si belle.
Puissance maritale, hélas !
Bientôt ne viendrez-vous donc pas
Me tirer de la paternelle ? »
Le Ciel prit au mot la pucelle.

Le père avait un vieux château ;
Un jour que dans une nacelle
La fille s'égayait sur l'eau,
Une bourrasque, un vent de terre,
Fit faire large à son bateau.
A point nommé passe un corsaire,
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique et sur la plage
Met sa belle proie à l'encan.
Un beau jeune mahométan
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite, et paye au forban
Tout ce qu'il veut, et davantage ;
Et croyez que le musulman
N'eut pas plus regret à sa somme

Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.

On la mène en un lieu charmant,
Où déjà le Turc, à son dam,
Avait vingt-neuf femmes en somme.
En avoir trente était son plan,
Et cela, grâce à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome,
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban.

Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelques mots de tendresse.
Bref, laissons un trop grand détail,
Rosine entre dans ce sérail,
Moins en esclave qu'en princesse.

Pendant le jour tout fut des mieux,
Rien d'abord qui ne rît aux yeux ;
Mais sur la fin de la journée,
Dans un spacieux promenoir
Elle, trentième, est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand, face à face, par un noir,
Les anges, rangés sur deux lignes,
A la mignonne firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes
Comme elle de n'en point avoir.

L'heureux mortel à pas tranquille,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files ;
Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise, examine
Le lis, la neige et le jasmin

Du demi-globe que termine
 Un petit bouton de carmin,
 En enveloppe de sa main
 Le contour plus doux que l'hermine ;
 En fait autant à son germain ;
 Puis de belle en belle chemine
 Et, devant qu'il se détermine,
 Refait trente fois le chemin.

Cependant, des fines femmes,
 C'est à qui jouera des prunelles
 Pour fixer les faveurs d'Osmin ;
 Mais un mouchoir qu'il jette enfin
 A la plus heureuse d'entr'elles
 Remet le reste au lendemain,
 Et Rosine était de ce reste.
 Non, cet état, en vérité,
 Si cela dure, est plus funeste
 Que le premier qu'elle a quitté :
 Mais c'est un choix peu médité,
 L'injustice est trop manifeste,
 Demain j'aurai la primauté.
 (Des femmes, en fait de beauté,
 Tout monologue est peu modeste.)
 D'un second choix moins indigeste,
 L'espoir endort sa vanité.
 Autre jour, pas plus d'équité :
 Soit guignon, soit peu de manège,
 Soit tous les deux, que vous dirai-je ?
 Elle en est au vingtième jour
 Sans avoir encore eu son tour.

Elle ne retient plus ses larmes.
 « Quel est donc l'étrange séjour
 Où j'étaie aux yeux tous mes charmes
 Sans pouvoir inspirer d'amour ?
 Ah ! disait la belle éplorée,
 Que mon espoir s'est bien mépris !

Hélas ! si j'étais ignorée,
 Du moins j'ignorais les mépris.
 Être vingt fois déshonorée,
 Ah ! l'indigne et l'affreux destin !
 Le tyran ! de quel air hautain
 Il se présente à notre vue !
 Ce coup d'œil errant, incertain,
 De quelque attrait qu'on soit pourvue ;
 Ce geste, presque de dédain,
 Porteur de l'arrêt qui me tue,
 En m'exposant au ris malin
 De celle dont il s'infatue,
 Fait trop voir son pouvoir sur nous.
 Comme sous lui tout s'humilie !
 Quelles rivales ! quel époux !
 Mais que leur nombre multiplie,
 Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie
 Et que, tandis que je le fuis,
 Au pied du monstre prosternées,
 Les lâches passent les journées
 A briguer de honteuses nuits ;
 Pour nous, songeons mieux qui nous sommes,
 Relevons un rang avili,
 Méritons un sexe embelli
 Pour commander à tous les hommes ;
 Fuyons de ces barbares lieux
 Où la beauté n'a point d'empire,
 Et couronnons sous d'autres cieux
 Quelque amant moins audacieux,
 Quelque amant, du moins, qui soupire. »

Elle pouvait fuir à l'instant ;
 Si demeura-t-elle pourtant,
 Curieuse encore de voir celle
 Qu'Osmin recevrait dans son lit :
 Point de mouchoir encor pour elle
 Dont l'héroïne ne faillit

A pleurer encor de plus belle.

Des jardins, les murs trelassés,
La nuit l'invite à l'escalade ;
Quelque peu de vivres massés,
Elle grimpe, saute et s'évade
Du plus austère des couvents ;
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démarre
Et s'abandonne au gré des vents.

Rosiné avait lu les romans ;
Leurs plus rares événements
Pour elle étaient mots d'Évangile ;
Mais l'héroïne au cœur d'argile
Manqua de foi bien des moments
Et ce fut bien malgré ses dents
Qu'elle observa jeûne et vigile.

Après quelques jours de gros temps,
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeants,
Elle et son bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitaient de fort bonnes gens.
A quel degré, sous quelles zones
Ce pays-là ? Je n'en sais rien ;
Le fait est qu'il différait bien
D'avec celui des Amazones :
Dans ce pays que l'on renomme,
On ne voit que femmes sans homme,
Ici c'était hommes sans femme :
La dernière avait rendu l'âme.
Un cocu dirait : « Dieu merci. »
Pour moi, qui ne le ferai mie,
Femme n'ayant, mais douce amie,
N'ai garde de parler ainsi.
Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'était mise

Sur tout le beau sexe du lieu ;
 Le nom du mal importe peu,
 Mais, certes, telle en fut la crise
 Que fille et mère et, par Dieu !
 Voire la grand'mère, y fut prise.

De l'île veuve cependant
 Nulle terre n'était voisine ;
 Oncques on n'y connut marine,
 Point de remède à l'accident.
 Jugez, cette vérité sue,
 Si Rosine y fut bien reçue.
 L'État était républicain,
 Partant, tout commun, perte et gain ;
 Si, qu'à Dieu chacun rendant grâce,
 Espérait avoir de sa race,
 Pour moi, la façon d'en avoir
 Eût fait mon seul et bel espoir.
 Chacun prétend donc à l'aubaine
 Sans que personne ose y toucher,
 Pas seulement en approcher :
 C'était déjà leur souveraine.
 C'est quand, parfois, le bien nous faut
 Que nous le prisons ce qu'il vaut.
 En pompe et de fleurs couronnée,
 Dans un palais elle est menée.
 D'abord on lui fait sa maison,
 Cour leste, amoureuse et galante ;
 Sa garde, ainsi que de raison,
 Sage, discrète et vigilante,
 Cœurs sans nombre pour tout blason.
 Quant à l'étiquette, excellente
 (Toute femme en conviendra),
 Elle porte qu'avant huitaine
 Sa Majesté prendra la peine
 De se choisir qui lui plaira.
 Le choix, au cas qu'elle soit mère,

Une fois par an changera,
Quatre fois au cas du contraire ;
Que d'ailleurs tout ce qu'en secret
Elle fera sera bien fait
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux et prompt changement !
De honte ainsi gloire est voisine.
Fortune, par ce règlement,
De toute l'île, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux ?
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un sultan n'eut jamais d'épouses,
Faire en un jour plus de jaloux
Que l'autre, en mille ans, de jalouses ;
Et notez que murs ni verrous
De ses plaisirs ne lui répondent :
Au-devant d'elle ils volent tous,
Sur ses pas d'eux-mêmes abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous,
Comparez sa gloire à la vôtre :
Que l'une est au-dessous de l'autre !
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus noble amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil
Ou de ceux qu'usurpe la force ?

Par la ville où tout l'adorait
(Ce n'est conte de Mélusine),
Tant que le joli jour durait,
Sur un char élevé Rosine
Roulait, cherchant qui lui plairait.
Vous eussiez vu sur son passage
Ces hommes, ces bons habitants,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empreser à lui rendre hommage.

D'ailleurs, Adonis arrogants
 S'habiller à leur avantage,
 Se bien carrer de tous les sens,
 Rire pour faire voir des dents,
 Minauder et mettre en usage
 Tout l'art aux coquettes du temps
 Reproché par nos jeunes gens ;
 Enfin, pour primer sur les rangs,
 Faire un plus mauvais personnage
 Qu'aux yeux du plus fier des sultans
 Ne fait le sexe qu'il outrage.

Bientôt le sort se déclara,
 Le lot fut pour un insulaire
 Beau, bien fait, jeune, *et cætera*,
 Hilas est le nom qu'il aura,
 Le reste, fort peu nécessaire,
 Suffit qu'il eut le don de plaire,
 Que la sympathie opéra
 Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
 L'hymen, en locataire, entra,
 Et l'amour en propriétaire.

Hilas époux, Hilas heureux,
 N'en devint que plus amoureux,
 Que plus aimé, que plus aimable.
 On vit la paix inaltérable
 Et l'hymen en même maison :
 Je vous en ai dit la raison,
 Cet hymen était peu durable,
 Ils allaient être désunis :
 Trois mois, le lendemain, finis,
 De fruit n'offraient point d'apparences.
 D'Hilas imaginez les transes,
 Céder un si parfait bonheur !
 Se dessaisir de tant de charmes !
 Le désespoir entre en son cœur,
 La rage y resserre ses larmes,

Il y paraît à sa pâleur.

— Qu'avez-vous, Hilas? dit la belle.
 — Ce que j'ai? dit-il, ah! cruelle,
 Demain je vous perds pour toujours
 Et vous me tenez ce discours!
 Avez-vous déjà dans votre âme
 Nommé celui qui jouira
 D'un bien qui n'est dû qu'à la flamme
 D'un époux qui vous adora?
 D'un tendre amant qui vous adore
 Comme les dieux sont adorés,
 Qui va vous adorer encore,
 Tandis que vous le trahirez.
 Demain mon sort n'est plus le vôtre,
 Demain votre cœur m'est fermé;
 Rosine entre les bras d'un autre,
 Rosine qui m'a tant aimé!...
 — Et qui plus que jamais vous aime,
 Répondit-elle en soupirant;
 Ma tendresse est toujours extrême
 Pour vous, je suis toujours la même :
 Mais mon pouvoir n'est pas suprême.
 Moins reine en ces lieux que captive
 De vous seul en vain je fais cas;
 Les lois sont faites, cher Hilas,
 Il faudra bien que je les suive,
 Mais je ne vous oublierai pas.

A cet aveu qui l'assassine,
 Il fait plus de cris douloureux,
 Tient plus de propos langoureux
 Que tous les héros de Racine.
 Il se pointe cent fois le sein :
 Cent fois l'on désarme sa main :
 Rosine, aussi vive, aussi tendre,
 S'emporte contre le destin :
 — Mais, cher époux, que faire enfin?

Pour être à vous, par où m'y prendre ?
 — Fuyons, dit-il, et promptement ;
 Pourquoi répugner à la fuite ?
 Confions-nous à l'élément
 Qui sur ces bords vous a conduite ;
 Seule vous l'osâtes braver,
 Dans votre première aventure,
 Les arbitres de la nature
 Prirent soin de vous conserver,
 C'est qu'ils voulaient vous réserver
 A la tendresse la plus pure :
 Après vous l'avoir fait trouver,
 Leur protection vous est sûre,
 Venez avec moi l'éprouver ;
 Venez ; à ce nœud légitime
 Je sais ce que vous immolez ;
 Cette île entière est ma victime,
 Vous abandonnez les douceurs
 D'un séjour où l'on vous accable
 De vœux, d'hommages et d'honneurs ;
 Vous quittez l'empire des cœurs,
 Des empires le plus aimable ;
 Mais, Rosine, vous me suivrez,
 C'est avec moi que vous vivrez,
 Et pour vous seule je veux vivre.
 Est-il ici-bas quelque bien
 Plus doux que ceux qu'Amour nous livre ?
 Lorsque c'est lui qui se fait suivre,
 Qui le suit, ne regrette rien.
 Que ne suis-je maître du monde !
 J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
 Bravé le fer, la flamme et l'onde,
 Pour être à vous jusqu'au tombeau.

Ce discours plut ; la belle, en somme,
 Qui n'avait pas laissé d'abord
 De regretter un peu le sort

Qu'elle abandonnait pour un homme,
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidèle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeait d'elle.

— Eh bien ! dit-elle, cher époux,
Partons ; un tel avis m'oblige ;
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partout je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle Amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,
Presqu'aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arrive d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé.

Rosine, heureuse et tranquille,
Était déjà bien loin de l'île
Quand le monde y fut éveillé.
Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien,
Chacun fit bien ou mal ; mais, certes,
Que chacun fit ou mal ou bien,
L'île au bout d'un temps fut déserte.

Cependant Rosine, en repos,
Voguant à la merci des flots,
Semblait avoir dans ses voyages
Éole et Neptune à ses gages ;
Celui-ci, quoique de long cours,
Parut toutefois des plus courts,
Mille douceurs de tous les jours,
Dans ses innocentes amours,
Et pour n'avoir point à se plaindre,
En soi-même elle imaginait
Mille inconvénients à craindre

Dans l'état qu'elle abandonnait ;
Elle eût dû plutôt se les peindre,
Car après tout, le dénouement
A moins d'un secours tout céleste,
Malgré ce beau commencement
Lui pouvait bien être funeste.
Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrete,
Dont le tour n'était pas venu,
De force à la fin l'eût soustraite
A l'époux nouveau parvenu.
Les sénateurs sur ce viol
Auraient en confisquant le vol
Fait justice du bourguemestre,
Et dit que chacun d'eux en paix
Exercerait seul désormais
L'emploi du mari par semestre.
A cet arrêt plein d'équité,
Le peuple se fût révolté,
Quel enfer alors c'eût été
Que ce beau paradis terrestre !
Surtout si pendant ce traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en séquestre
Chez le plus vieux de la cité.
Que d'embarras de tout côté !
Ici, quelle paix, au contraire !
« Je serai donc heureuse enfin,
S'imaginait-elle en chemin,
J'ai trouvé l'état salulaire,
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur et sa main.
Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire ;
Pas un seul amant chez mon père ;
Vingt-neuf rivales chez Osmin ;
Dans l'île un monde à satisfaire,
Ennui, dépit, dégoût, misère ;

Mais un tendre époux plein de feu
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu,
C'est assez et c'est mon affaire. »

Avec ce beau raisonnement,
Rosine est par la Providence
De vague en vague heureusement
Poussée au lieu de sa naissance ;
Mais par malheur pour la constance
De son époux encore amant,
Ce lieu natal était la France.
Père, mère, tout était mort,
Elle unique et riche héritière,
Partant, son mari gros milord,
Et sa bonne fortune entière.

Hilas d'abord était confus,
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu de toutes les vertus,
Dont l'homme en la vantant le plus
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays
Bientôt l'étranger prend ombrage,
Il devient jaloux à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Tâche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage.
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudrait qu'un jaloux fût sage.

Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie,
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verrous ;
Bientôt encore il s'en méfie,
Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur dérégulé,
Le fait recourir à la clef

Que Vulcain forge en Italie.
 Clef maudite ! affreux instrument,
 Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
 Condamne la dernière porte
 Par où se peut glisser l'amant !

Jusque-là soumise et fidèle,
 Rosine ne murmura pas ;
 Tout ce qui tranquillise Hilas
 Produit le même effet sur elle.
 Mais, gens de bien, admirez tous
 L'iniquité du personnage,
 De l'ingrat qui du mariage
 Ose ressentir les dégoûts
 Et fausser la foi qui l'engage.
 L'air du pays, me direz-vous,
 Influaît ; mais être volage
 Sans rien rabattre du jaloux,
 Ce n'est ni le droit, ni l'usage.

La belle en a le cœur percé
 De l'atteinte la plus cruelle ;
 Elle regrette du passé
 Jusqu'à la maison paternelle,
 L'île dont elle avait été
 L'amour et la divinité,
 Vrai paradis perdu pour elle !
 Encore en le sérail du moins,
 Entre elle et toutes ses rivales
 Le Turc eût partagé ses soins
 Et rendu ses bontés égales,
 Trente rivales sur son cœur
 Avaient prétention commune ;
 S'il en mécontentait quelqu'une
 Par une trop volage ardeur,
 Il n'en abandonnait aucune ;
 Au lieu qu'Hilas, n'en eût-il qu'une,
 Cette une a toute sa faveur,

L'épouse toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.

Ainsi pense tout misérable.
Le Ciel pourtant la secourut,
Son sort étant trop déplorable
Changea, l'ingrat mourut,
Elle en fut bientôt consolée,
Et serviteur à l'Hyménée.
La belle en réchappe à vingt ans,
Fraîché comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée,
Riche, point des plus importants,
Appas de triomphante espèce
Pour les nobles cœurs de ce temps !
A beauté, chevance et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté,
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà sans difficulté
Plus heureuse qu'une princesse.

De tous les États, celui-ci
Est l'agréable raccourci.
Sans père ni mère, elle est fille,
Sans mari, mère de famille,
Sur ces petits-maîtres altiers
Qui font, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième.
Chez elle enfin, par ses appas,
Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille
Et jouir jusqu'à son trépas
Des prérogatives de l'île,
Sans en avoir les embarras.

L'HOROSCOPE DE PERRETTE

Écoutez, jeune fillette,
Et montrez-moi votre main,
De ma science secrète
Vous verrez l'effet soudain.

Une humeur gaie et bouffonne,
Jusqu'à l'âge de six ans,
De votre maman, mignonne,
Fera les amusements.

Des maîtres de toute espèce
Vous entoureront alors,
Et l'on vous dira sans cesse :
Droit et vos pieds en dehors.

A votre dixième année
Viendra le ton sérieux,
Et d'une fille bien née
Vous prendrez l'air tout au mieux.

On vous voit, on vous observe,
Chaque mot sera compté :
C'est le temps de la réserve
Et du silence affecté.

Pour dédommager la perte
De votre langue en prison,
Vous aurez l'oreille alerte,
Et des yeux de trahison.

Une vanité secrète
Vous causera des remords,
En parcourant en cachette
Votre joli petit corps.

Aux beautés de la nature
Il faut des ajustements,
Et le goût de la parure
Commencera pour longtemps.

De votre ignorance extrême
Vous troublez le repos,
Vous demandant à vous-même :
Que font donc là ces moineaux ?

Sans rien connaître aux modèles,
Vous rougirez de l'aspect
De deux tendres tourterelles,
De deux pigeons bec à bec.

Vous ferez à l'aventure
Mille systèmes tout neufs,
En vous donnant la torture
Sur l'origine des œufs.

Enfin par les chansonnettes
Et mots à demi couverts,
Les romans et les sornettes,
Vous aurez les yeux ouverts.

Bientôt à la chère mie
Vous direz en grand secret :
« Ma mère dans une envie
A touché quelque barbet. »

Une plus grande nouvelle
Plus bas se distribuera
Que la jeune demoiselle
A quelque chose déjà.

Oh ! c'est ici que commence
L'âge des tendres soupirs ;
Et je vois votre innocence
Former d'innocents désirs.

Lorsque vers le haut de l'arbre
Croîtront les pommes d'amour,
Pour cueillir ces fruits de marbre,
Chacun vous fera la cour.

S'y prenant de bonne grâce
Et méprisant vos refus,

Un brunet aura l'audace
De mettre les doigts dessus.

De votre busc, avec force,
Vous lui donnerez un coup ;
Mais ce coup est une amorce
Pour en attirer beaucoup.

La caresse hasardée,
Vous faisant perdre la voix,
Vous rappellera l'idée
De ces pigeons d'autrefois.

Ah ! je vois ce téméraire
Tenter un autre larcin,
Et dans l'île de Cythère
Il voudrait glisser la main,

Menaces, châtimens, larmes
Ne vous serviront de rien :
Malgré toutes vos alarmes,
Ce qu'il tient, il le tient bien.

Vous voilà brouillés ensemble
Pour le moins un jour ou deux ;
Mais un hasard vous rassemble,
Il aura l'air tout honteux.

Tout doucement il s'approche,
Cherchant la main qui le fuit,
Et ne craint point le reproche,
Car toujours le pardon suit.

S'il fait ensuite main basse,
Vous ne vous en plaindrez plus :
Après la première grâce,
Tout reproche est superflus.

Trottez de toute manière,
Beaux sentimens, billet doux ;
Un jour ne passera guère
Sans de petits rendez-vous.

Heureuse, s'il vous ménage,
Quand vous serez sans témoin ;
Mais je vois votre amant sage,
Lors même qu'il l'est le moins.

Que de projets de prudence
Pour n'être point décelés !
Mais des amants en présence
En vain sont dissimulés.

L'artifice et la tendresse
Reviendront au même point,
En vous regardant sans cesse,
Ou ne vous regardant point.

Qu'en dira le père Jacques,
Ce directeur si dévot !
Comment ferez-vous à Pâques
Pour tourner autour du pot ?

Une ruse sans pareille
Otera ce poids si lourd,
Vous irez chercher l'oreille
D'un vieux carme aveugle et sourd.

D'une mère trop farouche
Trompez le discernement ;
Avec une œillade louche,
On voit partout son amant.

Dans la maison, cette intrigue
Fera du charivari,
Et la parenté s'y ligue
Pour vous choisir un mari.

On vous prône, on vous affiche,
D'épouseurs la troupe vient ;
On choisira le plus riche,
Sans savoir s'il vous convient.

« Perrette, dit votre père,
Monsieur vous offre sa main ;

Nous avons brusqué l'affaire,
 Vous épouserez demain. »

Alors vers la jeune vierge
 Le galant doit s'avancer ;
 Et vous, droite comme un cierge,
 Serez d'un froid à glacer.

Vous recevrez tout de suite
 Deux baisers à fleur de peau,
 Et de votre aveu tacite
 Cette embrassade est le sceau.

Paraissez, boucles d'oreilles,
 Bijoux charmants, montre d'or,
 Voici le jour des merveilles,
 Et demain peut-être encor.

Vous sortirez de l'église,
 Vers une heure après minuit,
 Voici le temps de la crise ;
 Enfin l'on vous met au lit.

Une main extravagagée
 Galopera vos appas ;
 Vous direz, toute intriguée :
 « Monsieur, vous n'y pensez pas. »

Enfin s'il veut vous contraindre
 A subir ses tendres lois,
 Avec art il faut vous plaindre
 Et crier à basse voix.

Jusqu'en pleine matinée
 Continuera son ardeur ;
 Il vous a tant profanée
 Qu'il vous sait déjà par cœur.

Le lendemain, sur le compte
 Il fera le fanfaron,
 Et sur tout ce qu'il raconte
 Vous ne direz oui ni non.

Sa tendresse sera ferme
Et durera près d'un an ;
Vous la verrez à son terme
Dès que vous serez maman.

Il dira qu'il vous ménage,
Qu'il craint pour votre santé :
C'est l'excuse d'un volage
Qui veut de la nouveauté.

Pour rappeler l'infidèle
Vous feindrez d'aimer aussi.
La ruse n'est pas nouvelle
Et n'a jamais réussi.

Il gardera sa maîtresse,
Et l'amant, de son côté,
De votre fausse tendresse
Aura la réalité.

Bientôt dans le domestique
Régnera l'air sérieux,
De part et d'autre on s'applique
A qui trompera le mieux.

Un certain air d'indolence
S'emparera des esprits ;
Il mène à l'indifférence,
L'indifférence au mépris.

Dès que le mépris s'en mêle,
Les intrigues vont grand train,
Et chacun prend pêle-mêle
Ce qu'il trouve sous sa main.

Le mari, prudent et sage,
Sait tout et ne dira mot ;
S'il voulait faire tapage,
Il passerait pour un sot.

Malgré la galanterie,
Vous garderez les dehors ;

Et votre coquetterie
 Aura les plus fins ressorts.

Mais la jeunesse vous quitte,
 Et la tendresse est à bout;
 Alors vous en serez quitte
 Pour nier hardiment tout.

Votre aventure est finie,
 A votre époux désormais
 Tenez bonne compagnie,
 Vous vivrez tous deux en paix.

Mais je vois, la male peste !
 Qu'un moine avare et rusé
 A belles mains prend le reste
 D'un cœur aux trois quarts usé.

C'est le jeu qui vous occupe,
 Il faut bien vous dissiper,
 A force d'être un peu dupe,
 Vous apprendrez à duper.

Bref, vous deviendrez dévote,
 C'est votre dernier écueil,
 Ah ! sous votre humble capote,
 Que vous conservez d'orgueil !

A ma science étalée,
 La fillette n'en prend rien ;
 Mais dans plus d'une assemblée,
 La grande la comprend bien.

ÉPIGRAMME

Le bon Colin était au lit couché,
 Atteint au vif de fièvre continue,
 Et pour avoir aux dames trop touché,
 Au bon Colin la fièvre était venue.
 Il se souvient du proverbe qui dit :

« Prenez du poil de chien qui vous mordit. »
 Sa garde il prend toute vieille édentée,
 Qu'il jette bas, et de force jetée,
 Il la traverse une fois ou bien deux
 De part en part en son lieu d'entre-deux,
 Et tellement que par cet effort roide
 Donne la fièvre à la vieillote froide,
 Qui lors la sent. Quoi ! cette guérison
 Vous semble étrange ! Hé ! qu'eût-il pu moins faire ?
 Que des docteurs en suivant la raison,
 Guérir le chaud par le froid son contraire.

ÉPIGRAMME

Lisette, à qui l'on faisait tort,
 Vint à Robin toute éplorée
 Et lui dit : « Donne-moi la mort
 Que tant de fois j'ai désirée. »
 Lui, qui ne la refuse en rien,
 Tire son, vous m'entendez bien,
 Puis au bas du ventre il la frappe.
 Elle, qui veut finir ses jours,
 Lui dit : « Mon cœur, pousse toujours,
 De crainte que je n'en réchappe. »
 Mais Robin, las de la servir,
 Craignant une nouvelle plainte,
 Lui dit : « Hâte-toi de mourir,
 Car mon poignard n'a plus de pointe. »

LE SORT DES PUCELAGES APRÈS LEUR MORT

Après leur mort, où vont les pucelages ?
 En paradis ? Ils tenteraient les saints :
 Descendent-ils sur les sombres rivages ?

Les bons morceaux ne sont pour les malins.
 En purgatoire? Ils l'ont fait dès ce monde.
 Où vont-ils donc? Limbes sont leur séjour.
 Des innocents ces lieux sont la patrie :
 Quand pucelage abandonne le jour,
 A peine il sait ce que c'est que la vie.

CHANSON

Margot contait, auprès de nous assise,
 Que Blaise était son amant,
 Mais que jamais il ne l'avait requise
 D'un doux baiser seulement.
 — Oh! par ma foi, ce lui dit Blaise,
 Je te baiserai tant et tant que tu voudras.
 — Ha! ha! ha! que je suis aise
 Quand, quand, quand, quand mon serviteur me baise.
 Ha! ha! ha! ha! que je suis aise
 Quand il me tient dans ses bras.

ÉPIGRAMME

A tout riche amant faisant fête,
 Lise se donnait chaque jour,
 Et sa mère, femme de tête,
 La grondait : « Voyez cette bête,
 Qui ne sait qu'en trafic d'amour
 Du plaisir il faut se défendre,
 Donnez-en, c'est le fin du tour;
 Mais garde-toi jamais d'en prendre.
 Lise écoutait le document ;
 Mais le soir même avec Valère
 Elle disait en se pâmant :
 « Je voudrais bien y voir ma mère. »

RUSE AMOUREUSE

Épigramme.

Tête à tête, en son cabinet,
 Valère en contait à Clarice ;
 Mais timidité retenait
 Le Céladon encor novice,
 Beau discours sans entrer en lice ;
 Il s'en tint au jargon d'aimer.
 Lors, dans le désir qu'il fit naître,
 Elle se lève pour fermer
 Les rideaux ou bien la fenêtre.
 « Qu'allez-vous, dit-il, faire là ?
 — C'est que je crains le voisinage ;
 Car, dans l'humeur où vous voilà,
 Vous pourriez bien n'être pas sage. »

ÉPIGRAMME SUR LES FEMMES

De la ceinture en haut, ce n'est que vanité ;
 De la ceinture en bas, ce n'est qu'impureté ;
 Au dedans, ce n'est que malice ;
 Ce n'est que fard par le dehors ;
 Otez-leur le fard et le vice,
 Vous leur ôtez l'âme et le corps.

L'ART D'AIMER

Puisqu'aujourd'hui l'amour est un mal nécessaire,
 Je chante la méthode et d'aimer et de plaie,
 e donne des leçons aux plus tendres amants,
 Pour croître leurs plaisirs ou finir leurs tourments.
 O vous qui n'aspirez qu'à faire une maîtresse,
 Vous que le feu de l'âge excite à la tendresse,

Si votre destinée est d'aimer en naissant,
 N'allez pas sans un guide en un pas si glissant.
 Mille cœurs aujourd'hui malheureux dans leurs chaînes

Éprouvent de l'amour les plus cruelles peines,
 Qui se verraient heureux et béniraient leurs fers
 Si, pour savoir aimer ils avaient lu mes vers.
 Soyez, à leurs dépens, plus prudents et plus sages,
 Évitez des écueils connus par leurs naufrages.

Étudiez les lois de l'empire amoureux
 Et vous rendez parfaits pour devenir heureux.
 Dans un si haut dessein, seconde mon audace,
 Amour, j'ignore encor les chemins du Parnasse,
 Phœbus m'a de tout temps refusé son appui.

Mais c'est toi que j'invoque et tu peux plus que lui.
 Plus divin qu'Apollon, plus fécond qu'Hypocrène,
 En embrasant mon cœur, viens échauffer ma veine,
 Fais-moi, pour les décrire, éprouver tes douceurs,
 Et tu me tiendras lieu de toutes les neuf Sœurs.

Et vous, belle Nanon, l'objet de ma tendresse,
 Vous que j'ose en mes vers appeler ma maîtresse,
 Vous qui, donnant naissance à mes premiers désirs,
 Apprîtes à mon cœur l'usage des soupirs,
 D'un poète amoureux si l'ardeur vous est chère,

Approuvez un projet qui ne tend qu'à vous plaire ;
 Donnez votre suffrage à mon empressement
 Et me favorisez d'un regard seulement.
 Surtout en mes écrits, de leur titre alarmée,
 Ne craignez point l'ardeur follement exprimée.

Je chanterai l'amour en termes innocents,
 Tel que vous l'inspirez et tel que je le sens ;
 Loin d'ici, vains discours, insolent badinage,
 La sévère Nanon doit lire cet ouvrage,
 Son esprit, sa beauté, tout a su m'engager.

Comme auteur, comme amant, je dois la ménager,
Elle ne peut souffrir qu'une muse ingénue
Ose peindre Vénus à ses yeux toute nue ;
Et si trop de licence offensait sa pudeur,
L'amant serait puni du crime de l'auteur.

Que notre premier soin soit le choix d'une belle,
Consultons notre cœur sur ce qu'il sent pour elle
Et, sans qu'un seul moment ait droit de nous charmer,
Tâchons de la connaître avant que de l'aimer :
C'est de ce premier choix que dépend tout le reste.

Il doit nous rendre heureux ou nous être funeste,
Et suivant qu'il est fait plus ou moins à propos,
Il assure nos jours ou trouble leur repos.
Cependant, à ce choix rarement on s'occupe,
De ses premiers transports un cœur devient la dupe.

Il semble appréhender, dans cet ardent désir,
De manquer pour l'amour d'objet ou de loisir ;
De là vient que souvent une prompte inconstance
Étouffe dans ce cœur l'amour dès la naissance
Et qu'enfin il s'obstine à des soins amoureux.

Tout le fruit qu'il en tire est un sort rigoureux.
Évitez cet effet d'une ardeur trop subite,
Amants, faites un choix que rien ne précipite ;
Dans ce champ spacieux hâtez-vous lentement ;
Aimez, mais que ce soit avec discernement.

Ne craignez pas qu'Amour vous oublie ou se lasse
Ni qu'un autre plus prompt obtienne votre place ;
Chacun doit à son tour éprouver les appas
Et cet heureux moyen ne vous manquera pas.
Tout objet sans défaut, toute fille adorable

Aux yeux de tout amant ne doit pas être aimable ;
Un cœur que pour un autre Amour a destiné,
S'il choisit autrement serait infortuné.

Alcidor est heureux, Célimène est contente,
Et tous deux l'un de l'autre ont bien rempli l'attente.

Mais tous deux, s'ils avaient formé d'autres désirs,
Avec même mérite auraient moins de plaisirs.
Notre bonheur dépend d'une étoile secrète,
Chacun sent son penchant qui lui sert d'interprète,
C'est ce charme inconnu qui doit seul nous unir

Et c'est lui résister que de le prévenir.
Ce n'est pas que j'approuve un excès de sagesse
Qui fait que sans aimer on passe sa jeunesse ;
Ni ces cœurs incertains qui, d'eux seuls satisfaits,
De peur de mal choisir ne choisissent jamais.

Mais je veux qu'un amant dont l'âme est prévenue
Ne se déclare pas dès la première vue ;
Ni qu'entraîné d'abord par un simple regard,
Il aille tout d'un coup soupirer au hasard.
Du tendre Licidas telle est l'ardeur extrême ;

Son premier compliment est toujours : « Je vous aime. »
Il le dit en tous lieux, mais chacun juge bien
Qu'à force d'aimer tout il n'aima jamais rien ;
Aussi mille beautés dont il est la conquête
Font refus de son cœur, qu'il leur jette à la tête

Et qui, vaincu d'abord sans avoir résisté,
Aime moins par amour que par civilité.
Un jour, en six endroits ce galant fit visite,
Du beau sexe partout il rencontra l'élite ;
Son cœur en fut épris, et plein d'un si beau feu,

Il ne fut pas longtemps sans en faire l'aveu.
D'abord à Cédalise il donna son suffrage,
Ensuite il vit Lisette : il l'aima davantage ;
A Jeanneton de là son cœur fut transféré :
Il lui jura l'amour ailleurs déjà juré.

Amarante eut son cœur, il soupira pour elle ;
 Mais bientôt pour Céphise il lui fut infidèle ;
 En un mot, d'heure en heure il fit un nouveau choix
 Et successivement fut amoureux six fois.
 Chaque maîtresse alors crut être sans rivale ;

Mais toutes six étant d'une même cabale,
 L'une, deux jours après, les autres assembla
 Chez elle, où d'une fête elle les régala.
 La joie y fut entière ; on y mit en usage
 Mille innocents plaisirs que permet le bel âge ;

On y dit des chansons, on y but des santés ;
 Les plus timides cœurs parurent ;
 Le beau sexe, feignant d'oublier sa nature,
 Y fit, le verre en main, la débauche en peinture,
 Et de Bacchus vainqueur oubliant les appas,

Fit l'éloge d'un dieu qu'il ne connaissait pas ;
 Enfin par les plaisirs cette troupe amusée
 A des jeux enfantins consacra la journée :
 On y parla d'amant, et dans cet entretien
 Chacun y consentit de déclarer le sien.

— Licidas, dit Lisette, est le berger qui m'aime,
 J'en reçus l'autre jour des serments de lui-même.
 — Licidas? dit Céphise, aussi bien que chez vous
 Vint dans le même jour me faire des yeux doux.
 — Et moi, dit Amarante, il m'offrit sa tendresse,

Me jurant que j'étais son unique maîtresse,
 Le reste en dit autant, et l'on put voir ainsi
 De ses feux partagés le mystère éclairci.
 Il arrivait alors ; dès qu'on le vit paraître,
 On lui donna les noms d'infidèle et de traître.

De reproches sanglants il se vit accablé,
 Tant qu'à la fin confus, interdit et troublé,
 Il s'enfuit, et son âme, à charmer trop aisée,

Fut d'un cercle si beau la fable et la risée.
Soyez un peu moins prompt pour être plus confiant,

Aimez moins aisément pour aimer plus longtemps.
Si le teint de Philis, si ses yeux pleins de charmes
Sembler vous condamner à lui rendre les armes,
Avant que d'obéir à cet objet vainqueur,
Examinez son air, ses manières, son cœur :

Voyez si son humeur, à la vôtre assortie,
Peut en vous des amants former la sympathie,
Si tous ses mouvements méritent vos transports,
Et si l'esprit enfin ne dément point le corps ;
Alors si tout en elle augmente votre estime,

Donnez-lui sur votre âme un pouvoir légitime,
Dites-lui d'un air tendre, et d'amour transporté :
« C'en est fait, je vous aime, adieu ma liberté ; »
Au reste, pour trouver dans l'amoureux empire
Des objets pleins d'appas et dignes qu'on soupire

Et qui de Vénus même égalent les beautés,
N'allez point parcourir des climats écartés.
La France, de tout temps en miracles féconde,
En offre plus aux yeux que le reste du monde,
Et si l'amant d'Hélène eût connu ce séjour,

Il n'eût point pour la Grèce abandonné sa cour.
Pour vous donc qui cherchez des beautés sans égales,
Sans aller du Japon jusqu'aux terres australes,
Ni des pays brûlants dans des climats glacés,
Paris ou la province en fournissent assez.

Là vous pourrez trouver dans l'ardeur qui vous presse
En mille objets divers matière de tendresse :
Pourvu que, ménageant et vos pas et vos yeux,
Vous sachiez en connaître et les temps et les lieux.
Chaque endroit a ses soins, ses emplois, ses mystères,

L'un est pour les plaisirs, l'autre pour les affaires ;
Le jeu, le vin, la chasse ont chacun leur séjour,
Et tous lieux ne sont pas destinés à l'amour ;
Un chasseur sait des bois les routes inconnues,
Un plaideur du Palais connaît les avenues ;

Un buveur des bons vins sait les cantons vantés ;
Mais vous sachez les lieux des belles fréquentés.
Le théâtre, le bal, la cour, les Tuileries
Sont des réduits heureux pour les galanteries.
C'est là que cent beautés viennent tout conquérir.

Amants, c'est là la lice où vous devez courir ;
Le plaisir s'y rencontre, et l'amour y préside,
Suivez ce dieu des cœurs et le prenez pour guide ;
Et parmi les objets qui composent sa cour
Cherchez une beauté digne de votre amour.

Il ne vous prescrit point qu'elle soit blonde ou brune,
Que sa taille soit haute ou qu'elle soit commune ;
Qu'elle ait les yeux brillants ou qu'elle ait les yeux doux.
Qu'importe, tout cela ne dépend que de vous :
Les goûts sont différents, chacun prend ce qu'il aime.

Le caprice est permis contre la beauté même ;
Et j'ai vu préférer dans l'empire des cœurs
A de fades beautés d'engageantes laideurs.
Un choix est toujours bon quand son auteur s'en loue.
Jusque dans les défauts la nature se joue.

Elle a fait à Nanon certain tour dans les yeux,
Qui dans Nanon peut-être est ce qui plaît le mieux ;
Cette charmante erreur lui donne un air si tendre
Qu'il ne faut que la voir pour s'y laisser surprendre ;
Non, les plus droits regards des vulgaires beautés

Ne valent pas des siens l'irrégularité ;
Aussi, de notre amour comme de notre haine,
La raison la plus forte est toujours incertaine ;

Et ce qui fait aimer et ce qui fait haïr
Ne se fait pas connaître et se fait obéir.

Souvent à deux amants, par un effet contraire,
Une même beauté saura plaire et déplaire ;
L'un dira : « Quoi ! peut-on lui trouver des appas ? »
Et l'autre s'écriera : « Peut-on ne l'aimer pas ? »
Tous deux auront raison, l'amour les justifie,

Et d'un choix inégal permet la fantaisie,
Afin que les objets par les uns délaissés
Soient chez les autres cœurs à l'instant remplacés.
Aimez donc pour vous seul, et non pas pour les autres,
Sans en croire leurs yeux, satisfaites les vôtres ;

Mais quand vous aurez vu ce qui vous plaît le mieux,
Soumettez à l'esprit le jugement des yeux ;
Par eux du cœur d'autrui l'on croit voir la franchise,
Par eux ce même cœur en autrui se déguise ;
Souvent ils sont trompeurs en un objet charmant,

Souvent ils sont trompeurs en un crédule amant ;
Je vous l'ai déjà dit, sans beauté l'on peut plaire,
Mais les défauts du cœur ne se pardonnent guère.
A la seule vertu vous devez votre amour,
Et pour la distinguer il vous faut plus d'un jour.

Aux yeux en un moment la beauté peut paraître ;
Mais l'âme est à l'esprit moins facile à connaître.
L'une aime à se produire, et l'autre à se cacher.
L'une enfin se fait voir, l'autre se fait chercher.
Heureux cent et cent fois qui trouve en sa maîtresse

Dans un corps sans défaut une âme sans faiblesse,
Et qui de tout en elle épris également
Voit d'accord son penchant et son discernement.
Mais c'est peu qu'un amant, par ce choix équitable,
Dans un objet aimé trouve un objet aimable.

S'il a su bien choisir ce qui doit l'enflammer,
Il faut qu'il sache encor l'art de s'en faire aimer.
Cet art n'est pas commun, et l'amant le plus tendre
N'est pas toujours celui qui peut le mieux comprendre :
Outre un cœur amoureux, il faut un air galant.

Aimer n'est qu'un transport, mais plaire est un talent.
La nature le donne, et cet heureux partage
Doit encore avec soin être mis en usage ;
Tel que l'or précieux il le faut éprouver,
Tel qu'un heureux terrain il le faut cultiver.

En préceptes certains cet art se peut réduire,
Ovide le premier a su nous en instruire.
J'explique les leçons qu'il dictait autrefois,
Écoutez, et croyez qu'il parle par ma voix.
Vous aimez et déjà votre cœur qui soupire

Brûle de déclarer son amoureux martyr ;
Mais apprenez qu'il faut dans ces premiers moments
Pour faire un tendre aveu bien des ménagements,
Que ce n'est pas la voix qui se doit faire entendre,
Mais qu'il est un langage et plus doux et plus tendre ;

Qui par de petits soins qu'on ne peut condamner
Sans rien dire peut seul faire tout deviner.
En effet, je rirais d'un amant téméraire
Qui connaissant à peine une jeune bergère
Irait, comme une chose importante à savoir,

Lui dire : « Ah ! que vos yeux ont sur moi de pouvoir ! »
Non, ce n'est pas ainsi que d'abord on s'exprime,
Cet amour trop hardi marque trop peu d'estime.
On veut plus de silence, et c'est un grand défaut
Dans un nouvel amant que de parler si haut.

Mais quand Tircis soupire auprès de sa Climène,
Sans oser en parlant lui découvrir sa peine ;
Quand ses soins, ses respects et ses empressements,

Vers elle de son cœur sont les seuls truchements,
La belle l'entrevoit, et doublement touchée

De cette passion, et conçue et cachée.
Elle veut tenir compte à cet amant discret
Et de tout son amour et de tout son secret.
Alors, par son estime et par sa confiance,
Elle sait l'enhardir à cette confidence;

L'y conduit, l'y prépare, et lui fait déclarer
Tout ce qu'elle savait et feignait d'ignorer.
Dans cette occasion sa crainte se dissipe,
Jusqu'à parler d'amour sa langue s'émancipe;
On l'écoute, on lui rend, au gré de ses désirs,

Tendresse pour tendresse et soupirs pour soupirs.
Ainsi près des beautés pas à pas on s'avance,
D'abord tout est respect, estime et complaisance;
Mais ces mots répétés mille fois chaque jour
Expliquent à la fin ce qui s'appelle amour.

Sur le pied d'un amant n'osez donc pas paraître,
Que plus d'un entretien ne vous ait fait connaître :
Rendez-vous assidu, faites-vous estimer,
Et quand il sera temps vous vous ferez aimer.
Aujourd'hui le théâtre attire votre belle,

Trouvez-vous des premiers, s'il se peut, auprès d'elle;
Vous la verrez du moins, et cette occasion
Pourra vous ménager sa conversation.
Là, malgré le bon goût, malgré la voix publique,
Critiquez des auteurs tout ce qu'elle critique :

Ne protégez jamais ce qu'elle a contrôlé,
Et blâmez, s'il se peut, jusqu'à la Champmeslé.
Une belle souvent ose à la Comédie
Décider bien ou mal et veut être applaudie;
Prodiguez-lui l'encens qu'elle semble exiger,

Et l'admirez plutôt que de la corriger.
 Évitez cependant le bizarre caprice
 D'abaisser la vertu pour élever le vice ;
 Suivez le droit chemin, et dans vos jugements
 Ne faites jamais voir que de beaux sentiments.

Si, par exemple, on joue *Ariane abusée*,
 Blâmez, en la plaignant, le perfide Thésée ;
 Dites que la princesse avait bien mérité
 De trouver dans ce cœur plus de sincérité :
 Ensuite à votre usage ajustant vos maximes,

« L'inconstance en amour est le plus noir des crimes,
 Direz-vous, et jamais telle qui m'aimera
 Du choix qu'elle aura fait ne se repentira :
 Oui, si jamais j'éprouve une ardeur mutuelle,
 Au delà du trépas mon cœur sera fidèle :

Il le sera du moins jusqu'au dernier soupir,
 Et sans me voir changer on me verra mourir. »
 Si Bérénice en pleurs accuse sur la scène
 Les refus de Titus pour l'hymen d'une reine,
 Concluez que l'amour est une passion,

Qui dans le cœur des grands cède à l'ambition.
 Mais ajoutez : « Pour moi, dont l'âme est plus commune,
 J'oublierais aisément les soins de ma fortune
 Et toutes les grandeurs, tous les soins d'ici-bas
 Contre un objet aimé ne me tenteraient pas. »

Sur ces beaux sentiments que vous ferez paraître,
 Celle que vous aimez vous aimera peut-être
 Et se dira tout bas : « Peut-on s'imaginer
 Que ce cœur si bien fait soit encore à donner ? »
 Je dis plus, et peut-être en changeant de langage,

Elle voudra savoir l'objet qui vous engage ;
 Et dès lors, profitant d'un entretien si doux,
 Vous pourrez soupirer et répondre : « C'est vous. »

De cet heureux début si votre âme est ravie,
Sent de la voir ailleurs une plus forte envie,

Pour joindre ce plaisir à ceux du carnaval,
L'occasion est belle, allez, courez au bal ;
C'est là que de l'amour on célèbre la fête,
C'est là que des galants on brigue la conquête,
Et que chaque beauté tient ses yeux attentifs

A voir combien de cœurs elle a rendus captifs.
Pour en choisir le nombre, on met tout en usage,
Et la nature et l'art confondant leurs ouvrages.
Il n'est point d'ornement qui ne soit ajouté,
Il n'est point de miroir qui ne soit consulté.

De sa meilleure amie on devient la rivale,
On sent de l'effacer une ardeur sans égale.
Les regards radoucis n'y sont point épargnés,
Et les nouveaux soupirs n'y sont point dédaignés :
Le beau sexe eut toujours cette humeur en partage,

C'est le péché mignon même de la plus sage :
Sur les plus grands défauts on veut être flatté,
Et la moins belle aspire au prix de la beauté ;
Celle que vous aimez n'en est pas exceptée,
De son propre mérite, éblouie, entêtée ;

Et sûre des attraits dont vous êtes épris,
Peut-être en un amant cherche-t-elle un Pâris.
Prenez-la par ce faible, et dans la troupe entière
Avouez qu'elle seule est capable de plaire
Et que rien dans ces lieux ne la peut égaler,

Aux moindres agréments qu'on lui voit étaler ;
Jusque sur les atours semez quelques louanges,
Admirez ses rubans, ses bijoux, ses fontanges.
Que ses nœuds sont bien mis, et que tous ses frisons
Contre un cœur qui résiste ont de fortes raisons.

« Que j'aime le dessin de cette garniture,
Que l'art sait bien chez vous féconder la nature !
Quel plaisir de vous voir ! mais qu'il est dangereux,
Ce plaisir, pour un cœur qui craint d'être amoureux. »
Si vous voyez quelqu'un l'inviter à la danse,

Remarquez sa justesse à suivre la cadence :
Louez sa bonne grâce et son noble maintien,
En elle admirez tout, en autrui n'aimez rien ;
Car il faut, dussiez-vous faire quelque injustice,
Des plus charmants objets lui faire un sacrifice :

Ne trouver point en eux ce qui peut vous toucher ;
Mais sur elle toujours vos regards attacher :
Si même pour danser quelqu'autre vous entraîne,
Montrez en la quittant une secrète peine ;
Ne tardez qu'un moment, revenez la choisir,

Et dansez avec elle un peu plus à loisir :
C'est par là qu'un amant, dès la première vue,
Dans l'esprit de la belle aisément s'insinue
Et se met en état de pouvoir, chaque jour,
S'expliquer sans contrainte et lui parler d'amour !

On peut même, en changeant d'habit et de visage,
Tenir dès ce moment un amoureux langage :
Tout est permis alors, et le masque enhardit
L'amant le plus timide et le plus interdit :
De ces déguisements chacun sait la méthode,

Et de tous les plaisirs c'est le plus à la mode ;
L'un jaloux de la belle examine ses yeux
Et voit si son rival n'est pas le plus heureux ;
L'autre de ses regards trompant la vigilance,
Quand il en conte ailleurs cache son inconstance ;

L'autre d'un tendre aveu voulant voir le succès
Trouve enfin à le faire un plus facile accès.
Voilà votre parti, suivez donc ce modèle ;

Sous l'habit d'un berger vous direz à la belle :
« Je cherche une bergère et j'en ai fait le choix,

Heureux si vous vouliez je vivrais sous vos lois. »
Ou bien d'un enchanteur empruntant la figure
Et feignant d'être habile en la bonne aventure,
Vous pourriez à ses yeux promettre, en soupirant,
La conquête d'un cœur dont le vôtre est garant.

Elle entendra sans doute un langage si tendre,
Et même elle prendra du plaisir à l'entendre :
Vous le remarquerez, et ce succès heureux,
Vous rendant moins timide et non moins amoureux,
Vous lui direz : « Enfin ce n'est plus un mystère,

Sans que je sois berger, vous êtes ma bergère. »
Ou bien : « Depuis qu'en vous j'ai vu tant de beauté,
D'enchanteur que j'étais je deviens enchanté. »
Voilà comme l'amour peut éclater sans crime.
Soutenez ce discours par des marques d'estime ;

Par de tendres regards, par des soins empressés,
Et ne dites jamais à vos yeux « C'est assez. »
Allez, après cela, soyez sûr de lui plaire,
Son cœur à la tendresse est peut-être contraire,
Mais sa reconnaissance en ce cas agira,

Et se voyant aimée elle vous aimera ;
Cependant le bal cesse et la belle vous quitte,
Mais c'est d'un air qui semble attendre une visite,
Et vous dire tout bas : « Quoi ! faut-il dès ce soir
Commencer à s'aimer et finir à se voir ? »

Non. Dès le lendemain il faut aller chez elle,
Aussi bien qu'amoureux lui paraître fidèle,
Et toujours assidu lui vanter chaque jour
Sa beauté, son mérite et même votre amour :
Jamais pareil discours ne lasse ni n'irrite.

En terme de fleurette on souffre la redite ;
 En tout ce qu'on entend sur un sujet si beau
 Mille fois répété paraît toujours nouveau.
 Au reste, pour vous rendre aux autres agréable,
 Devenez de vous-même un censeur équitable ;

Connaissez des vertus pour les mieux faire aimer,
 Connaissez vos défauts pour les mieux supprimer ;
 Êtes-vous éloquent ? montrez cette éloquence
 Plutôt que d'affecter un obstiné silence ;
 Sinon, modérez-vous et prenez d'autres soins,

Écoutez un peu plus et parlez un peu moins ;
 Mais fuyez tout excès, c'est un sot caractère
 Que trop souvent parler, que trop longtemps se taire ;
 D'Oronte et de Damis chacun sait l'entretien :
 L'un veut presque tout dire et l'autre ne dit rien.

Ils fatiguent tous deux leur commune maîtresse.
 « Ah ! dit-elle souvent, l'importune tendresse !
 Je les vois tour à tour : l'un vient et l'autre sort,
 Le premier m'étourdit et le second m'endort. »
 Si des livres du temps l'agréable lecture

Perfectionne en vous les dons de la nature,
 Par des mots bien choisis faites-vous distinguer ;
 Mais en termes enflés n'allez pas haranguer :
 Rejetez l'antithèse et fuyez l'hyperbole,
 Ne vous servez jamais des termes de l'École ;

Laissez à Trissotin ce faste décevant
 Et, sans être pédant, daignez être savant.
 Surtout étudiez l'humeur de votre belle,
 Soyez libre, enjoué, triste et rêveur comme elle
 Imiter ses désirs et ses aversions

Et partagez toujours ses inclinations.
 Aime-t-elle à jouer ? jouez par complaisance,
 Mais faites voir en vous certaine indifférence :

Qui ne cherchant au jeu que ce qui divertit
Fait gagner sans ardeur et perdre sans dépit.

D'un cœur bien situé c'est là le caractère ;
Mais souvent, d'un amant l'âme basse et vulgaire
Pour son seul intérêt a trop d'attention
Et d'un simple plaisir fait une passion.
S'il éprouve en jouant le sort peu favorable,

Maîtresse, amis, valets, tout lui paraît coupable.
Il ne connaît plus rien, tout chez lui confondu
Doit compte à sa fureur d'un peu d'argent perdu :
Mais aussi c'est en vain, quand sa fougue est passée,
Qu'il revient plus soumis voir la belle offensée.

Elle prend ses respects pour des déguisements
Et croit ne voir en lui que des emportements.
Jugez quelle tendresse un tel amant inspire ;
Mais quittons ce discours qui sent trop la satire,
Voyons par quels moyens un esprit complaisant

Se fait aimer sans peine et plaît en s'amusant.
Quand il voit sa maîtresse à l'ouvrage attachée,
Comme une autre Arachné sur son métier penchée,
Former, par l'union de diverses couleurs,
Sur la toile tendue un parterre de fleurs,

Quoiqu'il ait pour cet art des mains toujours novices,
Il sait faire valoir jusqu'aux moindres services.
Il assortit la laine et tempère l'éclat,
Par le rouge enfoncé, du trop vif incarnat ;
Du vert sombre et riant il fait un doux mélange.

Elle prend tour à tour les couleurs qu'il lui range ;
Tel, d'un peintre appliqué sur un dessin nouveau,
L'apprenti diligent apprête le pinceau.
Ne croyez pas qu'alors un grand cœur le ravale,
Puisqu'Hercule amoureux file bien chez Omphale

Et que sa main, instruite aux plus nobles travaux,
 Mit bien les armes bas pour prendre des fuseaux ;
 Un soin touche une belle, elle voit avec joie
 Qu'un amant, pour lui plaire, innocemment s'emploie,
 Qu'à la voir travailler il passe tout le jour

Et qu'il ne l'interrompt que pour parler d'amour.
 Il est mille autres soins qu'il peut encor lui rendre :
 Aime-t-elle à chanter ? il brûle de l'entendre ;
 Veut-elle être priée ? il la prie instamment
 Et, dès qu'elle commence, il la loue hautement.

Heureux si, dans cet art où son Iris excelle,
 Il sait la seconder en chantant avec elle :
 Elle partage alors son amoureux souci
 Et s'il dit : « Je vous aime », elle le dit aussi.
 C'est par là qu'un rival chez Nanon m'inquiète :

Elle ne chante rien qu'il ne le lui répète.
 Dans leurs airs, l'un de l'autre ils font entrer le nom :
 Ou Nanon met Daphnis, ou Daphnis met Nanon.
 S'il se plaint des transports dont son âme est atteinte,
 Elle se sait bon gré d'avoir causé sa plainte.

Si d'un cœur qui soupire elle exprime l'ennui,
 Il s'en fait tout l'honneur et croit que c'est pour lui ;
 Soit qu'il conte aux échos sa peine et sa constance,
 Soudain elle lui fait la même confidence.
 Ce qu'on dit, de concert on le sent quelquefois

Et les cœurs sont d'accord aussi bien que les voix ;
 Pour moi, de leurs plaisirs spectateur inutile,
 N'y pouvant prendre part, j'en compose ma bile,
 Et mon cœur, tout ensemble et jaloux et discret,
 Leur applaudit tout haut et murmure en secret.

Combien, en cet état, oserai-je le dire ?
 Ai-je formé contre eux des sujets de satire !
 Combien de fois, jurant de ne la plus aimer,

Aux dépens de l'ingrate ai-je voulu rimer !
 Cependant, peu fidèle à ma vaine colère,

Oubliant presque tout, hors le soin de lui plaire,
 Je la revois, je l'aime et, par un doux transport,
 Me plaignant tendrement, moins d'elle que du sort,
 Je reproche à ses yeux tout ce qu'a dit sa bouche :
 « Peut-on aimer, dit-elle, et prendre un ton farouche ? »

Elle accuse à son tour mon injuste courroux :
 « Peut-on aimer, lui dis-je, et n'être point jaloux ? »
 Elle aime à voir en moi cette délicatesse,
 J'aime en elle ce soin de guérir ma faiblesse :
 Et nos cœurs, l'un de l'autre aisément satisfaits,

Se font tous deux la guerre en demandant la paix.
 Cet exemple d'un cœur soupçonneux, mais docile,
 De toutes mes leçons n'est pas la moins utile :
 L'amour sans jalousie est presque sans ardeur,
 Trop de tranquillité marque trop de tiédeur.

Un peu de défiance est toujours nécessaire ;
 C'est un sel qui ragoûte au moment qu'il altère,
 La crainte en un amant réveille ses désirs
 Et chez lui les chagrins font valoir les plaisirs :
 Mais cette passion veut être ménagée.

Rien n'apaise une belle une fois outragée
 Et son juste dépit ne présente à ses yeux,
 Dans un triste jaloux, qu'un tyran odieux ;
 Un véritable amant n'a point cet air sévère :
 Il est tendre et soumis jusque dans sa colère ;

Il sait se radoucir comme il sait s'alarmer
 Et, sans se faire craindre, il sait se faire aimer.
 Jadis, chez les mortels, la richesse ignorée
 Au luxe somptueux ne donnait point d'entrée,
 Du sort de leurs égaux aucuns n'étaient jaloux,

Les plus simples plaisirs leur semblaient les plus doux.
Prévenus des conseils d'une heureuse indolence,
Dans la pauvreté même ils trouvaient l'opulence,
Et sans verser le sang des timides agneaux,
Le lait seul des brebis faisait tous leurs cadeaux.

Sous un toit fait de jonc et couvert de feuillage,
Ils recueillaient les fruits d'un paisible ménage ;
La toison des moutons leur donnait des habits
Et le gazon naissant leur servait de tapis ;
Un bouquet fait sans art au milieu des prairies

Défrayait les bergers dans leurs galanteries,
Et le présent, suivi de serments amoureux,
Était toujours payé par des moments heureux ;
Mais bientôt la fortune, en changements féconde,
Vint par de faux appas séduire tout le monde,

Et montrant ses trésors, et cachant ses rigueurs,
Par des liens dorés enchaîner tous les cœurs ;
La volupté suivit sa compagne fidèle,
Tout prit à son abord une face nouvelle.
Le pénible travail ne fit plus qu'ennuyer,

La sévère vertu ne fit plus qu'effrayer ;
Les plaisirs trop aisés parurent sans amorces,
On pria les désirs de leur donner des forces,
Pour éteindre la soif il fallut l'exciter,
Et l'appétit mourant se fit ressusciter :

Chaque mets, revêtu d'une forme étrangère,
Perdit par trop d'apprêt sa douceur ordinaire,
Et le goût à changer sottement occupé,
Pour être mieux servi voulut être trompé.
Enfin l'ambition des grandeurs affamée

Vint remplir l'univers d'une vaine fumée,
On reconnut ses lois, et les cœurs corrompus
En furent enivrés sans en être repus :

L'honneur fut mesuré sur la folle dépense,
La fortune inégale en fit la différence ;

En suivant les trésors, plus ou moins prodigués,
On vit tous les humains plus ou moins distingués :
De là vint cet éclat des riches équipages,
Ce nombre de valets, cette suite de pages,
Ces meubles précieux, ces habits ajustés,

Et tous ces ornements par le luxe inventés ;
A cette vanité la Sagesse opposée
Dans le monde aussitôt se trouva méprisée.
La Vertu ne fit plus qu'un inutile effort,
Et l'Amour se rangea du parti le plus fort.

Alors dans un amant la beauté, la jeunesse,
Le mérite, l'esprit, l'air galant, la tendresse,
Étalèrent en vain de trop faibles appas,
On ne fut plus aimé sans un peu de fracas.
Il fallut pour toucher et la brune et la blonde

Par un superbe train faire bruit dans le monde :
Être le mieux vêtu d'entre tous ses rivaux,
Faire plus de présents, donner plus de cadeaux ;
D'une maîtresse enfin l'estime méritée,
Par des profusions fut encore achetée ;

Et le fruit désiré de ses rares attraits
Fut de voir soupirer un amant à grands frais.
Ce temps ne dure plus dans le siècle où nous sommes,
On rend plus de justice au mérite des hommes :
Les belles d'aujourd'hui savent mieux faire un choix,

En un mot, le bon goût est rentré dans ses droits.
Mais entre deux amants touchant la préférence,
Quand on ne peut d'ailleurs trouver la différence,
Esprit, douceur, amour, quand tout paraît égal,
On penche encor toujours vers le plus libéral.

Eh bien ! par la dépense assurez vos conquêtes,
Autant que vous pourrez faire souvent des fêtes ;
A l'objet de vos vœux procurez des plaisirs,
Et sans rien épargner prévenez ses désirs.
Aujourd'hui d'un concert régalez ses oreilles,

Demain de l'Opéra montrez-lui les merveilles ;
Quelquefois de Bacchus empruntant le secours,
Dans un repas galant chantez-lui vos amours.
Qu'un air libre surtout, qu'une manière aisée
Y fasse voir votre âme au plaisir préparée.

Un fat qui sait peu vivre et n'a jamais traité
En donnant un repas est tout déconcerté,
Il va, vient, court sans cesse et toujours se tourmente,
Appelle son valet, querelle sa servante :
A le voir agité de tant de soins divers,

On croirait qu'il s'occupe à régir l'Univers.
L'autre à qui la dépense est inconnue et rare,
Pour traiter ses amis près d'un an se prépare,
Et sans cesse d'avance il prône le régal,
Qu'il ne donne jamais ou bien qu'il donne mal.

Le plaisir coûte trop quand il faut tant l'attendre,
Plus agréablement Ariste sait surprendre ;
Si pour la promenade on choisit un jardin,
Il faut qu'en arrivant on y trouve un festin :
Ce n'est qu'un impromptu, mais il est magnifique.

A peine est-on entré qu'un concert de musique,
Se mêlant dans les airs, par mille doux accents
Vient rendre le plaisir commun à tous les sens.
Tel est un galant homme ; il sait de bonne grâce
Être présent à tout sans que rien l'embarrasse.

Jamais d'auprès d'Iris on ne le voit partir,
Et son unique soin est de la divertir.
Si son cœur généreux veut lui marquer son zèle,

Par un don magnifique et qui soit digne d'elle,
Un dédaigneux refus, qu'il craint avec sujet,

L'empêche d'imiter les offres de Paget.
Mais pour y parvenir il prend d'autres mesures,
Il donne à ses louis de nouvelles figures :
Ils prennent d'un bijou la forme et la couleur,
Ensuite une gageure adroitement perdue

Fait passer le présent comme une chose due :
La belle, sans rougir, de son amant l'accepte
Et lui tient dans son cœur compte de ce présent.
Au reste, il ne faut pas toujours à sa bergère
D'un présent de grand prix se rendre tributaire :

Pour être gueux dix ans, être un mois libéral
C'est magnifiquement courir à l'hôpital ;
L'amour veut de nos biens l'usage et non la perte,
L'air dont on offre est plus que n'est la chose offerte ;
Et d'un rien quelquefois l'hommage ingénieux

Plait autant que celui d'un trésor précieux.
Tout présent est exquis quand son heureux usage
Amuse le beau sexe ou convient au bel âge.
D'Ovide avec plaisir on accepte un anneau,
De Titire un bouquet, de Catulle un fuseau.

Mais un amant verrait son attente trompée
Si, par galanterie, il offrait une épée,
Et si comme Thomas il faisait à Catin
Le scolastique don d'une thèse en latin.
Quiconque en ses habits aime la négligence

D'une vaine parure aisément se dispense :
L'air négligé sied bien et sa simplicité,
Bien loin de le détruire, augmente sa beauté.
Du chasseur Adonis Vénus fut la conquête,
Sans qu'il se fût doré des pieds jusqu'à la tête.

Et de Phédre à regret Hippolyte vainqueur
Par ses ajustements n'enleva pas son cœur.
Mais à la propreté chacun est redevable,
Souvent par elle seule on peut se rendre aimable,
Et fit-on voir d'ailleurs un mérite éclatant,

Souvent aussi sans elle on devient dégoûtant ;
Surtout de ce qu'il est qu'un chacun se souviene
Afin qu'à son état tout le reste convienne.
Ne vous habillez point par un bizarre choix,
Ou bourgeois en marquis, ou marquis en bourgeois.

De plus, suivez la mode, et que son inconstance
N'empêche point l'effet de votre obéissance ;
Il est des nations de qui la gravité
Ne souffre en leurs habits nulle diversité ;
L'habit du petit-fils fut celui du grand-père,

Chez eux même figure est presque héréditaire ;
Et l'usage reçu de leurs premiers aïeux
Doit être encor transmis à leurs derniers neveux.
L'antiquité chez nous est bien moins vénérable,
Plus la mode est nouvelle et plus elle est aimable.

Une même saison la voit naître et finir,
Succéder à soi-même et toujours rajeunir :
Par ces dernières lois soudain exécutées,
De ses vains partisans elle fait des Prothées ;
Pour plaire il faut la suivre en tous ses changements,

C'est une loi commune et surtout aux amants.
Soyez respectueux auprès d'une maîtresse,
Ménagez sa pudeur pour gagner sa tendresse ;
De l'équivoque impur la sotte vanité
Déplaît par sa bassesse ou par l'obscurité.

Dans le monde autrefois on en souffrait l'usage ;
Mais des honnêtes gens ce n'est plus le langage ;
Il devient odieux quand il est entendu,

Et quand il ne l'est pas le fruit en est perdu.
Que de vos actions l'honnête modestie

Avec tous vos discours ait de la sympathie,
Et trop entreprenant dans l'espoir d'être heureux,
Ne vous érigez point en amant dangereux ;
Aimez sans violence et soupirez sans crime,
Perdez l'amour plutôt que de perdre l'estime

Et ne réduisez point une belle en courroux
A la nécessité de s'armer contre vous :
Ce n'est pas qu'un baiser, quoiqu'Iris sois farouche,
Ne puisse être ravi sur son aimable bouche,
Son cœur à vous haïr serait bien obstiné,

Ou ce crime bientôt vous sera pardonné.
Suivez ce doux transport si l'amour vous l'inspire,
Mais n'osez faire au moins ce que je n'ose dire :
De Lucrece à son âme épargnez les frayeurs,
Et sans les arracher méritez ses faveurs.

Mais quoi, dira quelqu'un, pour finir mes souffrances
Attendrai-je qu'Iris me fasse des avances,
Accuse ma sagesse et dise en rougissant
Que chez moi le respect rend l'amour languissant ?
Cette réflexion part d'une âme effrénée,

Qui suppose toujours la vertu subornée :
Qui ne se peut réduire à de justes désirs,
Et sans l'aveu des sens n'admet point les plaisirs.
Pour moi, d'un pur amour je prêche les délices,
Mais je n'enseigne point la pratique des vices ;

N'attendez là-dessus aucun de mes conseils.
Amant sage et discret j'écris pour mes pareils :
Si pourtant les faveurs d'une jeune bergère
Sont le prix des transports d'un amant téméraire,
Si la belle succombe et se rend à ses vœux,

Qu'il s'en taise du moins, c'est tout ce que je veux ;
Qu'aux dépens d'une gloire à lui seul immolée,
La victoire au public ne soit point révélée ;
Et content d'être heureux sans éclat et sans bruit.
Que de tout son bonheur lui seul il soit instruit.

Pour vous, parfaits amants, dont les soins légitimes
N'ont rien qui soit contraire à mes sages maximes,
Aimez fidèlement ; sans ce dernier avis,
Tous les autres en vain auraient été suivis :
Ne vous laissez jamais séduire à l'inconstance.

Couronnez vos vertus par la persévérance,
Et de vos premiers ans jusques aux derniers jours,
Faites d'un seul objet l'objet de vos amours.
J'étais déjà tout près de finir cet ouvrage,
Lorsque l'Amour m'appelle et me tient ce langage :

« Quoi ! tu peins des amants les agréments divers,
Et tu n'y comprends point l'art de faire des vers ?
Sais-tu que pour toucher une belle insensible,
Ce secret des secrets est le plus infaillible ;
Et que telle à tout autre eût refusé son cœur,

Qui souvent s'est rendue au seul nom de l'auteur ? »
Oui, de cet art divin je connais la puissance,
Amour, et j'en ai fait l'heureuse expérience :
Sur la mort de son chien Nanon versant des pleurs
Vit mes vers et pour rire oublia ses douleurs ;

J'en ai fait sur ses yeux qu'elle a lus sans colère,
Mon sonnet sur sa fièvre eut le don de lui plaire,
Et le jour de la fête on vit mon madrigal
Préféré par la belle au bouquet d'un rival ;
Mais je sais bien aussi que par trop de franchise

Une muse enjouée offense et scandalise,
D'un style libertin l'usage est dangereux,
Et l'on en voit en moi l'exemple malheureux :

Hélas ! il m'en souvient, une pareille audace
 Dans l'esprit d'Uranie a causé ma disgrâce.

Sans être son amant elle m'avait permis
 De me croire toujours au rang de ses amis :
 Je voyais des premiers de ces vers qu'on admire,
 Confidente des miens elle aimait à les lire,
 Mais j'en fis par malheur d'un peu trop naturels,

Et sa pudeur un jour les trouva criminels ;
 J'eus beau depuis ce temps m'offrir à sa vengeance,
 La cruelle l'exerce en fuyant ma présence :
 Heureux si je pouvais, mourant à ses genoux,
 Rentrer dans son estime et calmer son courroux.

C'est là sur l'art d'aimer ce que j'avais à dire,
 La matière s'épuise et je suis las d'écrire :
 Puisse de mes conseils le docile lecteur
 Être en les pratiquant plus heureux que l'auteur.

Puisse du moins quelqu'un dire d'un ton sévère :
 « Je trouve en ce poète un tendre caractère :
 On voit bien par ses vers qu'il était amoureux,
 Et Nanon eut grand tort s'il ne fut pas heureux. »

LA LUNE ET LA JARRETIÈRE

La lune, comme une commère,
 Jasait avec la jarretière
 Et lui jabotait tous ses droits.
 « Je suis déesse par trois fois,
 Écoute-moi, je suis au ciel la lune,
 Et par mon pouvoir souverain,
 Dans le bonheur et l'infortune,
 Je gouverne le genre humain ;
 Mon influence de ce monde
 Règle les secrets mouvements,
 C'est pour toi seule qu'il abonde

En de si grands événements.
 Diane préside à la chasse,
 On voit son trône au milieu des forêts,
 La jeunesse vers elle accourt pleine d'audace
 Et lui consacre tous ses traits ;
 Enfin, dans les enfers mon nom est Proserpine.
 Je règne en un lieu ténébreux ;
 Et c'est là qu'aux mortels ma volonté destine,
 Ou des plaisirs divins, ou des tourments affeux. »
 « Déesse, ne sois point si fière,
 Lui répondit la jarretière,
 De ton triple pouvoir ne te vante pas tant ;
 Qu'à d'autres auditeurs ton discours en impose,
 J'ai près de moi petite chose
 Qui peut en dire tout autant. »

LE PLAISIR ET LA SAGESSE

Le folâtre plaisir s'était mis en chemin
 Pour visiter les lieux de son domaine,
 Et de son pied léger il arpenté la plaine,
 Aussi vite qu'un trait échappe de la main ;
 Dessus son dos une mallette
 Voiturait divers instruments,
 Propres aux divertissements,
 Une corde à danser dessus l'escarpolette,
 Force raquettes et volants,
 Cartes et dés, surtout, remèdes excellents
 Contre le sommeil léthargique ;
 Des masques, des romans, des livres de musique,
 Que sais-je enfin ? tout l'attirail
 Qui sert à détourner les hommes du travail.
 Dans son chemin il trouve la Sagesse
 Qui méditait au coin d'un bois :
 — Quoi ! madame, c'est vous ! — C'est moi, quelle allé-
 Qu'avec douceur je vous revois ; [gresse

Depuis l'âge d'or, ce me semble,
 On nous vit rarement ensemble :
 Vous me fuyez, Plaisir, vous me grondez toujours,
 Sagesse, sans cela vous seriez mes amours.
 Tient-il à moi, dit l'immortelle,
 Qu'entre nous désormais,
 L'amitié se renouvelle;
 Allons, jurons-nous donc une ardeur mutuelle
 Et ne nous séparons jamais.
 Tous deux ainsi d'intelligence,
 Ils se mettent à voyager.
 La nuit vint, il fallut chercher à se loger :
 Ils virent un château d'assez belle apparence
 Et résolurent de concert
 D'aller chez le seigneur demander le couvert.
 Dans les routes de l'avenue,
 La dame du château prenait alors le frais,
 Coquette s'il en fut jamais;
 Le folâtre Plaisir lui donna dans la vue,
 Bonne table, bon lit, tout lui fut préparé :
 La Sagesse fut mal reçue,
 On l'envoya loger chez monsieur le curé,
 Où nous dirons, par parenthèse,
 Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.
 Après un fort léger sommeil,
 Du Plaisir paresseux elle attend le réveil;
 Il sort vers le midi des bras de son hôtesse,
 Et laisse dans sa place une sombre tristesse.
 Voilà le couple pèlerin
 Qui se rassemble encore et se met en chemin.
 Nulle malheureuse aventure
 Ne troubla leurs plaisants propos,
 Sur le point que la nuit ramène l'ombre obscure,
 Autre château se présente à propos.
 C'était le séjour d'une prude,
 Qui, lasse du tracas mondain,
 Se plaisait dans la solitude.

Cette dame parut, mais d'un abord fort rude
Repoussa le plaisir badin.

A la Sagesse seule elle tendit la main.

Le Plaisir rebuté porta sa lassitude

Au cabaret le plus voisin.

« Quelle infortune est donc la nôtre,

Dirent nos voyageurs, au matin rassemblés !

Il faut que des humains les esprits soient troublés

Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre.

N'est-il point sous le ciel quelque séjour heureux

Où nous soyons reçus tous deux ? »

Contre le mauvais goût le beau couple s'emporte

Et mécontent des deux gîtes derniers

Va le soir frapper à la porte

De la charmante Chateautiers ;

Son extrême beauté, sa brillante jeunesse

Promettaient au Plaisir un favorable accueil ;

Cette même raison fit trembler la Sagesse,

Que jeunesse et beauté mirent souvent en deuil.

Mais quelle surprise agréable

La fit changer de sentiment

Quand la belle, d'un air affable,

Fit à tous deux ce compliment :

« Venez Plaisir, venez Sagesse,

Vous avez trouvé votre hôtesse,

J'aurai chez moi place et temps pour tous deux.

Pourvu qu'abandonnant cette critique austère

Et cet air trop impérieux,

La Sagesse soit moins sévère

Et s'apprivoise avec les yeux ;

J'espère que dans ma retraite

J'affermirai votre union.

Mais faisons un marché pour n'être pas sujette

A fréquente discussion. »

Conditions se font, nul n'ose se défendre,

Chacun, bien entendu, met quelque peu du sien.

Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,

On est souvent brouillé pour rien.
 Qui plus des deux sur soi dut prendre ?
 Je ne le dirai pas, chacun s'en trouva bien.
 La Sagesse fut gaie, et le Plaisir modeste,
 Et dans son propre appartement,
 Sans que jamais survint nul altercas funeste,
 La belle pour toujours marqua leur logement :
 La Sagesse eut le lit, le Plaisir tout le reste.
 Tout le reste était grand ! Oui, mais tout bien conté,
 J'en atteste la foi des hommes,
 Le Plaisir du siècle où nous sommes
 N'est pas toujours si maltraité.

LA ROSE

— Vous voulez me cueillir, disait la rose en pleurs
 Au jeune Corillas qui l'avait cultivée,
 Hélas ! m'avez-vous réservée
 Au plus funeste des malheurs ?
 Voilà donc où tendaient vos perfides douceurs !
 Par ces mots, la rose vermeille
 Croyait convaincre Corillas ;
 Mais Corillas, tournant l'oreille,
 Feignait de ne l'entendre pas.
 — Cent fois, poursuivait-elle encore,
 Vous avez prévenu l'aurore
 Pour me voir et pour m'arroser ;
 Vous n'osiez même me baiser,
 De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
 Arrêtez, cher berger ; cruel, que faites-vous ?
 Arrêtez un moment, quand vous m'aurez cueillie,
 Quelques instants après vous me verrez flétrie,
 Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.
 Ainsi parlait la rose en larmes,
 Mais ses cris furent superflus.

Dès qu'elle fut cueillie elle n'eut plus de charmes,
 Et Çorillas ne l'aima plus.
 Amants, dans les plus dures chaînes,
 Contraignez vos brûlants désirs,
 Le comble des tendres plaisirs
 Est souvent le comble des peines.

LA FOURMI

Conte.

Hors du beau sexe il n'est point de salut,
 Ni de plaisir, j'ose avancer encore
 Cet autre point, pour qu'aucun ne l'ignore,
 Les dames sont et l'objet et le but
 De nos désirs ; Dieu nous créa pour elles,
 Elles pour nous ; si quelques réprouvés
 Se sont pourvus ailleurs que chez les belles,
 Je doute fort qu'ils s'en soient bien trouvés,
 Qu'ils viennent donc m'en dire des nouvelles.
 Dans le Levant, pourtant, me dira-t-on,
 Ce péché-là, c'est le péché mignon,
 Les musulmans traitent de bagatelles
 L'autre déduit ; à cette objection

Je dis : Ce sont des infidèles.

En second lieu, je tiens qu'en tous climats,
 Oncques ne fut femme chose importune.
 Pourquoi ces gens en font-ils peu de cas,
 En ont-ils tant ? Peut-être en sont-ils las.
 Abus, abus, douze lassent moins qu'une
 Bien il est vrai que ce sexe maudit
 Le plus souvent fait enrager le nôtre ;
 Dans la colère, on peste, on le maudit,
 On y revient malgré tout son dépit ;
 Pourquoi cela ? C'est que, comme j'ai dit,
 Le Créateur nous a faits l'un pour l'autre ;

Qui voudra donc aller contre la loi
Du Tout-Puissant? Ce ne sera pas moi.
Que l'on m'amène un mignon de couchette,
Beau, fait au tour, un Adonis, enfin ;
D'autre côté, telle qu'une soubrette,
Je plante là mon ange masculin
Et je m'en vais cajoler ma grisette.
Malheur à vous, gens du pays latin,
Je ne dis tous, tous n'ont tourné casaque,
Dans ce canton tout de même qu'ailleurs,
Le beau sexe a de zélés serviteurs,
De bons sujets ; non seulement j'attaque
Ceux devant qui le sexe féminin
En aucun sens n'a jamais trouvé grâce.
Cœurs corrompus, abominable race,
Vous qui trouvez l'ennemi trop voisin ;
Ainsi, pensez, quand on vous fait la guerre,
Que ce bon mot vous tirera d'affaire,
Damnés serez si jamais il en fut.
Hors du beau sexe il n'est point de salut ;
Il m'a fallu beaucoup de rhétorique
Pour établir point de foi si constant,
Or est qu'il est prouvé suffisamment ;
Allons plus loin, examinons comment
S'est établi cet usage hérétique
Que nous venons de fronder ci-dessus,
Car autrefois sur un autel sans plus
On adressait son offrande à Vénus.
Dans le vieux temps l'ignorance était forte,
Le hasard fit inventer autre sorte
De sacrifice à l'honneur toutefois,
De la déesse et si près de son temple,
Que pas ne crut déroger à ses droits
En le souffrant, ni qu'un pareil exemple
Pût quelque jour porter coup à sa loi ;
Mais comme il n'est chose si bonne en soi
Dont les méchants parfois ne puissent faire

Mauvais usage, il arriva de là
Qu'un certain chantre un beau jour s'avisa
De pratiquer un culte tout contraire ;
Que gagna-t-il à se faire apostat ?
Vous l'allez voir : une troupe en furie
Qui sur ce point n'entendit raillerie,
En cent morceaux hacha le renégat ;
Mais laissons là le chantre et son supplice :
Il fut puni, bien l'avait mérité.

Disons comment ce nouveau sacrifice,
Source d'abus, source d'iniquité,
Et comme quoi, sans songer à malice,
Par cas fortuit fut jadis inventé.
Que sur ce point aucun ne contredise,
Auteur mitré raconte ainsi le cas,
Il ne ment pas : c'est un homme d'Église.

Mars désarmé, Vénus presque en chemise,
Lassés tous deux d'avoir pris leurs ébats,
Dormaient tous deux non pas entre deux draps
(Plus n'y couchaient, crainte de la surprise),
Mais sur un lit où, pour tout matelas,
Vous eussiez vu des fleurs, de la verdure ;
Lit sans apprêt que la seule nature
Avait paré pour ce couple amoureux.
Comme au sommeil ils se livraient tous deux,
Une fourmi, qui rôdait d'aventure
Aux environs, doucement se glissa
Sous le jupon de la belle dormeuse.
En moins de rien, pied, jambe, *et cætera*,
Sont visités par notre fourrageuse.
Après avoir parcouru des appas
Tant qu'il lui plut, ainsi que l'on peut croire,
Elle grimpa sur un globe d'ivoire,
Des deux qui sont, en de certains climats,
Vulgairement appelés pays bas,
Globes polis que l'on ne nomme guère,

Pudeur défend que l'on les mette au jour.
 Amour, dit-on, est d'un avis contraire.
 Lequel doit être cru pour cette affaire ?
 Je ne sais, mais je gage pour l'amour.
 Quoi qu'il en soit, la bête familière
 Vint se camper, sans beaucoup de façons,
 Sur le sommet de l'un de ces deux monts,
 Parcourant tout ; l'impudente vermine
 Plus librement dans la suite en usa
 Et, sans respect pour blancheur ni peau fine,
 Son aiguillon fort rudement ficha
 Dans le contour de la croupe divine :
 Dame Cypris, qui croit qu'on l'assassine,
 Jette un grand cri, fait maint et maint sanglot.
 Eh quoi ! faut-il, pour une égratignure,
 Se plaindre tant ? Amour, petit marmot,
 Tu me fais pis, et ci je ne dis mot.
 Mars, à ce cri, se réveille en sursaut,
 Du mieux qu'il peut ramasse son armure
 Et, sans savoir ni pourquoi ni comment,
 Mon étourdi vous met flamberge au vent.
 Phœbus, pour lors, au haut du firmament,
 Menait son char ; effrayé dans son âme,
 Il crut d'abord que le dieu des combats,
 Par jalousie ou par quelque'autre cas,
 Était tout près d'allonger sur sa dame.

Le dieu bénin, rempli de charité,
 Pour empêcher telle brutalité,
 Crie au secours, met l'Olympe en émute,
 Si que Jupin lui-même se députe
 Pour en connaître et, suivi de Pallas,
 Franchit les cieux ; les dieux ne marchent pas
 A petit bruit ; si grand fut le fracas
 Que la fourmi délogea sans trompette
 Et, ne sachant où donner de la tête,
 De malepeur brusquement se fourra

En certain trou, premier qu'elle trouva,
 Où, descendant, onc n'était jusque-là
 Dans ce cachot entré ni gens ni bête.
 A ce qu'on tient, l'insecte en eut les gants.
 Là, l'animal, reparable jusqu'aux dents,
 Se rit des dieux, fait piquère nouvelle,
 A son plaisir comptant d'y tenir bon,
 Malgré Jupin et toute sa séquelle.

Vénus gémit ; chaque coup d'aiguillon
 Va jusqu'au vif et fait bondir la belle
 Comme un coursier pressé par l'éperon :
 Un peu plus tôt, Mars y trouvait son compte.
 Pour soulager la reine d'Amathonte,
 Comment s'y prendre ? il n'est aucun moyen,
 Aucun remède au moins qu'on puisse faire
 Honnêtement. Jupiter ne sait rien,
 Pallas non plus, Mars se trémousse bien,
 Mais il n'y fait que de l'eau toute claire ;
 Les pauvres dieux, enfin, sont tous camus.

L'un tient la foudre et l'autre un cimenterre :
 Ce n'est pas là ce qu'il faut à Vénus,
 Autre instrument eût été nécessaire.
 Priape accourt : ce dieu n'était pas loin.
 Heureusement, dans ce pressant besoin,
 Il sut trouver recette salutaire.
 Son sceptre seul parut propre à l'affaire.
 Sans marchander il vous le plante donc
 Bien et dûment dans le manoir profond
 Où la fourmi de piquer faisait rage.
 Ce n'est en vain ; le Ciel bénit l'ouvrage.
 Notre Esculape, en moins d'un tourne-main,
 Fit tant et tant que par force d'engin
 Il vint à bout d'accomplir cette cure.
 Il arracha l'insecte malfaisant,
 Coula, de plus, baume sur la blessure.
 Messer Priape ayant sommairement

Traité le mal, tant lui parut plaisant
 Cetui manoir, tant prit goût à la chose
 Qu'au coup d'essai ne s'en voulut tenir.
 Depuis ce jour, sans prétexte ni cause
 Autre, sinon que tel est son plaisir,
 Au même gîte on le voit revenir.
 Autant en fait la fourmi, mais plus sage
 Qu'au temps jadis ne cause aucun dommage,
 Plus de douleur, mais bien démangeaison,
 Et mouvements et secousses gentilles,
 Tous ornements de la conclusion.
 O vous, amants, qui soupirez pour filles
 Neuves encore, puissent, dans certains temps,
 Lorsque sous vous apprendront la pratique,
 Ces doux objets, ces tendrons ignorants
 N'être jamais sans fourmi qui les pique.

LES DEUX SERVANTES DE CABARET

Conte.

Dans un logis dont j'ignore l'enseigne,
 Isabeau servait et Nanon.
 N'attendez pas qu'ici je les dépeigne,
 C'est assez d'avoir dit leur nom.
 Suffit qu'elles étaient de mise,
 Le bec bien affilé, l'œil à la friandise.
 Un soir, après quelques menus devis,
 Chacun contant sa peine et ses profits,
 Isabeau dit : « Nanon, une chose m'étonne,
 Nous sommes de moitié de tout ce qu'on nous donne,
 Entre nous deux également
 Tout se partage, ce me semble ;
 Je te vois regorger d'argent
 Pendant que je ne puis mettre deux sols ensemble.
 On te voit acheter des vaches, des moutons ;

De linge ton armoire est pleine ;
 Pendant que je ne puis mettre que des haillons,
 Tu te portes comme une reine.
 Dis-moi, comment fais-tu ? je ne le comprends pas.
 — Comment je fais ? Pauvre innocente !
 Un étranger arrive et demande servante :
 Je cours voir ce qu'il veut ; le drôle, sur mon sein,
 Vous débute d'abord par promener sa main.
 Le jeu lui plaît, la main s'avance,
 Enfin l'on parle de finance.
 En deux ou trois *Pater* au plus,
 Sur un lit ou sur une chaise,
 Un écu, trente sols se gagnent tout à l'aise,
 Il n'y faut pas trop de façon,
 Tu n'es pas laide et tu peux...
 Je serai de moitié avec toi, si tu veux.
 — Oui, mais répond Nanon, j'appréhende une chose ;
 On dit qu'à ce métier une fille s'expose :
 Si j'allais devenir... — Tu ne deviendras rien,
 Répond sa camarade habile.
 Je sais un très joli moyen
 Qui préserve du cas qui rend fille fertile,
 Dont la pratique est très facile,
 Et dont depuis longtemps je me trouve fort bien.
 Quand sur la fin de sa carrière,
 Le galant transporté du plaisir qu'il ressent,
 Roule les yeux languissamment
 Et livre à la douceur son âme tout entière,
 Il te faut d'un coup à propos
 Dérouter le bidet et lui donner campos ;
 C'est là que consiste la science,
 Attendre plus longtemps ce serait imprudence.
 Souviens-t'en bien, Nanon, et surtout ne l'oublie.
 — Je veux, répondit-elle, essayer dès demain.
 Sa volonté fut bientôt accomplie.
 La belle en moins de rien le prit sur le bon bout.
 Tous les jours nouvelle reprise ;

Quelquefois cinq à six et jamais point du tout,
Le moyen d'acquérir était fort de son goût.
Elle y retourna tant qu'enfin elle y fut prise.

Triste de ce malheur nouveau,
Elle vint chercher Isabeau,
Pour lui raconter sa disgrâce.

— Sotte, dit Isabeau, que n'étais-je en ta place !
Un pareil accident ne me fût arrivé.

Tu n'as donc pas bien observé
Ce que je t'avais dit de faire ?

— Hélas ! répond notre future mère,
Tout allait bien dans les commencements ;
Je ne sais quoi survint qui me mit en déroute,
J'eus beau me souvenir de tes enseignements,
Comme il roulait les yeux, je ne voyais plus goutte.

CONTE

Un révérend, à face guillerette,
Oyait le cas d'un jeune débauché
Qui s'accusa que gente bachelette
Avait la nuit entre ses bras couché.

— Combien de fois s'est commis le péché ?
— Trois fois sans plus, répond le camarade.
— Comment, trois fois ? dit le père fâché,
En une nuit ! Vous étiez donc malade ?

ÉPITRE

A madame L...

Ah ! je les vois qui s'allongent, mes bras,
De lieu en lieu ils percent tous obstacles :
Ah !... Mais, madame, est-ce que j'ai des rats ?
Non, c'est l'Amour qui fait ce grand miracle.
Jusqu'à Paris je les sens parvenus :
Toujours tout droit ils sont allés bien vite :

Ouvrez la porte à ces nouveaux venus,
Que votre col soit leur unique gîte.
En l'embrassant, ils embrassent le tout ;
Serrez-la bien, ma maman : bon encore,
Et tournez tant que moi, qui suis au bout,
Je puisse atteindre à celle que j'adore.
M'y voilà donc : à force de replis
Le gros de l'arbre a suivi les deux branches ;
Quelle forêt et de rose et de lis !
Mais commençons par ces belles mains blanches ;
Confiez-les à ce pauvre garçon :
Oui, je les tiens, ma bouche les caresse ;
Pour empêcher d'y créer un suçon,
Profond respect, j'implore ta sagesse,
Retirez-vous, mes lèvres, promptement :
L'endroit est beau, mais il en est quelqu'autre...
Madame !... Holà !... Dites-moi donc comment
Cela s'est fait ? Ma joue est sur la vôtre ;
Que j'y suis bien, et si bien qu'à jamais
J'y veux rester ! Regardez l'éloquence
De mes deux yeux, ils disent beaucoup ; mais
Ma langue en dit plus qu'eux dans son silence.
En ce moment, plus fortuné qu'un roi,
Dans le plaisir je me jette et me plonge :
Bientôt, hélas ! je vais pleurer, pourquoi ?
C'est de chagrin de n'avoir eu qu'un songe.

LA LANGUE

Chanson.

Ce n'est point ta charmante bouche,
Ni tes lèvres de corail,
Ni tes dents dont l'émail
Sensuellement me touche ;
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'amour n'est rien.

Pour mettre le comble à ma flamme,
 Je te quitte des beautés,
 Dont les cœurs sont enchantés :
 Que faut-il pour me ravir l'âme?
 C'est ta langue, etc.,

D'où vient qu'avec tant d'efficace
 Je te parle sans parler,
 Regarde sans regarder,
 M'agite sans sortir de place?
 C'est ta langue, etc.

Qui seule toute la nuit peut plaire,
 Toute la nuit contenter,
 Et pour devise porter :
 Plus on fait, plus on veut le faire?
 C'est ta langue, etc.

Quel est le vrai jeu de Cythère,
 Ce jeu si rempli d'appas?
 Non, ma Philis, ce n'est pas
 Tout ce que pense le vulgaire,
 C'est ta langue, etc.

LES ONGLES RAS

Conte.

Soucis cuisants avait la belle Annette :
 Ils provenaient de ce qu'ayant vingt ans,
 Point ne songeaient à lui faire l'emplette
 D'un bon époux ses barbares parents.
 — D'où vient, ma fille, un jour lui dit sa mère,
 Vous rognez-vous les ongles de si près?
 Quelle folie ! ou bien c'est un mystère,
 Avouez-moi ; le faites-vous exprès ?
 Annette, alors modeste, mais retorse,
 Équivoquant, répond d'un sang rassis :
 — Mes ongles ras ne sont ainsi qu'à force
 D'avoir gratté trop souvent mes sourcils.

LA TACHE DE CRÈME

Conte.

Un mari trop usé pour plaire
Par un amant fut remplacé,
Qui n'étant qu'un mets ordinaire
Fit qu'on en fut bientôt lassé.
Un jeune officier se présente,
De tendresse plein comme un œuf ;
Il plaît, il engage, il enchante,
Bref, Alix veut tâter du neuf.
Elle en tâte, mais à la hâte ;
Si bien que l'époux s'aperçoit
D'une tache fraîche, qui gâte
Sa jupe dans plus d'un endroit.
— Toi, qui te dis propre à l'extrême,
Ma femme, néanmoins je vois
Que quand tu manges de la crème,
Il en tombe toujours sur toi ;
Vite une serviette mouillée. »
Secondé de l'ancien ami,
Il frotte la robe souillée.
Tous deux n'y vont pas à demi ;
Mais tandis qu'ils frottent sans bornes,
Remarquez, voilà le plus beau :
L'officier leur faisant les cornes
Met le dernier trait au tableau.

PHILOTANUS

Poème.

Ces jours passés, regagnant mon manoir,
 Je vis de loin quelque chose de noir,
 Le long d'un bois. Je m'avance, j'approche
 Et j'aperçois une double main croche,
 Queue en trompette, ergots, cornes aussi :
 Oh ! vertubleu, qu'est-ce donc que ceci ?
 C'était un diable, et ce qui doit paraître
 Plus rare encor, un diable au pied d'un hêtre,
 Qui, fatigué, dormait de tout son cœur.
 « Sortons d'ici, me dis-je, avec honneur,
 Et l'enchaînons si cela se peut faire. »
 Heureusement j'avais un scapulaire (1)
 Et le cordon de monsieur Saint François (2).
 Je fis sur lui de grands signes de croix :
 Puis, à genoux, doucement je lui passe
 Mon ligament ; de crainte qu'il ne casse,

N. B. — *Toutes les notes qui suivent se trouvent dans les éditions anciennes du « Philotanus ».*

(1) Le scapulaire est une espèce de collier d'Ordre institué en l'honneur de la Sainte Vierge. Ce sont deux rubans bleus, que l'on coud à chaque bout à un petit morceau de drap brun, tout simple, où sur lequel on brode quelquefois le nom de *Jesus-Maria*. On passe la tête entre ces deux rubans, au bout desquels tombent jusqu'au milieu du dos et jusque sur le cœur les petits morceaux de drap par lesquels ils sont unis. On porte ordinairement le scapulaire entre la chemise et la chair. Il préserve de mort subite, du tonnerre, du feu, de l'eau, des voleurs et des embûches du diable.

(2) Le cordon de M. Saint François est une petite corde bénite que portent les membres des confréries instituées en l'honneur de saint François.

Le mets en double et glisse un nœud coulant
 A chaque pied ; ensuite réveillant
 Le malin corps, malgré son sortilège,
 Il sentit bien qu'il était pris au piège.

Qui fut bien sot ? Ce fut notre démon.

— Pardon, monsieur, s'écria-t-il, pardon...

— Point de quartier ; avant que je te quitte,
 Faut, s'il te plaît, que je fouille et visite
 En tes papiers ; et ce n'est pas le tout,
 Je veux savoir, de l'un à l'autre bout,
 D'*Unigenit* (1) le monstrueux mystère,
 Tous les démons ont part à cette affaire...

— Las ! j'en suis un, mais ne sais ce que c'est ;
 De près ni loin je n'y prends intérêt...

— Nous l'allons voir... Une large fontaine
 Bordait le bois qu'eau bénite (2) soudaine
 Je baptisai moyennant certains mots
 Pris du missel ; puis par ses longs ergots
 Entortillés par la sainte ficelle,
 Je l'attirai jusques au bord d'icelle...

— La vois-tu bien cette eau, double menteur ?
 Tu vas sur l'heure en être potateur

(1) *Unigenit et Unigenitus* est le nom de la constitution ou, pour mieux dire, de la bulle de N. T. S. P. le pape, par laquelle le Nouveau Testament du père Quesnel est condamné comme livre dangereux, hérétique, scandaleux, et avec lui tous ceux qui le lisent.

(2) On ne peut pas rapporter tout ce que le prêtre dit pour faire l'eau bénite : il y a plusieurs oraisons, plusieurs signes de croix et autres cérémonies dont il est aisé de s'instruire dans tous les missels. Il suffit de rapporter ces paroles tirées du livre du R. P. Jean David, intitulé *le Bouclier*, chap. 10. « Entre les choses consacrées qui ont l'efficace contre les embûches de l'ennemi, il faut ranger celles-ci : l'eau bénite qu'on consacre tous les dimanches dans l'église et qui tire son nom de cette consécration ; l'eau baptismale qu'on consacre les veilles de Pâques et de la Pentecôte ; l'eau bénite qu'on nomme l'eau de Grégoire, que les évêques consacrent avec le sel, de la cendre et du vin, pour en consacrer les autels et pour d'autres saints usages. »

Si vérité claire, nette et précise,
 Sur chaque chef ne me fait lâcher prise.
 Pour essayer quel en sera l'effet,
 Ça, commençons par t'en donner un jet.

— Eh ! non, monsieur, j'en connais la puissance ;
 Et puisqu'il faut, pour avoir délivrance,
 Avouer tout, différez d'un instant
 Cette boisson et vous serez content...

— Très volontiers ; mais dépêche donc vite,
 Seul avec toi je ferais mauvais gîte.
 Dis-moi d'abord, sans interruption,
 Ton nom, ton âge et ta condition.

— Philotanus est mon nom ; pour mon âge,
 J'avais trente ans (1) quelque peu davantage
 Lorsque Henri quatre, avec un fer subtil,
 Fut mis à mort ; combien cela fait-il ?
 Je conduisais le Natif d'Angoulême (2).

Ce ne fut lui, le lourdaud, c'est moi-même
 Qui fis le coup ; à la société

Coup qui plut tant, que depuis n'ont été
 Meurtres, poison, affaires d'importance
 Que n'ait commis, à mon expérience,
 L'ordre nouveau Compagnon de Jésus.

— J'entends cela ; père Philotanus
 Qu'appellerai quelquefois Philopode,
 Quand ce dernier me sera plus commode
 (Car Philopode ou bien Philotanus,
 En bon français c'est jus vert ou vert jus).
 Quant à présent, ton interrogatoire
 Ne doit rouler sur la trop longue histoire
 Des trahisons, meurtres, forfaits divers,
 Dont par toi l'Ordre (3) a rempli l'univers ;

(1) C'est l'âge de Ravailiac.

(2) C'est Ravailiac.

(3) C'est-à-dire la Société de Jésus.

Un siècle entier ne pourrait te suffire
 Si tu voulais les coter et déduire.
 Il ne s'agit à présent que d'un trait,
 C'est de Quesnel ; raconte-moi le fait
 De point en point : il est tout à ta gloire.
 Parle, j'écoute, ou voilà de quoi boire...

— Pasquier Quesnel, prêtre bérullien (1),
 Est, me dit-il, un dangereux vaurien
 Qui s'avisa d'abandonner sa plume
 A composer un horrible volume
 Plein de propos et de réflexions
 Qui détruisaient toutes les passions ;
 Rendaient l'homme humble, ennemi de lui-même,
 Et dépendant de cet Ordre suprême
 Que des élus fixa le juste choix.
 Ce livre, enflé des plus sévères lois,
 Montrait combien la route est difficile
 Qui mène au ciel en suivant l'Évangile.
 Plus, sur la grâce il suivait pas à pas
 Les deux docteurs Augustin et Thomas ;
 Et foudroyant l'école relâchée,
 De nos erreurs découvrait la nichée.
 Pharisiens, traîtres, bourreaux, Judas,
 Plus enragés, plus méchants n'étaient pas
 Qu'en cet écrit il dit que nous le sommes,
 Lorsqu'en douceur nous sauvons tous les hommes.
 Le chien de livre ! Ah ! je ne l'eus pas lu
 Que m'écriai : « Pères, tout est perdu !
 C'est fait de nous et notre Compagnie
 Est pour jamais vilipendée, honnie ! »
 Que dira-t-on, meshui, de Molina (2),

(1) C'est-à-dire prêtre de l'Oratoire, parce que cette société a été établie en France par le cardinal de Bérulle.

(2) Louis Molina est l'auteur du système touchant la grâce, lequel est enseigné des jésuites, et il a fait donner le nom de molinistes à ceux qui le soutiennent.

De Lessius (1), Escobar, Diana?
 Adieu vous dis Morale Tambourine (2);
 De Molina la flatteuse doctrine
 Est à l'eau. Non, le furet de Pascal (3)
 Ne nous fit onc tant de tort, tant de mal,
 Ni des Arnaulds (4), la famille acharnée
 Comme serpents sur une âme damnée,
 Ni Port-Royal (5), ni l'Université,
 Qu'en fait Quesnel à la Société.

(1) Léonard Lessius, confrère de Molina, répandait en Flandre la même doctrine que Molina semait en Portugal. On accuse Lessius d'être un de ceux qui ajoutent la morale aux passions. On dit la même chose d'Escobar, jésuite célèbre, qui a compilé et rédigé en un corps toute cette morale contre laquelle les jansénistes, ou ceux de leur parti, ont tant crié, quoique la plupart n'en pratiquent point d'autre. C'est au sujet de cette doctrine que Despréaux fit ce couplet contre la sévérité du R. P. Bourdaloue :

Si Bourdaloue, un peu sévère,
 Nous dit : « Craignez la volupté »;
 « Escobar, lui, dit-on, mon père,
 Nous le permet pour la santé. »

Diana n'était pas jésuite, mais il était si fort uni de sentiment avec ces RR. PP. qu'il avait autant d'autorité chez eux que s'il avait eu l'honneur d'être de leur société.

(2) Le R. P. Tambourin, jésuite, s'est rendu célèbre par ses opinions. Les jansénistes les appellent relâchées, commodes; ceux de son parti les appellent raisonnables.

(3) C'est Blaise Pascal, un des plus beaux et des plus grands génies du règne de Louis XIV. Philotanus l'appelle furet à cause de ses recherches et toutes les découvertes qu'il faisait si adroitement dans les livres et dans les sentiments des RR. PP. jésuites, comme on peut le voir dans les « Lettres provinciales ».

(4) Le diable entend par là les principaux des sociétés tant régulières que séculières de Port-Royal, qui étaient tous fils ou petits-fils de l'avocat Arnauld, si connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les RR. PP. jésuites pour l'Université de Paris en 1594. Antoine Arnauld, Arnauld Dandilly, Arnauld Luzancy, Arnauld de Pomponne, sans compter toutes les dames Arnauld qui étaient religieuses à Port-Royal.

(5) Quoique la famille de M. Arnauld composât la plus grande partie de la société de Port-Royal, il y avait plusieurs autres habiles gens qui en étaient ou passaient pour en être. Tels étaient M. le Maître, ses frères, MM. de Saci, de Saint-Elme, de Valmont, de Saint-Glain, de Sainte-Marthe, Nicole, Le Nain, Saint-Gilles, etc.

Je haranguai deux heures de la sorte ;
 Nos révérends avaient la gueule morte :
 Les uns tout haut et les autres tout bas
 Ne répondaient que par de grands hélas !
 Mais à l'instant, en serviteur fidèle,
 Je ranimai mon courage et mon zèle.
 « Allons, enfants, nous verrons-nous flétrir
 Sans nous venger ? Il faut vaincre ou mourir
 Jusques au bout ; lâche est celui qui cède ;
 Le mal est fait, ne songeons qu'au remède.
 Donnez-moi donc votre approbation :
 Je prends sur moi cette commission. »
 Et comme alors tout le monde s'écrie
 Qu'avec plaisir de notre Compagnie
 On me remet les intérêts en main,
 Au même instant je me mets en chemin.

Vite en Espagne, en France, dans l'Europe,
 En vrai lutin me voilà qui galope,
 Semant partout, à tort et à travers,
 Que le Quesnel est un livre pervers ;
 Que chaque mot contient une hérésie ;
 Que de Luther, la doctrine choisie
 S'y trouve enclose, et celle de Baïus (1) ;
 Qu'autant vaudrait lire Jansénius ;
 Que sous un air de piété profonde
 Il désespère et damne tout le monde :
 Que, selon lui, l'homme nécessité
 Vit en esclave et n'a rien mérité
 En bienfaisant ; que notre libre arbitre,
 Ce don du Ciel, n'est au plus qu'un vain titre
 Pour le plus juste et le plus criminel ;
 Qu'il fait partout du crime originel
 Un éléphant, un hydre à sept cents têtes,

(1) Il était docteur de Louvain ; c'est, pour ainsi dire, le prédécesseur de l'évêque Jansénius. Les papes Pie V et Grégoire XIII condamnèrent la doctrine de Baïus.

Qu'il parle mal du dimanche et des fêtes ;
 Qu'à notre mort la grâce ne viendra,
 Quoique appelée : enfin *et cætera*.

Tant répété qu'à force de le dire
 Beaucoup de gens qui ne savaient pas lire
 Crurent Quesnel un hérétique, un fou,
 Qui méritait courir le *loup-garou* (1),
 Un imposteur, un âne, un hypocrite :
 Puis à Paris, sous l'habit de jésuite,
 Je confessais ; et le plus gros péché
 Passait d'abord, hormis d'être entiché
 Du Quesnellisme ; auquel cas pénitence
 Pendant six mois se donnait d'importance :
 Si fallait-il remettre entre mes mains
 Ledit auteur, et l'on était des saints ;
 Après cela l'âme désabusée
 Montait au ciel droit comme une fusée,
 Insinuant que le Père éternel
 Pardonnait tout, hormis d'aimer Quesnel.
 Pour les savants j'avais des artifices
 Beaucoup meilleurs. De tous les bénéfices
 J'étais en cour le seul dispensateur.
 Ah ! voyez donc comme aucun sectateur
 De l'Oratoire approchait de la liste !
 S'il s'y fourrait : Sire, il est janséniste :
 C'en était fait, crac... mon docteur rayé
 D'un « Je n'ai pu » s'en retournait payé.
 Aussi quelqu'un désirait-il la mitre
 Ou l'évêché ? d'abord sur ce chapitre

(1) La plupart des fidèles de l'Église romaine croient que le Carême, les veilles de bonnes fêtes, mais surtout durant l'Avent, ceux qui sont excommuniés prennent, la nuit, la figure d'un loup-garou monstrueux et viennent dans les carrefours pousser de grands hurlements ; je n'en ai jamais vu, mais puis bien assurer que j'en ai entendu et que leurs cris affreux me réveillaient en sursaut et me causaient une épouvante qui me faisait trembler jusqu'au fond de l'âme. Les prétendus esprits forts disent que ce ne sont que des chiens perdus, ou qui ne peuvent entrer dans leurs maisons.

Je le mettais, l'interrogeant à fond :
S'il chancelait ou qu'il fit un faux bond
En répondant à toutes mes demandes,
De son vivant n'entraît dans nos légendes.
Mais sous ma main quand tombait un butor,
Je le grimpais au sommet du Tabor,
En lui montrant ma puissance et ma gloire,
Je lui disais : « Abbé, veux-tu me croire ?
Je te ferai bientôt un grand prélat,
Voire, irais-tu jusqu'au cardinalat,
Si j'étais sûr que ta reconnaissance
Te tint toujours dans une obéissance
Aveugle et prompte à mes ordres sacrés.
Or je voudrais sur prêtres et curés
L'empire avoir, et dans ton diocèse
Être le maître ; et suivant cette thèse,
Tu ne seras que mon simple commis ;
Bien jouissant des revenus promis,
Roulant en prince ; au surplus n'ayant cure
Que des honneurs dus à la prélature ;
Car pour les mœurs, la morale et la foi,
Dans ton troupeau je veux donner la loi.
Ça donc, abbé, ferez-vous un bon frère ?
— Oui, sur mon Dieu, mon très révérend père,
Répondait-il, et vous pouvez compter
Que je suis prêt à tout exécuter
Pour courre sus, et suivre à toute outrance
Les ennemis de Votre Révérence.
Oh ! les pendants ! qu'ils auront de revers !
Dans mon clergé, non plus que des chiens verts
N'en souffrirai, si tant est qu'il vous plaise
Me faire évêque et me mettre à mon aise...

— Tu parles d'or ; mais pour montrer comment
Tu t'y prendras pour tenir ton serment,
Cours à la chasse avant que Pâques vienne,
De ces Quesnels rapporte-moi centaine,

Tous confisqués. Tel Saül autrefois
 Dit à David : « Michol est à ton choix ;
 Mais ne l'auras qu'avant tu ne t'apprêtes
 A m'apporter des Philistins cent têtes :
 Tu vois le prix, consulte ton amour. »
 Ainsi parlais-je aux aboyants de Cour.
 J'approuvai fort son gentil épisode :
 « Courage, dis-je, achevons, Philopode. »
 « Je poursuis donc : c'est par de tels appâts
 Que je gagnai les trois quarts des prélats,
 N'ignorant point que l'intérêt les guide :
 D'autant plus que pour les tenir en bride,
 Leur promettais bénéfice meilleur
 A l'avenir, s'ils montraient de l'ardeur
 A m'extirper jusqu'à la moindre trace
 Tant de Quesnel que de toute sa race
 Et s'ils m'aidaient à sortir d'embarras :
 Ils y tâchaient et n'étaient point ingrats,
 Les bonnes gens ; mais malgré leurs menées
 Et de cachet les lettres déchainées,
 Exils, prisons, barbares traitements,
 Renouvelés pendant plus de trente ans ;
 Malgré d'enfer les plus noires manœuvres,
 Quesnel brillant au milieu de ses œuvres,
 Se soutenait : quatorze éditions
 Furent le fruit des persécutions.
 Ventre saint-gris, le désespoir, la rage
 Me possédaient. Que faire davantage ?
 Je suis à bout. Oh ! oh ! de par saint Marc,
 Je vois encore une corde à mon arc,
 Dis-je à moi-même, après quoi j'abandonne
 A son destin le livre et la personne.
 Partons donc vite et passons promptement
 Delà les monts, peut-être que Clément
 Sera bon prince, et de son escarcelle
 Pourrons tirer quelque bulle nouvelle.
 J'arrive à Rome, et chez les cardinaux

Sème en entrant quantité de jauneaux,
 Persuadé que la plus belle entrée
 Se fait toujours par la porte dorée,
 Et sûr d'ailleurs de n'être point exclus
 En leur disant : *Je suis Philotanus*
Pour vous servir : en effet dans ma manche
 J'en mis plusieurs à charge de revanche.
 Par ces patrons au pape présenté
 Comme l'agent de la société,
 Au pied du trône honorable séance
 Me fut donnée, et de mon éloquence .
 Développant les plus subtils ressorts,
 Pour bien parler je fis tous mes efforts :
 Silence fait, ainsi donc commençai-je.

« Archi-Saint Père, un livre sacrilège
 Depuis trente ans en France répandu
 Mériterait d'être enfin confondu
 Par une bulle, et notre compagnie
 Est pour jamais à Rome trop unie
 Pour endurer plus longtemps un auteur
 Qui de vos droits est le perturbateur.
 Des libertés dont l'abusif usage
 N'a d'autre but que le libertinage,
 Vont par Quesnel ôter de votre main
 Le grand pouvoir du Pontife romain.
 En vain direz : « Je vous excommunie » ;
 Insolemment il répondra : « Je nie
 Votre anathème, attendu mon devoir
 Qui me fait blanc, quand vous me faites noir. »
 Ce fol auteur en termes explicites
 Du Vatican veut régler les limites
 Et volontiers cognerait sur vos doigts
 Quand vous touchez au temporel des rois.
 Le menu peuple, en lisant l'Écriture,
 Voudra régler sur sa foi sa lecture ;
 Puis il dira : Nous n'avons pas besoin

D'aller chercher l'Évangile si loin,
 Nous le savons sans recourir au pape.
 Aller à Rome? Hé! si c'est une attrape,
 Il nous suffit, pour arriver à Dieu,
 De pratiquer ce que dit saint Mathieu.
 A ce discours, que dites-vous, Saint-Père?
 Ne doit-il pas armer votre colère.
 Et vous forcer, pour une bonne fois,
 A lancer foudre et soutenir vos droits?

— Je le sens bien, répliqua Clément XI
 En larmoyant, et n'ai le cœur de bronze,
 Lorsque je vois régner de tels abus.
 Mais faut souffrir, père Philotanus;
 C'est hasarder que de faire une bulle,
 Et je crains bien qu'en France sans scrupule
 Mon nom flétri, mes sentiments bernés,
 On la renvoie avec un pied de nez...

— Ne craignez rien ; j'ai parole absolue
 Du grand Louis, l'affaire est résolue
 Entre nous deux. Je dispose à mon gré
 De son esprit, par le moyen sacré
 Du tribunal, où, quand je le confesse,
 J'en obtiens tout, pour peu que je le presse.
 Si vous doutez de ma sincérité,
 Je me fais fort qu'à Votre Sainteté
 Il écrira lettre formelle et vive,
 Pour vous prier que cette bulle arrive,
 En vous jurant qu'à son premier aspect
 Elle sera reçue avec respect...

— En ce cas-là, dit-il, c'est autre chose...
 Mais, Très Saint Père, une petite clause
 Doit, s'il vous plaît, entrer dans le marché.
 Par mon avis le roi s'est relâché,
 Abandonnant son plus beau privilège ;
 De son côté faut-il que le Saint Siègle
 Soit complaisant et qu'il condamne aussi,

Les yeux fermés, ce qu'en ce livre-ci
 Nous jugeons être à nos desseins contraire ;
 Tout ce qui peut, en un mot, nous déplaire,
 Nous contredire et paraître appointé
 Aux sentiments de la société ?
 Sans quoi, néant ; et vos prérogatives
 Vont désormais passer pour abusives.
 Consultez-vous ; tenez, voilà l'extrait
 Qu'en conscience et pour le mieux j'ai fait.
 Sur le grand nombre il ne faut vous débattre,
 Car d'un seul mot je n'en saurais rabattre.
 Dans le détail des propositions
 Peu trouverez de grandes questions ;
 Pour la plupart, ce sont des babilles
 Qui font la noise entre les deux écoles,
 Des jeux de mots, des puérités
 Dont les partis au fond sont entêtés.
 L'amour de Dieu, la grâce et la morale
 Vous causeront peut-être du scandale ;
 Vous aurez peur de les traiter si mal,
 Mais tenez bon : pourquoi cet animal
 Avance-t-il, dans son damnable livre :
 « Qui n'aime Dieu n'est pas digne de vivre ;
 « L'homme sans grâce est erreur et péché ;
 « Quand un pécheur à son crime attaché
 « Vient à confesse, il ne faut pas l'absoudre ? »
 Sur ces erreurs, préparez votre foudre.
 Point de faiblesse et même, par hasard,
 Quand la morale et le dogme ayant part
 A cette bulle y seraient en souffrance,
 Vous montrerez par là plus de puissance.
 Vive, Saint Père, un coup d'autorité
 Pour subjuguier toute la chrétienté !
 Qu'un pape est grand qui peut forcer à croire
 Ce que jamais Léon, Pascal, Grégoire (1),

(1) Ce sont trois grands papes.

Ni ces fameux que l'on respecte tant,
 N'auraient osé soutenir un instant !
 Oh ! qu'il est beau de montrer que les Pères
 Grecs et latins n'ont dit que des chimères ;
 De faire voir qu'ils n'ont rien avancé
 Qui par un bref ne puisse être effacé !
 La primauté peut-elle mieux s'étendre
 Qu'en condamnant un auteur sans l'entendre ;
 Qu'en déclarant qu'il est de Dieu maudit
 Sur ce qu'il n'a jamais pensé ni dit ?

— Je me rendrais, dit-il, à ta loquence,
 Si, de l'Europe ainsi que de la France,
 Tu m'assurais ; mais des autres États,
 Comme du roi, le maître tu n'es pas...
 — Vous moquez-vous, répartis-je au pontife,
 Depuis Paris jusque vers le Calife,
 Point ne verrez d'indociles humains
 N'accepter pas la bulle à baise-mains.
 Pour le prouver, dans toute l'Italie
 Il n'est prélat qui sous vos lois ne plie ;
 Sont vos valets, vos coureurs et de vous
 Ils recevraient l'Alcoran à genoux.
 S'il s'y trouvait des docteurs téméraires,
 Les enverriez ramer sur vos galères.
 — Voyons ailleurs : je puis des Allemands
 Répondre encor, ainsi que des Flamands ;
 Le tout, pourvu que votre consistoire
 N'y mette rien qui défende de boire :
 En même pot ils boiront la santé
 Du beau décret de Votre Sainteté ;
 Et puis à Rome écriront, pour réponse,
 Qu'ils ont souvent enivré votre nonce.

Ne touchant point à l'Inquisition,
 Les Espagnols avec dévotion
 Prendront la bulle et même, sans la lire,
 Obligeront leurs sujets d'y souscrire.

D'ailleurs, savez que la Société
 En Espagne a mainte université.
 Thèse à Coimbre (1) on soutiendra sur l'heure,
 Où je mettrai qu'une main supérieure,
 Non pas du pape, mais du dieu Sabaoth,
 A cette bulle écrite mot à mot.
 Les mendiants, qui certes sont tous vôtres,
 Crieront partout que le chef des apôtres
 Ayant parlé, c'est un dogme divin
 Qu'adorer faut, ou bien être Calvin ;
 Que le péché le plus irrémissible
 C'est de penser que vous êtes faillible ;
 Qu'un chien pourrait plutôt lune attraper
 Avec les dents qu'un pape se tromper ;
 Et qu'en un mot il n'est qu'un pur athée
 Par qui la Loi pût être contestée,
 Ou qui prêchat que Libère (2) offusqué
 Par le grand nombre et Vigile (3) ont manqué. »

Tant clabaudai, tant traitai de frivole
 La peur qu'avait enfin, sur ma parole,
 Clément gagné me promit son décret.
 Je ne me vis jamais si guilleret
 Que j'étais lors et je sentis mon âme
 Se dilater comme un amant qui pâme.
 Oh ! pour le coup, détestable Quesnel,
 Nous te tenons par un bref solennel !

(1) Ville d'Espagne et université où les Jésuites dominant. Ces Révérends Pères ont soutenu que la bulle *Unigenitus* devait être regardée comme une règle de foi.

(2) Il était évêque de Rome dans le temps que Constance gouvernait l'empire romain. Cet empereur, qui favorisait l'arianisme, persécutait violemment ceux qui soutenaient la consubstantialité du Fils. Il envoya Libère en exil, dont ce pape ne revint qu'après avoir signé une formule de foi conforme aux sentiments ariens.

(3) Il était pape du temps de l'empereur Justinien. Son adhésion au cinquième Concile lui fit des ennemis en Occident et l'on disait qu'il avait prévarié et contredit la définition du Concile de Calcédoine.

Incessamment on te va lire au prône ;
 Tu n'en auras que tout du long de l'aune.
 Plume à la main, en brave consultant,
 Sans perdre temps, je tire de l'auteur
 Cent un endroits qu'habilement je tronque ;
 Si qu'en cent ans, je le donne à quiconque,
 Peut mieux que moi contraindre et bistourner
 Les mauvais sens que je sus leur donner.
 A l'exposé, Clément qui se confie
 Le met en bulle et puis le qualifie
 De trente noms (1) rassemblés en un tas,
 Parmi lesquels le faux ne manque pas,
 Le scandaleux, encor moins l'hérétique ;
 Bref, il versa tout ce qu'en sa boutique
 Il put trouver de malédictions
Dessus Quesnel et ses réflexions.

C'en est donc fait, et la bulle est en forme :
 Ne croyez pas qu'ensuite je m'endorme ;
 Car ayant dit humblement grand merci
 Au bon Saint Père, à mes patrons aussi,
 Dispos et gai, l'*Unigenit* en poche,
 De vers Paris à grands pas je m'approche.
 De nos coureurs je prends le casaquin,

(1) Les qualifications dont parle ici *Philolanus* sont contenues dans les paroles suivantes, qui se trouvent dans la sainte bulle *Unigenitus*, après l'exposition des 101 propositions : « Nous déclarons par la présente constitution, qui doit avoir son effet à perpétuité, que nous condamnons et réproouvons toutes et chacune des propositions ci-dessus rapportées, comme étant respectivement fausses, captieuses, malsonnantes, capables de blesser les oreilles pieuses, scandaleuses, pernicieuses, téméraires, injurieuses à l'Église et à ses usages, outrageantes non seulement par elles, mais par les puissances séculières, séditionnaires, impies, blasphématoires, suspects d'hérésie, sentant l'hérésie, favorables aux hérétiques, aux hérésies et aux schismes, erronées, approchantes de l'hérésie et souvent condamnées ; enfin, comme hérétiques et comme renouvelant diverses hérésies, principalement celles qui sont contenues dans les diverses propositions de Jansénius, prises dans le sens duquel elles ont été condamnées. »

Barbe, pieds nus, en un mot, capucin,
 Et me guindant en légère calèche ;
 Je me nommai Thimothée de La Flèche (1),
 Au Révérend (2) vins faire pied de veau,
 Puis sur-le-champ me remis dans sa peau ;
 J'envenimai jusques à ses entrailles.

Bientôt après, arrivant à Versailles :
 « Grâce au Saint Père, allai-je dire au roi,
 Grâces à vous, grâces surtout à moi :
 Voilà la bulle ; et dans votre royaume,
 Bientôt Quesnel, plus bas qu'un vil atome,
 Berné sera, méprisé, confondu,
 Mis au néant et son livre tondu.
 Mais en ceci défiez-vous, grand prince,
 D'un cardinal (3) qui, d'un air doux et mince,

(1) Le Diable prit ce nom, sans doute parce que les RR. PP. Jésuites ont un couvent superbe à La Flèche, en Anjou. Ce couvent leur fut donné par Henri IV, en l'année 1603, lorsque ce prince les rétablit en France. Toute la société avait été bannie par arrêt du Parlement, en 1594, en conséquence de l'attentat commis sur ce roi par Jean Chastel.

(2) Le Diable entend par là le R. P. de la Chaise, confesseur de Louis XIV.

(3) Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France. Toute l'Europe sait avec quelle opiniâtreté ce prélat avait toujours soutenu le *Nouveau Testament* du P. Quesnel et résisté à la bulle qui le condamne. Ce grand homme, disaient les gens de son parti, debout sur les ruines de l'Église gallicane, soutenu de sa foi et des lumières de sa conscience, a fait depuis longtemps admirer sa conduite également courageuse et modérée, et sans doute qu'il la fera toujours admirer. Ceux même qui le traitaient de schismatique étaient obligés d'avouer qu'on ne pouvait s'opposer aux volontés d'un puissant roi ni à celles du T. S. P. le pape avec plus de courage et en même temps avec plus de respect. Une conduite si raisonnée leur faisait croire que Son Excellence ne changerait jamais, d'autant plus qu'il s'était mis à couvert de toutes poursuites et de toutes sollicitations par l'appel qu'il fit, en 1717, de la constitution *Unigenitus* au futur Concile : ce qui se trouva confirmé par l'instruction pastorale que ce cardinal publia en 1719. Mais enfin ses yeux, si longtemps éblouis d'une fausse lumière, ont reconnu que sa fermeté n'avait servi qu'à soutenir avec distinction le parti opposé aux décisions de la cour de Rome, c'est-à-dire

Viendra bientôt, en termes patelins,
 Vous enjôler de ses discours malins
 Contre la forme et le fond de la bulle
 Et tournera le pape en ridicule.
 Traitez-le-moi comme un petit mignon
 Plus ignorant qu'un prêtre d'Avignon :
 Ce prélat sait, mais, dans ses séminaires,
 Il n'a jamais rien lu que les saints Pères.
 Ce dévot croit son esprit bien paré
 D'avoir blanchi sur le texte sacré
 Et d'avoir mis dans sa cervelle, en pile,
 L'amas confus de maint et maint Concile.
 Peste du sot ! C'est bien la question
 Que la lecture et l'érudition !
 Il est pieux, me dit-on ; les apôtres
 Ne vivaient pas plus saintement... A d'autres !
 Il s'agit bien, à présent, de ses mœurs :
 Clément s'en rit, moi-même ; et, d'ailleurs,
 Le peuple outré, qui jamais n'examine
 D'un seul coup d'œil, canonise à la mine,
 Et fort souvent, à des riens attaché,
 Il sanctifie ou damne à bon marché.
 C'est un grand saint, il n'a point de perruque,
 Point d'amourette... Il est peut-être eunuque.
 Il a grand soin de régler sa maison :
 Donc il est saint ? La plaisante raison !
 J'appelle un saint, Sire, en titre d'office,
 Un cardinal qui sait rendre justice

une mauvaise cause. Son Excellence n'a pas eu honte de désavouer sa conduite et d'accepter enfin la sainte bulle *Unigenitus*. Que de grandeur d'âme ! Car il ne faut pas attribuer cette acceptation ni à faiblesse, ni à inconstance. Un cardinal ne varie point dans ce qui regarde la pureté de sa doctrine. Et d'ailleurs ce serait confirmer ces deux vers qui firent exiler M. de la Norelière, docteur de Sorbonne, parce qu'il prétendait qu'ils peignaient le caractère de son archevêque :

*Vir simplex, fortasse pius sed pastor ineptus,
 Vult, tentat peragit plurima, pauca, nihil.*

Aux lois du pape et qui, sans balancer,
 Reçoit l'arrêt qu'il vient de prononcer.
 Jamais ne fut sainteté, ni science,
 Qui valût tant que cette obéissance ;
 D'ailleurs ce livre aujourd'hui supprimé
 A, par son ordre, été réimprimé.
 La bulle, hélas ! serait bien mal lotie
 S'il en était le juge et la partie.

Il est encore un certain vieux sournois (1),
 Grand chicaneur, qui, mieux qu'un hibernois,
 Disputerait en fine scolastique ;
 Savant, barbare et rusé politique,
 Lorsque de Rote il était auditeur,
 Avec Clément, depuis son bienfaiteur,
 Il eut souvent mainte querelle et prise,
 Touchant les droits que prétend votre Église.
 Cet archevêque au pape veut du mal
 De n'avoir pas été fait cardinal,
 Et pour venger sa tête et sa doctrine,
 Avec fureur il cabale, il fulmine
 Contre la bulle : et maintenant c'est lui
 Qui de Quesnel est le plus ferme appui.
 De cette clique, il en est trois ou quatre
 Qu'au premier jour faut envoyer s'ébattre
 En leur province, où chacun dans son coin
 Pourra, s'il veut, nous aboyer de loin.
 Bientôt après je ferai l'assemblée
 De mes prélats, où la bulle d'emblée
 Sera reçue, et puis s'écrieront tous :

(1) Isoré d'Hervault, archevêque de Tours, mort dans le mois de juillet 1716. Cet archevêque était un des plus zélés anticonstitutionnaires. Lorsqu'il était à Rome auditeur de Rote, le pape, qui n'était pour lors que cardinal, lui ayant dit un jour que si jamais il était pape il ne tarderait guère à détruire les prétendus droits de l'Église gallicane, ce prélat lui répondit : « Je serai peut-être alors quelque chose dans l'Église de France, et vous me trouverez en votre chemin pour la défendre. »

« Pape Clément pense et croit comme nous. »
 Par ce moyen cette bulle acceptée,
In æternum sera, chose arrêtée,
 Un dogme exprès, un article de foi.

— C'est bien pensé, me répondit le roi.
 Achève donc ; sur mon pouvoir suprême
 Tu peux compter, et je te mets à même,
 Verser ne faut en un si beau chemin...
 — Non pas ferai ; car dès le lendemain
 Lettres j'écris aux prélats de ma clique,
 Où nettement ma volonté j'explique
 A ce sujet ; de leur soumission
 Demandant acte et bonne caution ;
 Que s'ils montraient toute l'exactitude
 A m'obéir, signes de gratitude
 Pleuvraient sur eux, du moins sur leurs neveux...
 On répondit au delà de mes vœux.
 Donc à Paris, en pompeux équipages,
 A cinq laquais, sans compter les deux pages,
 Vinrent bientôt joindre l'archevêché.
 Mes prélats, pleins d'un discours tout maché,
 D'ambition et d'orgueil le plus ample
 Devant les yeux avaient un bel exemple ;
 Car rassemblés, tout bas pensait chacun :
 Tel que je vois n'a pas le sens commun ;
 Petit Chafouin (1), qui toujours les dents grince,
 Et cependant bénéfice de prince,
 Et pour cet homme, et l'écarlate aussi,
 Par quel moyen a-t-il donc réussi ?
 C'est en montrant aversion extrême
 Contre Quesnel (2). J'en veux faire de même
 Et mériter d'avoir le chef couvert
 D'un chapeau rouge à la place d'un vert.

(1) L'évêque de Meaux, abbé de Saint-Germain-des-Prés, cardinal de Bissy.

(2) L'archevêque de Reims, depuis cardinal, M. de Mailly.

A leurs désirs j'attachais la fusée
 Et leur tenais toujours l'âme embrasée
 Par l'amour-propre. Enfin, ce fut alors
 Que présidant aux évêques en corps,
 Après six mois passés en préambule,
 Aveuglément ils reçurent la bulle
 Avec respect; quelques-uns seulement,
 Sans mon aveu firent un mandement,
 Dont se moqua le reste du Synode...

En cent endroits... — Arrêtons, Philopode,
 Dans ces six mois qui se sont écoulés,
 Ne vit-on point rixes ni démêlés?
 Ne parla-t-on dans toute la séance
 Que des repas de la belle Éminence (1)?...

— Pardonnez-moi; la proposition
 Sur le délai de l'absolution
 Fit un grand bruit... — Je le savais bien, traître!
 Et ne conçois comment tu fus le maître,
 Sur ce point-là, de leur fermer les yeux...

— Je fis si bien qu'enfin victorieux
 Je me rendis. De trop grande importance
 L'affaire était; aussi la remontrance
 De nos docteurs ne fut d'aucun pouvoir,
 Non plus que celle au sujet du devoir.

Savez-vous bien que ce délai sévère,
 Si rigoureux aux pécheurs qu'on diffère,
 Est un abus, dont la société
 Serait la dupe; et son autorité,
 Qui doit un jour dominer tout le monde,
 Dans ses desseins deviendrait inféconde,
 Si tout péché dans la confession
 Ne trouvait pas prompt rémission?

(1) C'est M. le cardinal de Rohan, qui est aussi beau que Bellarmin était savant.

— Comment cela?... — Comment? C'est le mystère,
 Le fin du fin, et le nœud de l'affaire.
 N'en parlons plus... — Oh! Oh! mon bel ami,
 Tu voudrais donc n'avouer qu'à demi?
 Allons de l'eau... Zeste, d'une flaquée
 Avec ma main sur sa joue appliquée
 Je lui fis faire un cri, mais dame un cri!
 Dans le moment, j'en fus presque marri;
 Car l'eau bouillant sur sa face enflammée
 Nous obombra d'une épaisse fumée.
 Cela fit pst... Par la sambleu, j'eus peur
 Que l'eau n'allât consumer l'orateur.
 Mais à l'instant je revis sa peau bise.
 — En voudrais-tu d'une seconde prise?...
 — Non, s'il vous plaît; la paix. — Écoutez bien,
 Je vous promets que je n'omettrai rien.

L'ordre où je suis est une compagnie
 Vers un seul but constamment réunie,
 Et ce but est, par des moyens divers,
 De conquérir à la fin l'univers.
 Ce beau projet est notre unique vice.
 Nous lui faisons un entier sacrifice
 De tout le reste; et cette ambition
 La place tient de toute passion.
 Dans nos maisons nous faisons maigre chère,
 Et notre vie, au fond, est très austère.
 Le recteur n'est commode ni bénin,
 Nous renonçons au sexe féminin;
 Et si parfois nous voyons un jeune homme,
 C'est seulement pour nous unir à Rome.
 Point d'amitié qui se rapporte à nous;
 Mais, espions l'un de l'autre jaloux,
 Nous travaillons ensemble fort et ferme,
 Pour parvenir à la fin au grand terme.
 Esclaves vils d'un général romain,
 Qui tient nos cœurs et tout l'ordre en sa main.

Par cet aveu vous concevez sans doute
Que confesser est la plus sûre route
Pour obtenir un empire absolu.
Par ce moyen tout nous est dévolu,
Et nous puisons dans chaque conscience
Tout ce qui peut nous donner connaissance
De certains faits qui nous sont les garants
De l'amitié des petits et des grands,
Car lorsqu'on sait à fond l'état de l'âme,
On est reçu chez monsieur, chez madame
A bras ouverts, parce qu'adroitement
On applaudit à leur dérèglement.
Si, par exemple, un époux à confesse,
Vient s'accuser d'avoir une maîtresse
Ou qu'une épouse, en terme équivalent,
S'accuse aussi d'avoir quelque galant,
Je suis au fait du train de leur ménage.
Pour accorder ce petit tripotage,
Le lendemain je vais les visiter
Et volontiers je me fais écouter,
En déclamant contre la jalousie.
En fait de mœurs, je l'appelle hérésie.
« L'usage, dis-je, et la saine raison
En font connaître aisément le poison.
Lorsqu'on est né pour vivre deux ensemble,
De part et d'autre on devrait, ce me semble,
Ne croire rien que ce qui fait plaisir.
Souvent de crime un innocent désir
Est soupçonné : la paix tranquille et libre
Dans la maison doit tenir l'équilibre ;
C'est le moyen de tous chagrins bannir,
Et le plus sûr pour faire revenir
Celui des deux qui voudrait se soustraire
Aux lois d'hymen... » « Oh ! l'agréable père,
Pensent nos gens ; que j'aime ce discours !
A lui je veux me confesser toujours. »
Ainsi du riche à la fortune immense

Je fais la cour, j'approuve sa dépense ;
 Au tribunal s'il m'a dit que son bien
 Était volé chez lui, je n'en crois rien ;
 Mais je me sers de son secret pour être
 Son confident et devenir son maître.
 Ainsi de tous, subtils adulateurs,
 Adroitement nous captivons les cœurs.
 Par là régnaient dans toutes les familles,
 Nous engageons pères, mères et filles,
 Garçons aussi, servantes et valets,
 A nous chérir et bénir nos filets.

Mais de Quesnel la doctrine infernale,
 A notre empire insultante et fatale,
 Par sa rigueur nous mettait aux abois ;
 Car aux pécheurs faisant porter le poids
 De leurs péchés, avant de les absoudre,
 Tous nos desseins il réduisait en poudre.
 Qu'arrivait-il de ses austérités ?
 Nos tribunaux avilis, désertés,
 Vides restaient. Ces pécheurs ridicules
 S'enveloppaient au milieu des scrupules
 Et resserrant tous leurs forfaits cachés,
 Sans notre aveu s'y tenaient attachés.
 Ils aimaient mieux ensevelir leurs crimes
 Que d'un délai se rendre les victimes.
 Jeunes garçons, tout au plus, quelquefois,
 Venaient encor nous compter leurs exploits.
 Du reste, un tas de dévotes femelles
 Nous ennuyaient de pures bagatelles :
 Forte habitude avaient-elles au cœur,
 Rien ne pouvait les guérir de la peur
 D'une remise et gardant le silence
 Chacun restait dans son indépendance.

Mais aujourd'hui notre *Unigenitus*
 Par sa censure abroge cet abus.
 Le sacrement, jadis de pénitence,

Va devenir simple réminiscence
De ses péchés, devoir extérieur
D'un pénitent envers son supérieur,
Cérémonie artistement trouvée
Pour tout savoir et donnant mainlevée
Des crimes noirs, nous faire autant d'amis
Et de sujets; que de pêcheurs soumis!
Le fier délai, la honteuse remise
Seront bientôt bannis hors de l'Église;
Et les pêcheurs, aux heures de loisir,
Du tribunal se feront un plaisir.
Il était donc de grande conséquence
Que l'Assemblée approuvât la sentence
Qui déclarait d'hérésie entiché
Tout confesseur ennemi du péché,
Tout janséniste à long visage blême,
Qui les relaps menace d'anathème
Et veut qu'on soit hors de l'occasion
Avant d'avoir son absolution.

Mais reprenons le fil de notre histoire.
Mes chers prélats attachés à ma gloire
Surent si bien soutenir mon parti
Qu'en aucun chef je n'eus le démenti.

L'on disait bien : « Que le pape s'explique » ;
Mais à cela j'avais bonne réplique,
En leur disant : « Un pape, sur ce point,
S'explique assez en ne s'expliquant point.
C'est *in petto* qu'il retient sa doctrine :
Ce qu'on ignore, il faut qu'on le devine;
Et ce qui sort de dessous son bonnet
Sans commentaire est toujours clair et net.
Je crois bientôt qu'on veut sur la sellette
Saint Pierre asseoir, et là qu'il interprète
De certains sens qu'il a mis tout exprès :
Point n'entendez? eh bien! courez après. »
Ainsi, feignant de me mettre en colère,

Je les calmais ou je les faisais taire :
 Tant qu'à la fin le bon Père Clément
 Eut, et le roi, parfait contentement.
 Ravi j'étais et transporté de joie,
 Jusqu'au bout d'avoir suivi ma proie,
 Quand magistrats s'en vinrent sans raison
 Avec Clément faire comparaison.
 Siège à Paris un Sénat de druides (1),
 Qui pour des riens dressent des pyramides
 Et qui, depuis un petit accident (2),
 Contre notre ordre ont toujours une dent.
 Ces fiers robins ont mis dans leur cervelle
 Que du royaume ils avaient la tutelle,
 Parce qu'ils sont docteurs en droit canon,
 Et dans la chambre assis en rang d'oignon,

(1) Le Parlement de Paris, qui, après l'attentat commis par Jean Chastel sur la personne de Henri IV, fit, par arrêt du 10 janvier 1595, raser la maison du malheureux et ériger en la place un pilier de pierre de taille; ce qui fit élever la pyramide.

(2) Ce petit accident est l'attentat dont il est parlé dans la note précédente. Il fâcha si fort le Parlement que, par l'arrêt qui condamne Jean Chastel au supplice, il fut ordonné que les RR. PP. jésuites, comme corrupteurs de la jeunesse, perturbateur du repos public, ennemis du roi et de l'État, videraient, dans trois jours, après la signification de l'arrêt, hors de Paris et autres villes et lieux où étaient leurs collèges, et quinzaine après hors du royaume; sur peine, où ils y seraient trouvés ledit terme passé, d'être punis comme criminels et coupables du crime de lèse-majesté.

Par le même arrêt, il fut fait défenses à tous sujets du roi d'envoyer des écoliers aux collèges de ladite Société, qui sont hors du royaume, pour y être instruits, sur la même peine dudit crime de lèse-majesté.

Et par arrêt du 7 janvier 1595, ce même Parlement condamna le R. P. Jean Guignard, prêtre au collège de Clermont, « à faire amende honorable nu, en chemise, la corde au col, devant la principale église de Paris, et ensuite conduit à la place de Grève, pour y être pendu et étranglé à une potence et son corps mort réduit et consommé en cendre », ce qui fut exécuté, sans égard pour la Compagnie de Jésus. On peut voir et cette pyramide et tous ces arrêts dans un livre de la manufacture des jansénistes, soigneux de ramasser ces sortes de pièces, et qui a pour titre : *Recueil des pièces touchant l'histoire de la Compagnie de Jésus, composé par le Père Jouveney, jésuite*, etc.

Plus renfrognés que d'antiques Satrapes,
 Si voudraient-ils lutter contre des papes.
 Ces vieux renards, pleins de prétentions,
 Crurent pouvoir, par leurs restrictions,
 Mettre à l'abri de leurs longues soutanes
 Ces libertés qu'ils nomment gallicanes,
 Prétendant qu'eux, avec les gens du roi,
 Pouvaient restreindre un article de foi.
 Au grand regret de tout bon catholique,
 Nous vîmes donc un jugement laïque (1)
 Contre la bulle, en forme prononcé.
 Ah! que Louis en parut courroucé,
 Quand cet arrêt vint à sa connaissance!
 Mais il mourut sans en tirer vengeance :
 Il mourut lors, l'incomparable roi (2),
 Et par sa mort mit tout en désarroi.

En cet endroit permettez que je pleure ;
 Notre Ordre, hélas! est mort à la même heure
 Que le monarque, et sont à Saint-Denis,
 Dans son tombeau, nos pères réunis.
 Car n'est-ce pas mourir cent fois pour une
 Que voir crédit, biens, dignités, fortune,
 Tout dépérir? Que d'être regardés
 Comme vilains, honnis et dégradés?
 Que de n'oser paraître dans la rue,
 Sans que chacun nous montre au doigt, nous hue?
 Que d'être, enfin, réduits dans nos maisons
 A régenter une troupe d'oisons?
 Il est cassé ce gentil moule à lettre,

(1) C'est un arrêt du Parlement, qui modifie les propositions qui regardent l'excommunication : « Afin que sous prétexte de la condamnation des propositions qui regardent cette matière on ne puisse jamais prétendre que, lorsqu'il s'agit de la fidélité et de l'obéissance dues aux rois, de la conservation des lois de l'État et d'autres devoirs réels et véritables, la crainte d'une excommunication injuste puisse empêcher les sujets du roi de les remplir. »

(2) Le 1^{er} septembre 1715.

Qui nous servait lorsque nous voulions mettre
 A la Bastille un ennemi mutin
 Ou l'envoyer à Quimper-Corentin.
 Louis vivant, c'était nous seuls en Gaule
 Qui l'Esprit-Saint (1) donnions dessus l'épaule;
 Entre nos mains était toujours remis
 Le fier bâton (2) semé de fleurs de lis :
 Bref, nous avions toujours nos poches pleines
 De bons emplois, bénéfices, aubaines.
 Notre cher prince, ou plutôt notre dieu,
 Il est donc mort ! Il faut lui dire adieu.
 Que je l'aimais ! J'en étais idolâtre.
 Son âme aussi plus blanche que l'albâtre
 Sortait toujours du sacré tribunal ;
 Pourvu que tout passât par mon canal,
 Absous était ; et par reconnaissance,
 Un seul rosaire était sa pénitence.
 O le bon roi ! Le grand roi ! Le saint roi !
 Faut-il aussi que la mort soit pour toi !
 Il est parti, dans la ferme assurance
 De joindre aux saints un nouveau roi de France.
 Il est au ciel, et nous dans ces bas lieux
 Nous demeurons conspués, odieux.
 S'il eût vécu quatre mois davantage,
 Sa mort n'eût pas été si grand dommage,
 Car purement et simplement le bref,
 Au Parlement apporté derechef,
 Aurait passé ; réprimandes très vives
 Auraient suivi et peines afflictives.
 Les partisans des fausses libertés,
 Des droits royaux, les Français entêtés,
 Bon gré, mal gré, quittant leur entreprise,
 Auraient enfin souscrit à notre guise :

(1) Le cordon bleu que portent les chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III.

(2) Le bâton de maréchal de France.

Mais du monarque à peine eut-on appris
La triste mort que voilà tout Paris,
Masque levé, qui crie et qui postule
Pour qu'au Saint Père on renvoie sa bulle.
Livres en foule, avec emportement,
Font en public le procès à Clément ;
D'autres, déjà flétris par l'assemblée,
D'un air nouveau viennent dans la mêlée,
Qui, séduisant les badauds curieux,
Fronder leur font le pape à qui mieux mieux.
De ces écrits l'abondance était telle
Qu'en la province une bonne parcelle
S'en répandit ; et chacun sans danger,
Soit par la poste ou par le messenger,
En fit venir ; si qu'en moins d'une année
Toute la France en fut empoisonnée.
Mes substituts, Nos Seigneurs les prélats,
Eurent beau faire un terrible fracas
A ce sujet et dans leurs diocèses
Bulle afficher, on traita de fadaïses
Leurs mandements ; chapitres et curés,
Prestolets, clercs et même gens cloîtrés
Formant ensemble une commune attaque,
Tous au Saint Père avaient tourné casaque.
L'effronterie en beaucoup plus loin
Se poussa-t-elle ; il n'en faut pour témoin
Que l'insolence et l'erreur indocile,
Qui fit du pape appeler au Concile ;
Quatre d'abord, jetant le premier dard,
Contre Clément levèrent l'étendard,
Firent l'appel, disant que la querelle
Assemblerait l'Église universelle ;
Qu'en attendant tous les décrets rendus,
Les foudres près, resteraient suspendus.
Ah ! c'est ainsi que lorsqu'on s'émancipe
Dans la croyance, écarté de principe,
De mal en pis dans l'abîme tombé,

On ne veut plus revenir à jubé ;
 Car au Concile appeler d'une bulle,
 Qu'un nom divin autorise, intitule,
 D'ailleurs reçue et confirmée en corps
 Par mes prélats et par ceux de dehors,
 N'est-ce pas là, malgré tous les murmures,
 Faire juger Dieu par les créatures ?
 Oh ! l'hérétique est à bout, excédé,
 Quand il se sert d'un pareil procédé !
 Dans tous les temps, depuis l'arianisme,
 Des novateurs il annonça le schisme.
 Pour décrier ces appels factieux,
 Aux cabarets et dans les mauvais lieux
 J'allai, mettant sur chaque cheminée :
Rome a parlé, l'affaire est terminée.
 Bref, tant le dis que Rome avait parlé,
 Que par ma foi j'étais égosillé.
 Abandonnant aux capucins, aux carmes
 Le soin zélé de donner des alarmes
 Et menacer des foudres préparés
 Les mécréants du vrai dogme égarés.
 Je fis à Rome une seconde course
 Et demandai, pour dernière ressource,
 Ou bulle, ou bref, lettre, ou je ne sais quoi,
 Qui pût donner un véritable effroi.
 J'en tirai donc missive pastorale,
 Qui foudroyait d'avance la cabale
 Des appelants en termes les plus forts,
 Les condamnait, tant eux que leurs consorts,
 Sortis du sein de l'Église romaine,
 Et les livrait à l'éternelle peine,
Ipso facto ; si voyant cet écrit,
L'Unigenit n'était par eux souscrit...
 — En beaux draps blancs tu me mets, dit le pape,
 Je ne crois pas qu'un autre m'y attrape ;
 Sur ta parole, hélas ! j'ai trop compté,
 Et je crains bien d'être discrédité

Pour t'avoir cru ; mais faut sortir d'affaire
De notre mieux... — Vous en viendrez, Saint Père,
A votre honneur, répondis-je à l'instant.
Je mentais bien, puisque si mécontent
En France on fut des termes de sa lettre
Que peu de gens voulurent s'y soumettre.
Le Parlement, sur l'avis du Parquet,
Sut bien rabattre et Rome et son caquet :
Il censura les paroles très dures,
Les faussetés et les grosses injures,
Dont il jugea ce libelle farci.
A son instar, d'autres sénats aussi,
De pur abus traitèrent les menaces
Dont il usait envers les contumaces,
Et ses arrêts dans leur style étaient tels
Qu'ils semblaient tous seconder les appels.
Sortant aussi de sa douce indolence,
Le cardinal rompit enfin silence,
Et du grand schisme arborant le drapeau
Plus ne pensa qu'il portait un chapeau (1)
Qui l'obligeait à verser goutte à goutte
Plutôt son sang que faire banqueroute
Si méchamment au dogme de la foi.
J'espérais bien qu'il demeurerait coi,
Lorsque je vis trépasser de la pierre (2)
Le prélat borgne, ennemi de saint Pierre ;
Qu'ayant perdu son maître et son souffleur,
Il deviendrait dans la suite meilleur.
Je m'abusais, car son appel en forme
Est contre Rome un attentat énorme.

(1) Les reproches que Philotanus fait dans ces vers au cardinal de Noailles prouvent évidemment la vérité du sentiment de ceux qui soutiennent que le diable ne sait tout au plus que le passé et le présent, mais qu'il ignore absolument l'avenir ; en effet, si Philotanus eût prévu le changement qui devait arriver dans la conduite du cardinal, il ne l'aurait certainement point maltraité comme il le fait ici.

(2) Isoré d'Hervault, archevêque de Tours.

L'ingrat qu'il est méconnaît par ce trait
 Mille bienfaits auxquels j'ai grand regret.
 Bientôt après, renforçant sa cabale,
 S'émeut aussi toute la capitale,
 Et le chapitre imitant son pasteur
 Fit son appel en fade adulateur.
 Prêtres, curés, de saint Benoît les moines,
 Et d'Augustin les opulents chanoines,
 A l'Oratoire incorporés soudain,
 Contre Clément levèrent tous la main,
 En soutenant que leur cause était bonne.

Mais que dirai-je ici de la Sorbonne ?
 École, hélas ! qui réglait autrefois
 Les sentiments des papes et des rois,
 De la foi pure ardente protectrice,
 Son bouclier et sa mère nourrice.
 Elle a failli cette Université !
 Oui, la Sorbonne, en qui la vérité
 Croyait trouver un éternel asile,
 A fait aussi son appel au Concile !
 J'eusse donné sur-le-champ volontiers
 De mes prélats, troc pour troc, les deux tiers,
 Cent Facultés, et d'Espagne et de Flandre,
 Si la Sorbonne eût voulu se déprendre ;
 Par son exemple à la file entraînés,
 On ne voit plus que prélats subornés ;
 Siège vacant ; même on voit des chapitres,
 Être appelants sans aucun droit ni titres,
 Et plus encor de malotrus bourgeois
 Joindre aux curés leur imbécile voix ;
 Mais ce qui plus me flatte et me console,
 C'est que, malgré cette savante école,
 Le plus grand nombre est de notre côté ;
 Le témoignage en doit être écouté,
 Public il est ; voix divine il renferme ;
 C'est sur cela qu'insiste fort et ferme

Le mandement de monsieur de Soissons.
Je l'ai porté dans toutes les maisons,
Et j'ai tâché de séduire le monde
Par son beau style avant qu'on y réponde :
Le tout en vain ; car en moins de deux mois,
Double réplique est venue à la fois ;
Un grand docteur travaille à la troisième ;
Mais mieux que lui je la ferai moi-même ;
Car les extraits des évêques lointains,
Les trois quarts faux, sont l'œuvre de mes mains.
Pauvre Soissons ! C'est pourtant grand dommage
Qu'il soit tombé ce triomphant ouvrage,
Que son sophisme ait été démasqué,
Quoiqu'à l'abri d'un passage tronqué,
Et soutenu des règles de logique,
Dont l'art faisait mon espérance unique.
Aussi d'écrire il était bien pressé !
Bien plus que lui j'y suis intéressé,
Car qui ne sait qu'en toute cette affaire,
Ce prélat n'est qu'un auteur honoraire ?
De mes desseins me voyant débouté,
Qu'ai-je donc fait en cette extrémité ?
Voilà la bulle, ai-je dit, confondue,
De mes prélats l'unité prétendue
Coulée à fond : l'Universalité
Est désormais un mensonge éventé.
Mes prélats morts, adieu la gratitude
Qui les joignait à moi par habitude ;
Quant à présent n'étant maître de rien,
Je ne puis plus les flatter d'aucun bien.
Aussi bientôt je m'attends et je compte
Que la plupart sans remords et sans honte,
Pour rendre aussi leur temporel plus sûr,
Appelleront au Concile futur.
Au seul Régent la faute j'attribue,
Si de la foi son âme était imbue,
De son cher oncle il aurait sûrement

Suivi les pas, et la bulle autrement
 Aurait tourné; mais bornant sa puissance
 A bien régler la guerre et la finance,
 Il a voulu, trop indulgent, trop doux,
 Se ménager et la chèvre et les choux.
 Il a laissé liberté tout entière
 De faire honneur ou la nique au Saint Père;
 Et répétant toujours : Je veux la paix,
 Il nous malmène et nous trouble à jamais.
 Nos tribunaux déjà les araignées
 Ont pollué par cinq ou six lignées;
 Et de sermons avec tant d'art appris,
 Pas un seul mot ne se prêche à Paris.
 Philippe sait, sans qu'il y remédie,
 Qu'au tribunal, comme à la comédie,
 Je suis contraint de donner un billet :
 La cause il est que le sexe douillet
 S'enrhume, allant en voiture bourgeoise,
 Faire viser son absoute à Pontoise (1).
 Bref, il est sûr que s'il avait voulu,
 La bulle et moi nous aurions prévalu.
 Pour le punir et venger la déroute
 De tout notre Ordre; or en secret écoute
 Ce qu'en mon chef je trame contre lui,
 Et ce dessein n'est pas pris d'aujourd'hui.
 Je vais, je viens et je suis en campagne
 Depuis six mois, pour soulever l'Espagne
 Contre la France, et bientôt l'on verra
 Si de ce foudre il en appellera.
 Traité conclu, j'en ai signé la lettre :

(1) Étant défendu aux RR. PP. Jésuites de confesser ni de prêcher à Paris, les confesseurs se retirèrent à Pontoise, dans le diocèse de Rouen, où leurs pénitents les allaient trouver. On dit que ceux qui ne pouvaient point y aller se confessaient à des capucins que les RR. PP. Jésuites indiquaient, et qu'après avoir reçu l'absolution du capucin, on écrivait à Pontoise au véritable confesseur pour faire ratifier cette absolution. Mais ce dernier n'est pas trop véritable : c'est une mauvaise plaisanterie des jansénistes.

Nous commençons par Philippe démettre
De sa régence et de l'Escorial,
Le feu viendra jusqu'au Palais-Royal ;
Puis enverrons le maître à Pampelune,
Où sur-le-champ finira sa fortune.
Tout cet argent, dont il se croit muni,
Ne tiendra pas contre un Alberoni :
Régent mettrai de notre faciende,
Selon mon cœur et tel que le demande
L'état présent de la société :
Le coup est proche et très bien concerté.
Ouvriers j'ai, qui quand ils ont en tête
Quelque dessein, oh ! rien ne les arrête ;
Et quand bien même ils manqueraient leur coup,
Y reviendraient sans s'étonner beaucoup.
La malepeste ! Un régent trop habile
Connaît notre art et le rend inutile.
J'aime bien mieux un prince peu lettré,
Dans ses conseils par moi seul inspiré.
A Loyola sera toujours sinistre
Qui seul peut être et régent et ministre.
Rien ne pourrions apprendre à celui-ci ;
Et qui sait tout doit nous savoir aussi.
Mais je lui garde une subtile botte :
Aussi faut voir comme diable je trotte
Pour réussir : surpris ne soyez pas
Qu'en sommeillant m'avez trouvé si las.
Si vous voulez en savoir davantage,
Tous mes papiers j'abandonne au pillage...

Je le fouillai sur-le-champ et les pris :
Mais ne pouvant lire ses écrits,
Car à l'instant le jour allait éclore,
Je le lâchai : le Diable court encore.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I
ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE.	8
L'andouille	11
Le chat.	12
Le gouteux.	14
Le dé à coudre	14
Le carrosse.	15
La sédition apaisée.	21
Le curé d'Issy	23
Les chaussons	24
L'habit ne fait pas le moine.	25
La linotte de Jean XXII.	29
Le cordier de Tours.	31
L'enfant de neige.	34
Ima.	36
Belle montre	38
Le trésor découvert.	40
La résurrection.	45
L'astrologue	46
La fondation de Venise	47
Le cadenas.	49
Epigramme.	52
Le soupir.	53
Autre.	53
Les deux pucelages.	53
L'heureux écolier.	54
Le prix adjugé au taureau	54
Quatrain sur le même sujet.	54
La nouvelle Ève.	55
Les quatre âges des femmes	60
Amant dessus, amant dessous	61
T'y voilà donc	63
Les bonnes religieuses	67
Le tonnerre.	67
Le sellier d'Amboise	72
Le roi Hugon.	76
Le lit d'hôtellerie.	80
La porte forcée.	82
L'apothicaire	84

	Pages
Le poirier saint	85
La robe de capucin	86
La rage d'amour	87
Le chat	88
L'emplâtre du bobo	88
La fille qui bégaye	89
La vivandière	90
Le bûcheron	90
L'heure du berger	91
Le contrat héréditaire	93
Attrapez-moi toujours de même	93
La chaude-pisse	94
Le médecin banal	96
Messire Imbert	97
Les cheveux	98
La Clémentine	98
Le bout de tabac	101
Épigramme	102
Épigramme	103
La bienséance	103
L'écorchure	104
Les deux rats	105
Le manuel solitaire	106
Le débauché converti	109
Le faux carme	112
L'oiseau	113
Damon à Idale	114
Réponse	115
Le contrat	116
Le juge et les témoins	119
Conte	120
Conte	120
Conte	120
Conte	121
Conte	121
Conte	122
Conte	122
Épigramme	122
Le cuisinier scrupuleux	123
Il y a place pour deux	125
Le Gascon	125
La fine Champenoise	126
Le pain à la main	126
La gageure	127
Les bottes	127
L'incestueux officier	130
Les deux cousines	131
Bijoux mal assortis	132
Le portier indulgent	132
La délicate	132

	Pages
Le nœud coulant	133
Le juste	134
Le pupitre	134
Le silence	134
Vénus et le matelot	135
L'écussonnade	135
L'In exitu	137
La chatte délaissée	137
Le chanoine et la servante	138
Le bon naturel	139
Le pucelage	139
Le Magnificat	140
La bouteille d'eau	140
La guêpe et l'andouille	142
La femme prudente	142
Le boudin	142
L'avocat docile	143
Les yeux mouillés	144
Le pucelage poursuivi	144
La peureuse	146
Le fait et le droit	146
Le voyageur	146
Le pucelage	147
La vivandière	149
La confession latine	150
Le cavalier présomptueux	150
Le petit-maitre	151
La fille reconnaissante	152
L'âne et la chèvre	153
Les joies du paradis	153
Le bien vient en dormant	154
La sage remontrance	155
Le cavalier à confesse	155
Le gueux	155
L'origine de la barbe	156
Le roi boit	158
David et Betzabée	159
Le partant quitte	160
Qui perd gagne	160
Le fidèle Italien	161
Le frère Luc	161
La Bible de Calvin	162
Le vieux médecin	162
Épigramme	163
Le péché originel	163
Le guérisseur de jaunisse	165
Le prédicateur efficace	166
L'aimable ingénue	166
Le rossignol, la chèvre et le baudet	166
Le morpion et l'éléphant	167

	Pages
Le triomphe du laconisme	167
Épigramme.	168
Le Florentin favorisé.	168
Jugement sur le rêve et la réalité.	168
Les doigts bénis	171
La donzelle farouche	171
L'aveugle en prière.	172
Le bègue	172
L'ivrogne.	172
La bulle	173
La linotte de Mississipi	175
Origine du proverbe « De la chape à l'évêque »	178
Épigramme.	179
Les pelotons	180
Les bonnets	181
L'origine des puces	182
Le poupon de cinq mois.	194
L'avocat distrait	196
Le chapelier	197
La grâce efficace	198
La nonne en voiture	200
Le borgne détrompé	202
Nabuchodonosor	204
Rosine	207
L'horoscope de Perrette.	224
Épigramme.	230
Épigramme.	231
Le sort des pucelages après leur mort	231
Chanson	232
Épigramme.	232
Ruse amoureuse	233
Épigramme sur les femmes.	233
L'art d'aimer	233
La lune et la jarrettière	258
Le Plaisir et la Sagesse.	259
La rose.	262
La fourmi	263
Les deux servantes de cabaret	268
Conte.	270
Épître à M ^{me} L...	270
La langue	271
Les ongles ras	272
La tache de crème	273
Philotanus	274

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, rue de Furstenberg — PARIS

Extrait du Catalogue

Les Maîtres de l'Amour

Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

<i>L'Œuvre du Divin Arétin</i> (2 vol.) chaq. vol . . .	7 50
<i>L'Œuvre du Marquis de Sade</i>	7 50
<i>L'Œuvre du Comte de Mirabeau</i>	7 50
<i>L'Œuvre du Chevalier Andréa de Nerziat</i>	7 50
<i>L'Œuvre de Giorgio Baffo</i>	7 50
<i>L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier</i> (J. Meursius)	7 50
<i>L'Œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle</i> . . .	7 50
<i>Le Théâtre d'amour au XVIII^e siècle</i>	7 50
<i>Le livre d'amour de l'Orient</i> (I). Ananga-Ranga.	7 50
<i>L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie</i> (XVIII ^e siècle)	7 50
<i>L'Œuvre de John Cleland</i> (Mémoires de Fanny Hill)	7 50
<i>L'Œuvre de Restif de la Bretonne</i>	7 50
<i>L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie</i> (XV ^e siècle)	7 50
<i>L'Œuvre libertine de l'Abbé de Voisenon</i>	7 50
<i>L'Œuvre libertine de Crébillon le fils</i>	7 50

<i>Le Livre d'amour des Anciens</i>	7 50
<i>Le Livre d'amour de l'Orient</i> (II). — Le Jardin parfumé.	7 50
<i>L'Œuvre libertine des Conteurs russes</i>	7 50
<i>L'Œuvre libertine de Corneille Blessebois</i> (Le Rut).	7 50
<i>L'Œuvre de Choudart-Desforges</i> (Le Poète liber- tin).	7 50
<i>L'Œuvre de Fr. Delicado</i> (La Lozana Andalusica) .	7 50
<i>Le Livre d'amour de l'Orient</i> (III). — Les Kama- Sutra.	7 50

Le Coffret du Bibliophile

Jolis volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches
(exemplaires numérotés), et réservés aux souscrip-
teurs.

<i>Les Anandrynes</i> (Confession de M ^{lle} Sapho) . . .	6 fr.
<i>Le Petit Neveu de Grécourt</i>	6 »
<i>Anecdotes pour l'histoire secrète des Ebugors</i> . .	6 »
<i>Julie philosophe</i> (Histoire d'une citoyenne active et libertine), 2 vol.	12 »
<i>Correspondance de M^{me} Gourdan, dite « la Com- tesse »</i>	6 »
<i>Parapilla. — La F.....manie</i>	6 »
<i>Portefeuille d'un Talon Rouge</i> (La Journée amou- reuse).	6 »
<i>Un été à la campagne</i> (G. D.).	6 »
<i>Les Cannevas de la Pâris</i> (Histoire de l'hôtel du Roule)	6 »
<i>Souvenirs d'une cocodette</i> (1870)	6 »
<i>Le Zoppino</i> . Texte italien et traduction française.	6 »

<i>La Belle Alsacienne</i> (1801)	6 fr.
<i>Le Joujou des Demoiselles</i>	6 »
<i>Lettres amoureuses d'un Frère à son élève</i> (1878).	6 »
<i>Thérèse philosophe</i>	6 »
<i>Poèmes luxurieux du divin Arétin</i> (Tariffa delle Puttane di Venegia)	6 »
<i>Le Parnasse satyrique du XVIII^e siècle</i>	6 »
<i>La Galerie des femmes</i> , par J.-E. de Jouy	6 »
<i>Zoloé et ses deux Acolytes</i> , par le Marquis de Sade	6 »
<i>De Sodomia</i> , par le P. Sinistrari d'Ameno. Texte latin et traduction française	6 »
<i>Le Canapé couleur de feu</i> , par Fougeret de Montbron.	6 »

Chroniques Libertines

Recueil des « indiscretions » les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des libellistes, des chansonniers, à travers les siècles.

<i>Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal</i> , par H. Fleischmann	6 fr.
<i>La vie libertine de M^{lle} Clairon, dite « Frétil- lon »</i>	6 »
<i>Les Amours de la Reine Margot</i> , par J. Hervez	6 »
<i>Mémoires libertins de la Comtesse Valois de la Mothe</i> (Affaire du Collier)	6 »
<i>Marie-Antoinette libertine</i> , par H. Fleischmann	6 »
<i>Chronique scandaleuse et Chronique arétine au XVIII^e siècle</i>	6 »

Souscription aux **six** volumes parus de la 1^{re} série,
brochés, au lieu de 36 fr., net, **30 fr.**

La France Galante

<i>Mignons et courtisanes au XVI^e siècle</i> , par Jean Hervez.	15 fr.
<i>La Polygamie sacrée au XVI^e siècle</i>	15 »
<i>Madame de Polignac et la Cour galante de Marie- Antoinette</i> , par H. Fleischmann.	12 »

Chroniques du XVIII^e Siècle

PAR JEAN HERVEZ

D'après les Mémoires du temps, les Rapports de police, les Libelles, les Pamphlets, les Satires, les Chansons.

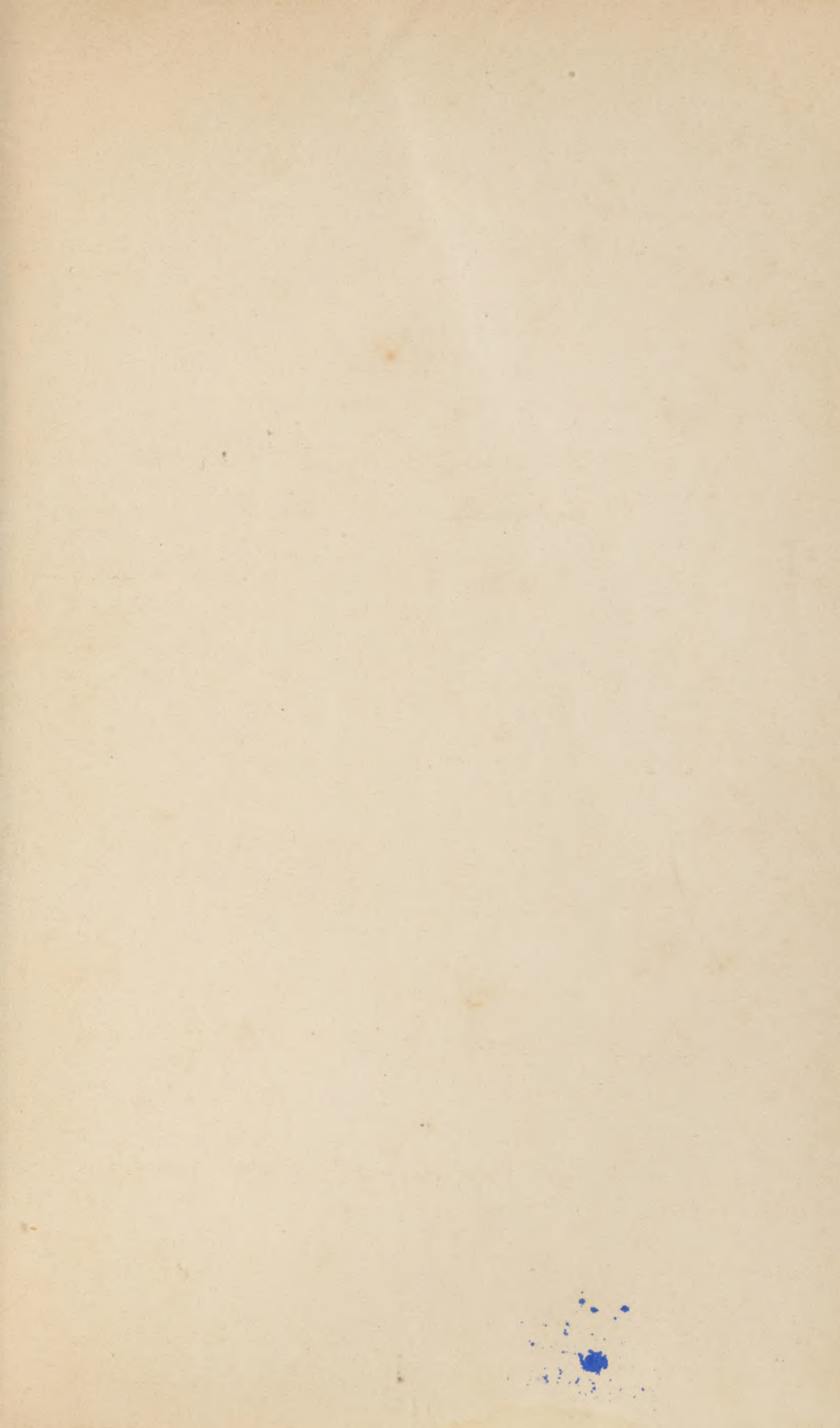
I. <i>La Régence galante</i>	15 fr.
II. <i>Les Maîtresses de Louis XV</i>	15 »
III. <i>La Galanterie parisienne sous Louis XV</i>	15 »
IV. <i>Le Parc aux Cerfs et les Petites Maisons galantes de Paris</i>	15 »
V. <i>Les Galanteries à la Cour de Louis XVI.</i>	15 »
VI. <i>Maisons d'amour et Filles de joie.</i>	15 »

Souscription à la Série complète :

Les 6 volumes sur papier simili hollande	72 fr.
— sur papier japon	200 »

Le Catalogue illustré est envoyé franco sur demande





BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue de Furstenberg. — PARIS

LES MAÎTRES DE L'AMOUR

*Collection unique des Œuvres les plus remarquables
des littératures anciennes et modernes traitant des choses
de l'Amour.*

Introductions, Essais bibliographiques et Notes
par Guillaume APOLLINAIRE, B. DE VILLENEUVE, etc.

L'œuvre du Divin Arétin (I). — Sonnets. Ragionamenti.	7 fr. 50
L'œuvre du Divin Arétin (II). — Ragionamenti	7 fr. 50
L'œuvre du Marquis de Sade	7 fr. 50
L'œuvre du Comte de Mirabeau	7 fr. 50
L'œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat (I).	7 fr. 50
L'œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat (II). — Félicia.	7 fr. 50
L'œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat (III). — Monrose	7 fr. 50
L'œuvre du Patricien de Venise Giorgio Baffo	7 fr. 50
L'œuvre libertine de Nicolas Chorier	7 fr. 50
L'œuvre libertine des Poètes du XIX ^e siècle.	7 fr. 50
Le Théâtre d'amour au XVIII ^e siècle	7 fr. 50
Le Livre d'amour de l'Orient (I). — Ananga-Ranga.	7 fr. 50
Le Livre d'amour de l'Orient (II). — Le Jardin parfumé .	7 fr. 50
Le Livre d'amour de l'Orient (III). — Les Kama-Sutra. .	7 fr. 50
L'œuvre libertine des Conteurs italiens (I). — XV ^e siècle.	7 fr. 50
L'œuvre libertine des Conteurs italiens (II). — XVIII ^e siècle.	7 fr. 50
L'œuvre de John Cleland (Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir)	7 fr. 50
L'œuvre de Restif de la Bretonne	7 fr. 50
L'œuvre libertine de l'Abbé Voisenon	7 fr. 50
L'œuvre libertine de Crébillon le Fils.	7 fr. 50
Le Livre d'amour des Anciens.	7 fr. 50
L'œuvre libertine des Conteurs russes	7 fr. 50
L'œuvre libertine de Corneille Blessebois (Le Rut).	7 fr. 50
L'œuvre de Choudart-Desforges (Le Poète libertin).	7 fr. 50
L'œuvre de F. Delicado (La Lozana Andalus).	7 fr. 50

Catalogues, Prospectus détaillés et Bulletins de souscription
sur demande

